

Frénésie pastorale

Harry Whittington

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SÉRIE NOIRE

HARRY WHITTINGTON

Frénésie pastorale

*Traduit de l'américain
par Robert Hervé*

nrf

GALLIMARD

SÉRIE NOIRE

HARRY WHITTINGTON

Frénésie pastorale

*Traduit de l'américain
par Robert Hervé*

nrf

GALLIMARD

SERIE NOIRE
sous la direction de Marcel Duhamel

HARRY WHITTINGTON

Frénésie pastorale

(DESIRE IN THE DUST)

*Traduit de l'américain par
Robert Hervé*



GALLIMARD

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris la Russie.

© *Librairie Gallimard*, 1957.

CHAPITRE PREMIER

Maude se mit à rire en voyant Clint entrer dans la cuisine avec le poulet troussé.

Clint était tout pâle, mais Maude se refusait à y prêter attention. C'était une grande femme anguleuse, d'une trentaine d'années, ce que, dans cette campagne perdue, on appelait déjà une vieille fille. Sa bouche avait un pli amer, sa peau, au hâle café au lait, paraissait flétrie ; ses cheveux eux-mêmes, décolorés par le soleil et massés en chignon sur la nuque, étaient ternes et sans vie.

— Il ressemble à n'importe quel autre poulet, maintenant qu'il est troussé, tu trouves pas, Clint ?

Clint jeta le poulet sur la table de cuisine en bois blanc. C'était un grand garçon de dix-neuf ans, aux cheveux d'étaupe. Il commençait à transpirer dans la chaleur étouffante de la cuisine. Il jeta un coup d'œil sur la vieille cuisinière à bois, badigeonnée en rouge framboise, couverte de marmites et de bouilloires, d'où fusait la vapeur. Il essuya son long visage, puis promena la

main sur la saillie de sa pomme d'Adam.

Il ressemblait à un jeune arbre poussé trop vite, qu'un coup de vent pouvait déraciner.

— Le v'là !... Le v'là, ton poulet, dit-il.

Maude se mit à rire. Il était si vulnérable, si bon garçon, si timide que tout le monde en abusait, même Maude. Mais elle aurait voulu qu'il en soit autrement. Elle aurait voulu qu'il fasse preuve d'un peu de caractère.

— Comment je le prépare, à ton idée, Clint ? Je le fais frire, ou fricasser, ou, peut-être, tu veux le faire rôtir à la broche, dehors, sur un feu de chêne ?

Il avala péniblement sa salive et ses yeux s'agrandirent, secs et fixes.

— Ça m'est égal, comment tu le fais, dit-il.

Il se détourna et s'enfuit par la porte de derrière qu'il claqua derrière lui.

Le rire de Maude le poursuivit.

— Jamais vu ton pareil, Clint Wilson. Ce pauv'Clint Wilson qu'a du sang de poulet dans les veines, qu'élève des poulets et qu'ose pas les tuer !

Mais il ne voulait pas l'entendre. Il descendit vivement les marches, en se bouchant les oreilles des deux mains, traversa à grandes enjambées la cour brûlée de soleil et se dirigea vers l'ombre d'un mandarinier. Ses poulets lui emboîtèrent aussitôt le pas en caquetant. Ils avaient l'habitude de le suivre dans les moindres recoins de la ferme. A le voir arpenter la cour en agitant ses longs bras et ses longues jambes, entouré de ses poulets dont le caquet semblait lui faire des confidences, Maude ne savait si elle devait rire ou se mettre en fureur.

Pourtant, quand il lui disait qu'effectivement ses poulets lui parlaient et qu'ils étaient ses amis, cela n'avait rien de drôle. Maude ne se souciait pas de ce que faisait Clint dans la ferme, c'était un gentil garçon, bien aimable, qui souriait timidement à tout le monde. Mais elle était sa sœur et elle le comprenait. Les voisins, qui trouvaient Clint un peu bizarre, l'exaspéraient. Mais que pourraient-ils penser s'ils apprenaient qu'il conversait avec ses poules ? Elle se sentit soudain les joues empourprées et la chaleur qui l'envahit ne provenait pas seulement de la cuisine surchauffée.

Elle n'aimait pas que les gens parlent de sa famille. Elle-même ne donnait jamais prise aux commérages, mais elle vivait dans la terreur que les autres le fassent.

Elle était toujours ravie quand il leur fallait tuer un poulet. La plupart des

poules étaient des Leghorns, bonnes pondeuses, mais trop coriaces pour la table, tandis que les Rocks et les Reds que Clint élevait étaient toujours grasses et juteuses, comme les vers dont il les nourrissait. Quand on attendait des hôtes de marque, comme aujourd'hui, Maude harcelait Clint jusqu'à ce qu'il tue une de ses poulettes ou un de ses jeunes coqs grassouillets.

Lorsqu'il devait exécuter un de ses favoris, Clint offrait un spectacle assez curieux : il restait planté là, les larmes ruisselant sur ses joues jusqu'à ce qu'il lui soit impossible de voir ce qu'il faisait ; et pendant toute l'opération, il parlait au poulet pour implorer son pardon.

Mais ça n'allait pas continuer longtemps, Maude se promettait d'y veiller. Elle tenait à ce que Clint devienne un homme. Il ne serait pas la tête de Turc des fermiers de Moss Bluff, aux réunions du samedi soir.

Elle jeta un coup d'œil par la porte de derrière, juste à temps pour apercevoir Clint appuyé contre un arbre, la tête reposant sur son bras replié.

— Clint Wilson, tu ferais mieux d'avancer ton travail, lui cria-t-elle. Tu sais ce que père dit quand tu perds ton temps.

— Laisse-moi tranquille, répliqua-t-il sans se retourner.

Elle jeta un coup d'œil rapide à ses casseroles fumantes, en éloigna une du feu, puis sortit sur la véranda de derrière et claqua la porte derrière elle.

En s'essuyant les mains sur son tablier, elle appela :

— Viens ici, Clint.

Il traversa la cour en traînant les pieds.

— Tu n'es pas content que ton frère rentre à la maison, Clint ?

— Si, Maude.

— Un poulet, c'est pas grand'chose, quand il s'agit du retour de ton frère, après tant d'années, non ?

Il avala sa salive, et sa pomme d'Adam s'agita :

— J'ai tué le poulet, Maude, dit-il à sa sœur. Je te serais bien obligé, à présent, de pas me chercher !

— Un poulet, c'est fait pour être mangé, mon trésor, tout comme les légumes du jardin. T'es pas bien loin d'être un homme, maintenant. Je veux être fière de toi, Clint. Je peux pas l'être, quand je te vois pleurnicher à cause d'un poulet. Ça ne faisait rien quand tu étais petit. Mais que vont penser les gens, maintenant ?

— Ça m'est égal, ce qu'ils pensent.

— Justement, Clint. Ça devrait pas t'être égal. Faut que je puisse être fière de toi, Clint. Maintenant que le père est trop vieux, trop fatigué, l'homme de la famille, c'est toi. Faut que tu travailles pour faire vivre tout le monde, que tu travailles comme moi.

Il secoua la tête.

— C'est qu'on est pas tous des saints comme toi, Maude. Toi, t'es une sainte. La façon que tu t'es occupée de nous, que tu t'es mise en quatre pour qu'on ait de quoi manger, et pour que nos fonds de culottes soient rapiécés, ça, personne, pas même m'man, aurait pu le faire.

Elle le regarda un moment, puis leva ses yeux d'un bleu délavé et contempla par-dessus sa tête les champs en friche, envahis par le chiendent et le fenouil sauvage, et aussi les bouquets de pins clairsemés qui scintillaient dans la chaleur. Le pli amer de sa bouche s'accentua.

— J'y ai point de mérite, dit-elle. Si un homme m'avait épousée, j'aurais tout laissé en plan. Comme l'a fait Su, comme Cara va le faire. (Elle eut un rire bref.) Mais personne m'a rien demandé, Clint. Alors j'ai employé toute ma force à faire quelque chose de cet endroit, où y avait rien !

— Y a pas d'homme assez bien pour toi !

Elle rit.

— Merci, mon trésor. Je me dirai ça le soir quand je me sentirai triste. Ça m'fera du bien, pour sûr.

La voix de Clint se fit plus âpre.

— T'as pas besoin d'homme, Maude. Pas toi. Tu nous as, moi et Cara et le père. Et maintenant que Lonnie rentre à la maison, tu l'auras aussi, en plus. On t'aime bien, Maude, et on te fera jamais de mal comme pourrait le faire un homme.

Elle détourna de nouveau le regard, une impression de vide l'envahit et elle sentit peser de tout son poids cette solitude qui, peut-être, n'était plus que le souvenir de sa solitude.

Elle respira profondément.

— Tu me fais deuil, Clint, quand t'agis de cette façon-là avec ta volaille ; faut que tu sois un homme, un homme grand et fort, ou bien j'aurai de la peine.

— C'est pas que j'sois cinglé, Maude. C'est pas ça. C'est seulement que ces poulets, ils sont comme qui dirait mes amis. Je leur donne des noms et

quand on les regarde un bout de temps, on s'aperçoit qu'ils sont tous différents les uns des autres, comme les gens, y en a qui sont prétentieux ; y en a d'autres qui sont toqués, d'autres qui n'cherchent que leur tranquillité, et...

— Oui, oui, mais il est temps que tu t'intéresses à quelque chose d'autre. Un poulet, c'est très joli, mais quand tu lui donnes un nom, tu peux plus le manger. Et dans cette ferme, tout ce qui vit, faut le manger et s'estimer heureux.

Elle trempa un torchon dans un seau d'eau glacée. Elle descendit les marches, lui frotta le visage, repoussa les mèches de cheveux fauves qui lui retombaient sur le front.

— Ça va, maintenant ?

— Ouais.

— Alors, finis ton travail pour pouvoir te laver avant que Lonnie arrive. Il va être fier de te voir grandi comme ça. Vrai, t'es plus grand que lui. (Elle le regarda.) Tu seras un bel homme, Clint, quand tu t'eras un peu remplumé.

Elle l'observa quelques minutes puis regagna sa cuisine étouffante. C'était une grande pièce carrée, ni peinte, ni plafonnée. Au-dessus des poutres apparentes, on apercevait les pierres plates du toit. Mais le plancher de sapin brillait à force d'être frotté, les ustensiles de cuisine étaient récurés et pas trace de rouille nulle part, ni sur le poêle ni sur les tuyaux.

« Il me reste encore de l'énergie, pensa-t-elle, même après m'être occupée de toute la famille. Faut bien que je la dépense d'une façon ou d'une autre. »

La première chose que Maude aperçut fut la robe de taffetas bleu, étalée sur le dossier d'une chaise de cuisine. La robe était déjà vieille de deux ans, mais Maude se rappelait encore l'effet qu'elle avait produit le jour où elle était arrivée de chez la couturière. Cara avait alors seize ans et elle en avait eu besoin pour une fête à l'école. On y avait englouti toutes les économies que Maude avait péniblement mises de côté dans une boîte à café. Elle n'avait jamais regretté l'argent. La petite flamme dans les yeux de Cara l'avait largement payée.

Mais à présent la robe était vieille et Cara avait grandi, en deux ans. A regarder le taffetas terni, on voyait tout de suite ce que c'était : une robe de misère.

Cara était en train de remuer quelque chose dans l'une des grandes

marmites fumantes. La vapeur formait un nuage autour de son visage, le rosissait et humectait ses cheveux blonds et souples.

Elle portait une vieille combinaison de coton, devenue trop juste. Pieds nus, elle paraissait toute frêle dans la grande cuisine. Mais ce qui frappait Maude, ce n'était pas que sa petite sœur fût nu-pieds ou d'aspect fragile, mais qu'elle fût devenue une femme pleinement épanouie, d'une beauté parfaite. La vieille combinaison de coton était tendue à craquer sur chaque rondeur. La jeune fille était très belle mais, insouciante, elle se promenait avec désinvolture en combinaison.

— Cara ! Et si quelqu'un entrait ?

Les yeux de Cara s'agrandirent et elle sourit.

— Ben, il tournerait les talons et ressortirait aussi vite qu'il est entré.

— Tu devrais pas te trimbaler dans cette tenue, Cara. (Maude soupira. « J'aurais peut-être fait la même chose, pensa-t-elle, si j'avais été aussi jolie, d'une beauté aussi épanouie. » Dieu merci, la famille mangeait autre chose que du gruau d'avoine et du petit salé au temps de la naissance de Cara.) Et tu ne devrais pas travailler dans cette cuisine surchauffée. Ça va défriser tes cheveux.

— Je veux t'aider, dit Cara, et ma tignasse, rien ne peut la défriser. De toute façon, je m'en fiche pas mal, si elle se défrise.

— Cara ! ne parle pas comme ça !

— Pourquoi pas ? Tu t'en fiches pas, Maude ? Vraiment, tu te fiches pas de tout ce qui peut bien se passer dans cette ferme de malheur ?

Maude s'approcha d'elle, lui prit la cuiller des mains.

— Non, Cara. Je m'en fiche pas. Tout va mal, c'est-à-dire tout allait mal, mais ça va s'arranger.

— Vraiment ! (Cara saisit la robe de taffetas sur le dossier de la chaise.) Vieille de deux ans et de deux tailles trop petite... Mais j'ai rien d'autre à me mettre.

— Elle fera très bon effet, Cara.

— Bon effet ! C'est une robe de quatre sous, et vieille, en plus. Ça me serait égal si j'n'allais pas chez les Arbrister, mais là-bas, de quoi j'veis avoir l'air dans cette vieille robe ?

— C'est pas ce que tu portes qui compte, Cara. Tu seras tout de même la plus jolie fille de l'assemblée. Peter Arbrister pourra même pas t'quitter des

yeux !

Cara plaqua la robe bleue contre elle, en la considérant d'un œil sceptique.

— Tu crois vraiment, Maude ?

— J'en suis sûre. Je peux défaire les coutures, allonger l'ourlet et on n'y verra que du feu.

— Tu as tellement de choses à faire, avec le retour de Lonnie et le reste, je peux pas te demander ça.

— T'as pas à l'demander. C'est moi qui y tiens.

— Alors, laisse-moi t'aider à quelque chose.

— Y a rien à faire pour toi ici. Ça n'servirait à rien de te faire transpirer et puer le graillon. Je veux que tu sois jolie, à cette fête. On peut jamais dire d'avance ce qui peut arriver.

L'espace d'une seconde, les yeux de Cara devinrent rêveurs, puis ils prirent une expression aussi dénuée de sentiment qu'une machine à calculer.

— Y a un moyen de te payer. Un moyen d'arranger les choses pour nous tous. Si... si je plaisais vraiment à un certain type, peut-être que...

— Quand tu te marieras, ça sera par amour, trancha Maude en levant les yeux du poêle. Soit dit, cependant, qu'à mon avis, ça doit être aussi facile de tomber amoureuse d'un homme riche que d'un homme sans le sou.

— Sans doute, dit Cara. C'est seulement que j'en ai jamais rencontré beaucoup de l'espèce argentée.

— Tu vas chez les Arbrister. Je veux que tu aies tout à fait l'air d'une jeune fille bien.

Cara esquissa quelques pas de danse dans la direction de la salle à manger :

— J'ai bien peur de pas être une jeune fille bien, malgré tous tes efforts. Mais je sais ce que je veux et je crois que je sais comment y arriver !

Maude ouvrit la bouche pour répondre vertement à Cara. Mais elle la referma. Peut-être bien qu'en effet Cara savait comment s'y prendre pour obtenir ce qu'elle voulait. Les hommes venaient en foule à la ferme, de toute la région, rien que pour la regarder. Elle ne se laissait tourner la tête par aucun d'eux. Gil Dawson, seul, l'intéressait ; mais, même lui, elle le tenait à distance. Et Gil était propriétaire d'une ferme. Mais il sembla à Maude que, aux yeux de Cara, Gil lui-même, avec sa ferme, ce n'était pas assez.

CHAPITRE II

Une voiture entra dans la cour.

Lonnie ! Ce fut la première pensée de Maude et son cœur se mit à battre la chamade. Cela faisait longtemps qu'elle l'avait vu. Six ans déjà, et voilà que, enfin, il revenait.

Elle jeta un coup d'œil par la porte de derrière, et vit Clint se diriger vers la grille d'entrée. Elle repoussa du feu ses marmites fumantes et se précipita vers la salle à manger en s'essuyant les mains à son tablier.

— Je me demande qui c'est, dit Cara, qui regardait avec curiosité à travers les rideaux de dentelle de sa chambre.

— Ne regarde pas comme ça par la fenêtre, sermonna Maude. (C'était machinal chez elle.) Ça fait vulgaire.

— C'est pas Lonnie, annonça Cara. Ça, au moins, j'en suis sûre. C'est un type qu'on connaît pas. Il est rudement bien habillé.

Maude s'arrêta à la porte et observa l'étranger qui traversait la cour. Celui-ci hésita à la barrière, cherchant des chiens du regard. Celui qui dormait à l'ombre de la maison ne se donna même pas la peine de sortir de son coin.

— Vous avez des chiens, fiston ? demanda à Clint le nouveau venu.

— On en a un, répondit Clint, mais il est tellement flemmard qu'il veut même pas se fatiguer à gratter ses puces. Entrez donc, m'sieur.

Maude se remit de la déception qu'elle avait éprouvée en voyant que ce n'était pas son frère. Elle observait Clint et son sourire plein de jeunesse. Il accueillait tout le monde gentiment et, en retour, tout le monde l'exploitait parce qu'il se laissait faire. Ça ne se passerait pas toujours comme ça. Elle allait en faire un homme, de son Clint !

L'étranger pénétra dans la cour, puis hésita de nouveau, examinant l'endroit où il se trouvait, sans mot dire. Enfin, il se dirigea vers la maison, avec Clint à son côté.

— Fait chaud, dit Clint.

— Une chaleur à crever, répondit l'autre.

Il avait un accent du Nord. Il jeta un coup d'œil à Clint.

— Excuse-moi, fiston ; ton père est à la maison ?

— Il travaille dans la grange.

— Si tu lui disais de venir me voir ? Je vais m'asseoir à l'ombre sur le perron. Fait trop chaud pour aller jusque-là, avec ce soleil.

— Je vais le chercher, acquiesça Clint.

Maude s'avança sur le perron. Clint annonça :

— C'est ma sœur, m'sieur...

— M. Cyrus Grist, enchaîna l'étranger.

Il retira son chapeau de paille et rabattit ses cheveux sur son crâne à moitié chauve.

— Va chercher p'pa, ordonna Maude.

Elle sourit à Cyrus Grist d'un air las.

— Venez donc vous asseoir sur la véranda, monsieur Grist.

— Merci, m'selle.

Il monta sur le perron et s'assit dans un des fauteuils à bascule. Maude s'installa dans un autre et joignit ses mains rêches sur son tablier.

— Excusez ma tenue, m'sieur Grist. Nous sommes très occupés aujourd'hui et aussi rudement excités. Mon frère rentre à la maison.

— Mes compliments, fit Grist. Il y a longtemps qu'il est parti ?

— Six ans.

— Eh bien ! ça va être rudement agréable de le revoir après six ans.

— Etes-vous un ami de mon père, monsieur Grist ?

— Euh... non. Il n'y a pas très longtemps que je suis à Moss Bluff. A peu près un mois, à la vérité. Je travaille en ville chez Smalley et Cie.

— Ah !

Maude n'ajouta rien. Elle sentait que Gara s'était éloignée de la fenêtre de sa chambre. Et Maude restait là à écouter le caquetage des poules, le cri perçant des geais dans les chênes verts, le sifflement lointain d'un train.

Grist regarda autour de lui, mais apparemment ne trouva rien à dire.

Lui aussi se mit à observer les poules. Son regard fit le tour de la ferme, puis revint se poser sur Maude. Elle soutint son regard sans changer d'expression. Grist porta la main à son col.

— Fait chaud.

— Oui, répondit Maude sans sourire. Une chaleur à crever.

— Je ne voulais pas être impoli, mademoiselle.

Maude ne répondit pas.

Au même moment Zuba déboucha à l'angle de la maison. Il se dépêchait malgré le soleil brûlant et Clint faisait des pas de géant pour le suivre. La salopette de Zuba était couverte de poussière et il tenait à la main un chapeau informe. Quelques mèches de cheveux roux s'agitaient sur son crâne moucheté de taches de rousseur. La sueur coulait en petites rigoles sur son visage couvert de poussière. Il n'était pas rasé et ses moustaches étaient grises et clairsemées.

Il était presque aussi maigre que Clint, mais beaucoup plus petit et, par-dessus le marché, une hernie qui le faisait souffrir depuis longtemps le tenait courbé en avant. Il ralentit à l'ombre du perron, regarda Maude, puis Grist.

— Eh ben ! m'sieur, quand j'ai vu mon garçon traverser la cour, j'aurais parié qu'c'était mon fils Lonnie qui arrivait.

Il fouilla la cour du regard.

— Alors, il n'est pas venu avec vous ?

— Non, monsieur, répondit Grist, je suis seul.

— Tant pis. Si vous aviez su que mon fils revenait, vous auriez pu l'amener, on vous en aurait tous été bien reconnaissant, m'sieur... ?

— Grist, Cyrus Grist.

— Vous êtes le bienvenu, m'sieur Grist. Ça doit être quelque chose de rudement important qui vous amène dans ce coin perdu par une chaleur pareille.

— Euh ! oui, c'est important, monsieur Wilson, c'est...

— P'pa, m'sieur Grist est... interrompit Maude.

Zuba se mit à rire.

— Vous voulez dire que vous êtes venu jusqu'ici pour voir ma petite Maude ? ma fille ? J'vais vous dire, m'sieur Grist, ça nous ennuie pas du tout que vous veniez ici pour voir Maude. Mais on pourrait absolument pas se passer d'elle, pas vrai, Clint ?

— P'pa...

Zuba se remit à rire.

— Ecoute, Maudie, fais pas ta modeste. On n'est plus des enfants. C'est chic de voir un garçon venir jusqu'ici par cette chaleur pour le seul plaisir de te voir.

— P'pa, je t'en prie, p'pa.

— Ecoute, Maudie, sois pas si timide. Où as-tu rencontré ce garçon ? en ville, à l'église ? C'est bien ça, m'sieur Grist ? Vous avez vu ma petite Maudie à l'église et vous avez tout de suite eu le béguin pour elle, c'est bien ça ?

M. Grist était pâle et embarrassé.

— C'est que, voyez-vous, monsieur...

— P'pa, m'sieur Grist...

— Pas de quoi avoir honte, m'sieur Grist. Un homme a pas besoin d'avoir vingt ans et des dents blanches pour se sentir amoureux. Bien sûr que non, m'sieur. C'est les vieux étalons qui sont les meilleurs. Pas vrai, m'sieur Grist ? (Il se claqua la cuisse.) J'trouve que tu t'es bien débrouillée, Maudie ; m'sieur Grist est pas mal du tout, juste un peu chauve là, sur le dessus. Pas vrai, m'sieur Grist ? Un petit peu chauve, mais vous présentez bien. J'ai une idée, Clint. Si t'allais au puits nous chercher une pastèque bien fraîche ? On va tous manger une pastèque ici, à l'ombre. Ça vous dit, m'sieur Grist ?

— C'est parfait, monsieur.

— P'pa, dit Maude d'une voix acerbe, le dîner est presque prêt.

— Eh bien ! M'sieur Grist va rester manger avec nous ; c'est entendu, n'est-ce pas, monsieur Grist ? Vous voulez savoir à quoi ça ressemble, la cuisine de ma Maudie ? Elle fait des biscuits à la cuiller comme vous n'en avez jamais mangé. Et vous avez de la chance d'être venu aujourd'hui. Maudie s'est levée avant le jour, pour préparer un vrai festin. Ah ! je vous l'dis, monsieur Grist, j'ai le droit d'être fier de ma Maudie.

— J'en suis sûr, monsieur Wilson.

— P'pa, ça n'intéresse pas m'sieur Grist.

— Maudie, quand cesseras-tu de te conduire comme une petite oie ? T'arrêtes pas de te tortiller. Oui, je suis fier de ma fille. De toutes mes filles. Et de mes fils !

Clint apporta une pastèque qui sortait du puits profond, encore toute

luisante de fraîcheur. Zuba prit un couteau dans sa poche, l'ouvrit, essuya les deux côtés de la lame sur son pantalon poussiéreux et se mit à couper la pastèque. Grist, trempé de sueur, le regardait faire.

Tout en découpant et en offrant des tranches, Zuba continuait à parler. Il en prit une lui-même, mais il était trop occupé pour manger.

— Je suppose que tout le monde est fier de ses enfants, m'sieur Grist. Mais moi, je suis diablement fier des miens. Y sont presque tous restés avec moi pour m'aider à la ferme. Prenez Maudie, par exemple, elle m'a jamais quitté. Maudie c'est pas la plus jolie de mes filles. Non, m'sieur. Tel que vous me voyez, j'ai une fille qu'est tellement belle que, pour la regarder, les petits oiseaux s'en arrêteraient de voler. J'ai encore une autre fille, jolie comme un cœur elle aussi, mais celle-là, elle est pas restée à la ferme !

Maude fit une nouvelle tentative.

— P'pa, je suis sûre que ça n'intéresse pas m'sieur Grist.

— Allez ! bien sûr qu'il s'intéresse à ta famille. Ma femme est morte en mettant Cara au monde. Ça été une grande douleur pour moi. Cara, c'est ma cadette. Quand Clint est né, le docteur Hampton, vous connaissez le bon vieux docteur Hampton, m'sieur Grist ? Je disais donc, le docteur Hampton a dit à m'man que fallait plus qu'elle ait d'enfant. Quelque chose qui s'est détraqué. Il avait un nom pour ça. Mais les noms et moi, on fait pas bon ménage, m'sieur Grist. J'suis un homme simple, moi, qu'aime les noms simples. Un nom savant, ça porte la guigne, mais je me serais rappelé de celui-là si j'avais su que ça allait causer la mort de m'man !

Grist leva le nez de sa pastèque. Zuba enchaîna précipitamment, revivant le passé, et s'intéressant à Grist uniquement parce qu'il pouvait lui raconter sa vie merveilleuse et tragique.

— Après la mort de m'man, ça été l'affaire de Maude de m'aider à faire vivre la famille. Et personne, m'sieur Grist, personne n'a eu plus de chance que moi pour ça. Pensez donc, Maude a renoncé à son école, et elle est restée ici à travailler nuit et jour à un âge où les autres filles courent la prétontaine et se choisissent les meilleurs galants. Pauvre Maudie ! Fallait qu'elle donne le biberon aux marmots et s'occupe des gosses. Fallait faire les lits, traire les vaches, soigner les poules. Moi, je peux vous dire, m'sieur Grist, Maudie est p't-être pas la plus jolie fille de Floride, mais pour ce qui est de la bonté, les anges lui arrivent pas à la cheville.

— P'pa...

— Non, tu m'empêcheras pas de le dire. Elle a élevé les gosses, les a emmenés à l'église, les a habillés, nourris. Elle a pas eu de jeunesse, quoi. Quand Su Ellen est devenue capable de lui donner un petit coup de main, eh ben ! elle a épousé un Yankee et elle est partie. C'est comme si on parlait plus la même langue. Elle est revenue nous voir une fois avec son mari. Au bout de dix minutes, on avait plus rien à se dire. Ça fait plusieurs années qu'on l'a pas vue, mais son mari a fait du chemin, ça, on le sait. Aujourd'hui j'ai un autre garçon qui revient. Il est resté parti six ans.

— P'pa...

La voix de Maude était rauque.

Zuba prit un air peiné.

— Voyons, Maudie. Je sais ce que je dis. Je veux pas te nuire. Lonnie est un brave garçon, m'sieur Grist, et je suis sûr qu'à son retour, il va pas laisser l'herbe lui pousser sous le pied. Ce que j'avais rêvé et que j'ai dû remettre à plus tard quand Lonnie... est parti. Tout ça va se faire, maintenant.

— Mes compliments, monsieur Wilson.

— C'est comme je vous le dis. Ces champs, là, devant vous, pleins de chiendent et de fenouil sauvage, vous verrez la différence, bientôt. Mon fils Lonnie travaille comme deux.

— Tant mieux. Alors, on peut espérer un acompte d'ici peu ?

Zuba Wilson en resta bouche bée. Il regardait avec des yeux ronds l'homme élégant assis sur le perron. Ses paupières se plissèrent et il approcha un seau du fauteuil. D'une voix très douce, il demanda :

— Voudriez-vous avoir la bonté de cracher les pépins dans ce seau, m'sieur Grist ? J'suis bien content que vous mangiez mon melon, mais on pourrait faire sécher les pépins et les planter l'année prochaine. (Sa voix s'adoucit encore.) Qui c'est, M. Grist, Maudie ?

Maude soupira et leva les épaules avec lassitude.

— J'ai tout le temps essayé de te l'dire, p'pa.

— Il n'est pas venu te voir ?

— C'est toi qu'il est venu voir, p'pa.

Zuba reporta son regard sur Grist.

— Qu'est-ce qui vous amène, m'sieur ?

Grist fouilla dans la poche de son veston et en sortit un bout de papier.

— Je suis le nouvel encaisseur de Smalley et Cie, monsieur Wilson. D'après ce papier, vous avez chez eux une note de deux cents dollars. Cela fait plus de deux ans qu'elle devrait être payée.

Zuba posa un pied sur la marche de bois et regarda Grist.

— Ah ! ben, ça, alors ! Un encaisseur ! Vous manquez pas de culot. Un vrai culot de Yankee, pour venir vous installer ici, vous reposer à l'ombre de ma véranda, manger ma pastèque et cracher vos pépins par terre. Un encaisseur !

— J'ai essayé de te prévenir, p'pa.

— T'aurais dû me forcer à t'écouter. En tout cas, je peux dire une chose ; j'suis content qu'il soit pas venu pour toi. J'veux pas qu'un chauve te fasse la cour.

Grist se redressa.

— Je ne fais la cour à personne, monsieur Wilson. C'est mon travail d'encaisser les factures en retard. C'est pourquoi je suis là. Si vous voulez bien me payer, je m'en vais.

— Vous pouvez aller au diable.

— Une minute. Et cette facture ?

— Eh ben ! quoi ?

— Elle est de deux cents dollars, et vieille de deux ans. Je veux être payé.

— Vous tracassez pas. Vous pouvez être sûr que le père Smalley est pas si bête que de se tracasser pour cette facture-là. Il sait bien ce qu'il peut en faire.

— Monsieur Wilson, je vois que vous ne comprenez pas. On ne peut pas entrer dans une boutique, acheter pour deux cents dollars de marchandises et s'en aller en refusant de payer. Il existe quelque chose qui s'appelle les poursuites judiciaires...

Zuba émit un grognement :

— Qu'est-ce que vous attendez ? Vous serez bien avancé. Vous voyez quelque chose à saisir ici ? Vous croyez que je possède quelque chose qui vaut deux cents dollars ? Cette terre et cette maison appartiennent au colonel Arbrister. Alors ! Vous voyez autre chose ?

— Nous avons attendu assez longtemps. Nous allons passer à l'action.

— La meilleure façon de vous faire payer est de me faire encore crédit,

déclara Zuba tout en continuant à mâchonner sa pastèque.

— Impossible.

Zuba haussa les épaules.

— Alors, autant vous en aller. Ils se sont payé votre tête, m'sieur. Chez Smalley, ils sont en train de se tordre. Vous avoir expédié jusqu'ici ! Dans votre voiture ! Vous faire user votre essence ! Vous dire d'encaisser une facture quand ils savent bien qu'il n'y a qu'un seul moyen de l'encaisser.

Grist était écarlate. Il sortit son mouchoir et s'essuya le visage.

— Quel moyen, monsieur Wilson ?

— Me faire encore crédit. Mon fils Lonnie rentre à la maison. On va réparer le tracteur et y va se remettre à rouler. Pensez ! mon fils Lonnie, il fait des miracles en mécanique. Rien lui résiste. Ça va barder dans la ferme. On va labourer ces seize hectares-là et les vingt-quatre autres derrière chez nous. Peut-être bien qu'on va couper des arbres. On va les couper, les charrier. C'est comme je vous l'dis, m'sieur. Ça va changer quand Lonnie sera là. Débrouillez-vous pour que les gens de votre boutique nous fassent encore crédit, qu'ils nous fournissent les grains et les engrais dont on a besoin ; alors on vous paiera nos dettes et même plus pour faire bonne mesure. On sera de bons clients. Vous voyez donc pas que ça va changer ?

La porte s'ouvrit avant que Grist ait pu prononcer un mot. Cara avait enfilé par-dessus sa combinaison usée une vieille robe de cotonnade. Elle était encore pieds nus. Grist qui, un instant auparavant grimaçait de colère, ouvrit la bouche et oublia ce qu'il allait dire quand il aperçut Cara. Cloué sur sa chaise, il la considérait, les yeux ronds, se sentant fondre sous le regard caressant des beaux yeux bruns.

— B'jour, dit-elle.

— Fais pas attention, Cara, prévint Zuba. C'est qu'un encaisseur. Il s'en va.

Grist se leva, tortilla le bord de son chapeau de paille, qui lui échappa des doigts.

Zuba éclata de rire et se claqua la cuisse.

— Ce vieux déplumé ! Y m'fait penser à un chien de chasse qui a flairé le gibier. Lui a pas fallu longtemps pour oublier l'argent quand Cara est entrée, j'te jure !

— P'pa ! supplia Maude.

Grist saisit son chapeau, salua Cara et Maude. Il trébucha en descendant les marches et se sauva vers la grille sans se retourner. Assis à l'ombre, ils le regardèrent regagner précipitamment sa voiture.

Zuba ramassa une baguette et en frappa le sol.

— Si y a quelque chose que je déteste, c'est un faux jeton. Ça me fiche en rogne. Venir ici, profiter de notre ombre, se conduire comme s'il nous voulait du bien. Un encaisseur ! Un pauvre merdeux d'encaisseur qui se laisse traiter en égal ! Alors que depuis le début, il savait bien qu'il n'était qu'un encaisseur. Depuis le début qu'il le savait !

CHAPITRE III

Quand l'encaisseur fut parti, Zuba s'assit sur les marches de sapin. Il suivit des yeux les nuages de poussière qui s'élevaient au passage de la voiture et montaient comme des ballons dans l'air immobile, tout étincelant de soleil.

Clint était toujours assis au bord du perron, là où il s'était perché après avoir apporté la pastèque. Il n'avait pas bougé. Il avait souri quand Zuba avait parlé de la famille, et avait eu l'air peiné et décontenancé quand ils avaient tous compris ce que Grist savait depuis le début : que sous cet habit élégant se cachait un encaisseur de Smalley et Cie, nourriture pour bestiaux et semences. Cara, appuyée contre le mur, regardait la voiture filer sur l'étroite route blanche qui longeait la maison.

— Ce que les hommes peuvent être bêtes. Des fois, ils se conduisent comme de parfaits crétins !

Maude sourit.

— C'est ta faute, ma chérie. Ils ne s'attendent pas à rencontrer une fille comme toi dans une ferme comme la nôtre.

Zuba ne les écoutait pas. Les coudes sur les genoux, il se reposait, la tête dans les mains. Ses doigts étaient crispés sur son crâne comme des griffes. On aurait dit qu'il essayait d'en extirper toute la laideur et le désespoir.

— Je crois bien que je suis au bout de mon rouleau, annonça-t-il. J'crois bien que c'est pas la peine de continuer.

Les épaules de Maude s'étaient affaissées, mais, à l'intonation vaincue de la voix de Zuba, elle se redressa et arrangea une mèche de cheveux sur sa tempe.

— Allons, p'pa, dis pas ça. Lonnie va revenir et, avec lui, c'est une nouvelle chance de réussir. C'est pas tout le monde qu'a cette veine-là.

— Une nouvelle chance ! (Zuba courba les épaules comme sous des coups invisibles.) A quoi ça sert ? Pour quoi faire ? Ça fait trente-cinq ans que je cultive cette terre et je suis moins riche qu'en commençant.

— Tu te fais du mauvais sang pour un encaisseur, p'pa, lança Cara. Y a pas de raison !

Zuba secoua la tête.

— C'est pas seulement à cause de l'encaisseur. C'est la ruine d'un espoir que j'avais. Oh ! j'vous en ai pas parlé, je voulais vous faire la surprise. Je pensais qu'avec Lonnie qui revient – ils savent bien que c'est un garçon intelligent, même s'il a fait des bêtises dans sa première jeunesse – je pensais qu'ils me feraient encore crédit. Un homme pauvre peut arriver à rien, s'il trouve du crédit nulle part.

— P'pa, t'as qu'à aller voir le colonel Ben. Dis-lui que s'il veut que sa terre lui rapporte quelque chose, faut qu'il te donne de l'argent pour acheter des semences et des engrais. Après tout, la terre est à lui et il ramasse une partie des bénéfices ; si tu ne gagnes rien, il aura rien. Ça semble raisonnable, non ?

Sûre de sa logique, Maude parlait d'une voix calme et douce.

Zuba frissonna malgré le soleil. Il pensait à sa dernière entrevue avec le colonel Arbrister. Il n'en avait parlé à personne. Cela lui faisait mal rien que d'y penser. Le colonel lui avait dit que s'il installait une famille noire dans la ferme, il en tirerait davantage de profit. Le colonel avait eu l'air de dire que c'était bien ça qu'il avait en tête. Il attendait seulement que Zuba Wilson s'en aille.

Zuba en avait mal au cœur. Il leva la tête et contempla la cour déserte, la grange brûlée de soleil, la porcherie et le sentier battu qui menait aux cabinets, à travers les joncs. C'était son foyer, le seul qu'il eût jamais connu, et le colonel Ben attendait qu'il s'en aille pour le donner à une famille noire !

— Maude a raison, dit Cara. T'as qu'à faire ça, p'pa. Va voir le colonel Ben. C'est une vieille...

— Cara !

— Te fâche pas, Maude. C'est ce qu'il est. Une vieille bourrique mal embouchée. Tu lui diras que c'est sa terre et que t'as besoin de semences et

d'engrais.

— Et d'une mule, ajouta Clint. Demande-lui une mule. A East Goshen, y a une famille noire à qui il a donné deux mules. J'en ai assez de pousser la charrue. C'est pas possible de cultiver avec une charrue à main. On se tue et on arrive à rien. Demande-lui donc une mule pour labourer.

— Faut que tu rouspètes, lui dit Maude. Fais-lui comprendre que tu es Zuba Wilson et que ça fait quarante ans bientôt que tu travailles ici. T'as toujours été honnête et t'as travaillé dur pour lui. Il est temps qu'il te montre un peu de reconnaissance. Par moments, j'ai presque peur de ce que va dire Lonnie quand il verra ce qu'est devenue la ferme.

Zuba leva les yeux.

— Avec un homme à la maison, ça va changer. On peut rien faire pousser sur les terres qui sont pleines de racines, mais elles sont pas toutes comme ça. Si on s'y met tous, Lonnie, Clint et moi, on peut avoir une bonne récolte. Je te parie que dans un an on sera retombé sur nos pieds, avec un peu de chance... et de la pluie.

— Ah ! ça va mieux, p'pa ! acquiesça Maude d'une voix encourageante. Tu ne peux pas renoncer maintenant. Faut avoir confiance. Parfois il me semble que Dieu commence par nous éprouver, avec des malheurs, mais si on a du courage et si on continue à croire en lui quand même, alors il répand ses bienfaits.

— Ça fait longtemps qu'il nous a oubliés.

La voix de Zuba était accusatrice.

— Plus maintenant, reprit Maude. Lonnie revient et on va avoir une bonne récolte. Lonnie sera content de couper du bois et de le charrier. Ça va aller mieux. J'ai prié pour le retour de Lonnie.

Clint se dressa sur le perron et contempla les collines alentour.

— J'aurais cru qu'il serait arrivé plus tôt.

— Je ferais mieux de me dépêcher de préparer le déjeuner, dit Maude.

Mais elle ne bougea pas.

Clint était toujours debout sur le perron, appuyé contre un pilier. Il ne quittait pas la route du regard. Au bout d'un moment il leva la main pour se protéger du soleil, écarquillant les yeux.

Cara l'observait, la bouche entr'ouverte.

— Qu'est-ce que tu vois, Clint ?

Zuba leva les yeux, se remit sur ses pieds et se dirigea vers le perron. Planté là, les yeux fixés sur Clint, il demanda :

— Qu'est-ce que tu vois, fiston ?

— Je crois que c'est lui, murmura Clint.

Maude émit un son inarticulé.

— Tu n'en es pas sûr, petit ?

Clint n'éleva pas la voix. Il murmurait comme s'il avait peur d'effrayer l'arrivant en parlant plus fort.

— J'peux pas être sûr, Maude. J'ai pas vu Lonnie depuis cinq ou six ans. J'avais pas plus de treize ans, la dernière fois que je l'ai vu. Mais on dirait bien que c'est lui. Il marche de la même façon. C'est un homme grand, qui s'avance d'un pas décidé.

— C'est lui, c'est Lonnie, chuchota Maude.

— Clint, courons au-devant de lui, proposa Cara.

— Si tu veux.

Clint se retourna et ils se regardèrent. Cara était pâle et défaite. Clint avala péniblement sa salive et se passa la langue sur les lèvres.

— Tu crois vraiment qu'on devrait...

— Bien sûr... Courez au-devant de lui tous les deux. Comme s'il venait de partir. Comme s'il était allé en ville et que vous courriez au-devant de lui pour revenir sur ses épaules.

Cara secoua la tête d'un air hésitant.

— Je me sens pas d'attaque.

— Pourquoi ? C'est ton frère, ton propre frère !

Le front de Cara était tout humide de sueur.

— Mais ça fait si longtemps qu'il est parti. Il va sans doute pas me reconnaître.

— Tu n'sais donc pas combien il a pensé au moment où il vous reverrait ? Il vous aimait tant, tous les deux ! Tu sais donc pas combien vous lui avez manqué ?

— Peut-être bien qu'il a changé.

— C'est lui, trancha Zuba.

Il s'avança vers la barrière, mais, s'arrêtant à mi-chemin, il tourna les talons et revint au perron dans un état d'anxiété pénible.

— Il a l'air plus grand, remarqua Maude. (Elle cligna des yeux pour

chasser ses larmes.) On devrait courir au-devant de lui. Et on reste là, on reste tous plantés là.

Cara se frottait la gorge 7

— Regarde-le, avec sa veste sur l'épaule, qu'il retient du pouce, et le dos bien droit. Maintenant, je me rappelle tellement bien sa façon de marcher d'autrefois.

La voix de Maude s'étrangla :

— Jamais on oubliait qui était Lonnie Wilson. Il vous laissait pas l'oublier. Jamais !

Pour la deuxième fois, Zuba se dirigea vers la clôture pour faire aussitôt demi-tour. Il revint au perron. Il baissa les yeux, puis les releva sur l'homme qui était presque arrivé à la barrière. Il était évident qu'il brûlait d'envie d'aller à la rencontre de son fils aîné, mais ne pouvait s'y résoudre. Au contraire, il monta sur la véranda et se campa à côté de Maude, contemplant le jeune homme aux larges épaules qui traversait la cour ensoleillée.

Lonnie passa la grille. Ses yeux gris parcoururent la ferme, puis revinrent se fixer sur les quatre personnes groupées sur le perron. Il hésita, et, l'espace d'une seconde, son regard révéla la faim profonde et insatiable de son cœur.

Il attendit, mais personne ne bougea.

Ils étaient muets de joie de le revoir. Ils ne pouvaient prononcer une parole, ne trouvaient pas de mots pour exprimer ce qu'ils ressentaient. C'était la fin de leur interminable attente, la réalisation de leur rêve. Ils avaient mis tous leurs espoirs en lui, et il était là. Il avala péniblement sa salive, et son regard redevint terne et lointain. Il s'avança lentement vers eux, sans les quitter des yeux. Cara se rapprocha de Maude et Clint s'essuya plusieurs fois la main sur son pantalon.

Lonnie leur lança d'une voix hargneuse :

— Ça va ! Dites-le ! Pourquoi me regardez-vous avec des yeux ronds ? Pour qui me prenez-vous ? Une bête curieuse ? Vous vous demandez où est la cage ? C'est ça que vous voulez voir ? Ou bien les rayures de l'uniforme de bagnard ?

CHAPITRE IV

Ce fut Maude qui se décida la première.

Elle poussa un cri et descendit les marches en courant. Elle trébucha sur la dernière et tomba à moitié dans les bras de Lonnie. Il fut obligé de laisser choir sa veste pour la saisir au vol.

Dans les bras de Lonnie, Maude riait et pleurait tout à la fois.

— Lonnie, mon Lonnie, murmurait-elle à travers ses larmes.

Elle lui caressa le bras, passa sa main sur son cou, ses oreilles, sa joue, toucha le nœud de sa cravate bon marché. Lonnie s'était raidi ; il avalait sa salive avec difficulté. Il posa la main sur l'épaule osseuse de sa sœur, puis la retira brutalement.

— Ça suffit, Maude. On dirait que tu es contente de me revoir.

Sa voix ne s'était pas attendrie, mais tremblait un peu.

— Oh ! Lonnie...

Elle resserra son étreinte et il se débattit pour se dégager.

A présent, ils étaient tous descendus du perron. Ils se déplaçaient furtivement, comme s'ils essayaient de s'approcher de Lonnie par surprise. Ce fut Clint qui s'avança le plus. Maude seule le séparait de son frère. Il montrait ses dents en un sourire épanoui et ne cessait de s'essuyer la main droite sur son pantalon .

— Tu es le bienvenu, Lonnie, ça fait du bien de te revoir, dit-il.

Il leva le bras droit comme pour lui serrer la main, mais le laissa retomber.

Lonnie lui jeta un coup d'œil. Ses yeux gris brillèrent méchamment.

— Qu'est-ce que t'as, petit ? Peur des microbes ?

Clint secoua la tête.

— Je serais rudement fier de te serrer la main, Lonnie.

Maude se tenait toujours pressée contre son frère. Elle continuait à le palper et à le caresser comme pour se persuader que sa présence était bien réelle.

Lonnie leva la main et la regarda un instant. La paume en était toute calleuse. Il eut un rire bref et rauque, puis la tendit à Clint. Celui-ci la prit entre les deux siennes et la serra de toutes ses forces.

— Tu as grandi, petit.

Lonnie examinait Clint de façon impersonnelle, refusant de se laisser attendrir par ce qu'il voyait.

— La dernière fois que je t'ai vu, t'étais en culotte courte.

Clint acquiesça en riant.

— C'est vrai, Lonnie, tu me passais tes vieilles frusques.

Sa voix se brisa et il se recula pour admirer la carrure de Lonnie, sa large poitrine, son port de tête arrogant. Il aurait voulu lui ressembler en tous points, mais il savait que cela n'arriverait jamais. Il était bâti comme p'pa, maigre et sec. Lonnie aperçut Cara et il lui sourit. Ils avaient tous les yeux Axés sur lui, et l'expression de son sourire leur glaça le sang. C'était pourtant un vrai sourire, qui découvrait ses dents régulières, mais laissait les yeux impassibles.

— Qui est-ce, Maude ? Une de tes amies ?

Maude l'étreignit davantage.

— C'est Cara. Tu sais bien, c'est notre petite Cara.

Lonnie la regardait fixement, la tête inclinée.

— Non, c'est une blague ! Je lui ai rapporté de la ville une petite boîte de bonbons. Mais c'est pas Cara, c'est une jeune fille !

Cara se tortilla et sourit.

— Mais si, c'est moi, Lonnie.

Lonnie avala sa salive avec difficulté.

— Ce que tu as grandi ! Tu étais toute en jambes et couverte de taches de rousseur. C'est fou ce que t'as grandi !

Cara s'approcha. Tout à coup, elle se dressa sur la pointe des pieds et l'embrassa sur la joue. L'espace d'une seconde, Lonnie lui tendit les bras, mais il ne la toucha pas. Cara lui fit un sourire timide et se recula vers Clint.

Pendant ce temps Zuba n'avait cessé de tourner en rond. Il avait fait le

tour de Lonnie, l'examinant sous toutes les coutures. Trois ou quatre fois il avait risqué un pas en avant, mais à la dernière minute, il s'était retenu et avait recommencé à tourner sur le sable brûlant.

Quand finalement il s'arrêta en face de Lonnie, il eut presque l'air surpris que celui-ci l'aperçoive.

— Lonnie, fit-il d'un air gauche.

Comme Clint, il s'essuya la main sur son pantalon poussiéreux, puis la tendit brusquement.

Lonnie la toucha et la laissa retomber rapidement.

— Tu vas bien, p'pa ?

— Ça va, mon gars. Tu nous as manqué... à la ferme.

Lonnie passa sa langue sur ses lèvres pleines.

— T'as de la goutte, p'pa ?

— Lonnie ! Déjà ! s'exclama Maude.

Lonnie recula d'un pas, ses larges épaules voûtées.

— Déjà ! Bon Dieu, le temps m'a semblé long, rudement long, au bain.

— Ton haleine... on dirait bien que t'as pas attendu.

— C'est une bière que j'ai bu au bar, en ville. Tu vas pas déjà commencer ?

Zuba s'empessa de les interrompre.

— Maude voulait pas t'offenser, Lonnie. J'suis sûr que non.

Il essaya de rire.

— Maude voudrait qu'on soit tous meilleurs qu'on est. Elle peut pas faire autrement. Elle a pas changé depuis que t'es parti à... depuis que tu es parti.

Lonnie tourna brusquement la tête vers son père.

— Depuis que j'suis parti au bain. Dis-le donc, tourne pas autour du pot. J'aime pas ça. J'suis parti au bain et maintenant j'en suis revenu. C'est pas la peine de faire comme si c'était jamais arrivé. C'est arrivé. J'ai pas oublié, et j'oublierai jamais.

Maude lui toucha le bras :

— Il faut que t'oublies, Lonnie, il le faut.

Il la dévisagea et répondit avec un rire bref et méprisant.

— J'ai plus de joue à tendre, Maude, j'les ai déjà tendues toutes les deux,

et même les fesses.

— Oh ! Lonnie, tu cherches qu'à te faire souffrir en revenant si plein de haine.

— J'suis pas plein de haine. Tout ce que je demande c'est un peu de gnôle.

— J'vais t'en chercher, intervint Zuba. Peut-être que j'en ai dans un coin, quelque part par là.

Lonnie se mit à rire.

— J'parie bien qu'oui.

Zuba monta l'escalier en courant, et claqua la porte derrière lui.

— Le déjeuner va être bientôt prêt, Lonnie, dit Maude.

Il ne fit pas attention, n'eut même pas l'air d'entendre. Il restait là sous le soleil brûlant, sa veste par terre à ses pieds, sa chemise trempée de sueur, une mèche humide de cheveux bruns sur le front. Il guettait le retour de Zuba. Personne ne disait mot. Clint restait à côté de Maude, regardant Lonnie avec de grands yeux. Quant à Cara, on aurait dit qu'elle cherchait quelque chose à dire pour sauver la situation, mais ne trouvait rien.

Maude ne bougeait pas. Elle savait qu'il y avait beaucoup à faire dans la cuisine, mais elle avait peur de quitter Lonnie. Aussi loin que remontaient ses souvenirs, la famille avait toujours eu besoin d'elle, mais elle sentait que c'était à Lonnie que, pour le moment, elle était plus nécessaire. Il avait besoin d'aide et elle ne savait pas comment s'y prendre.

— Du poulet frit, dit-elle. On a du poulet frit, Lonnie, des petits pois, du riz, et du maïs à la crème. J'ai essayé de me rappeler tout ce que tu aimais.

— Ah oui ? fit Lonnie, les yeux rivés sur la porte d'entrée.

Il s'essuya la bouche du revers de la main. La porte grinça quand Zuba l'ouvrit et la claqua derrière lui. Lonnie regardait la bouteille d'eau-de-vie limpide entre les mains de Zuba.

Celui-ci lui montra la bouteille.

— J'en ai trouvé une !

— Vas-y, p'pa ; bois un coup.

Ses doigts tremblaient.

— Merci, mon gars.

Zuba déboucha la bouteille et en but une bonne rasade. Il frissonna et fit la grimace, tremblant de tous ses membres. Rien qu'à le voir, Maude, Cara et

Clint se mirent à frissonner aussi. Il passa la bouteille à Lonnie. Celui-ci la prit, puis apercevant Clint :

— T'en veux, Clint ?

— Je bois pas, Lonnie.

Lonnie éclata de rire.

— Tu bois pas ? Et pourquoi ?

— J'ai promis à Maude. (Il sourit timidement à Lonnie.) Je lui ai promis de pas boire avant d'avoir vingt et un ans.

— Peut-être que t'auras jamais vingt et un ans, et tu sais pas ce que tu auras manqué. Moi, par exemple, avant d'avoir vingt et un ans, j'étais au bain, mais je savais ce que c'était que le whisky. J'en connaissais le goût.

Maude dit d'une voix tremblante :

— Oui, t'en connaissais le goût. Tu t'en es souvenu, quand t'étais au bain, et t'as déjà oublié l'enfer où tu as été... à cause du whisky ?

Lonnie soutint son regard.

— Le whisky n'avait rien à voir avec ça, Maude. Oublie jamais ça.

— T'étais saoul, répliqua Maude, les yeux rivés sur la bouteille. T'étais saoul quand tu as tué cette femme au volant de la voiture. C'est pour ça qu'ils t'ont envoyé au bain.

La bouche de Lonnie prit un pli sardonique.

— Bien sûr, tu crois ça ! C'est plus pratique. La police a raison, et moi j'ai tort. C'est pour ça qu'ils m'ont envoyé au bain. Et ils ont toujours raison, et moi j'ai toujours tort.

Il porta la bouteille à sa bouche et renversa la tête en arrière. Les autres suivaient des yeux les bulles au fond de la bouteille de whisky, et les mouvements de son cou à chaque gorgée. Les plis amers de sa bouche s'adoucirent. A la fin, il lâcha le goulot, ouvrit la bouche toute grande et souffla bruyamment. Il soupira, les yeux sur la bouteille.

— Si on m'avait donné ça à la place de lait quand j'étais marmot, j'en serais toujours au biberon.

Maude se détourna et monta l'escalier en courant.

Elle s'arrêta à la porte et se mordit la lèvre.

— Le déjeuner va être bientôt prêt.

— Faut d'abord que je prenne une douche, et faut aussi que je change de vêtements. Ça pue. Ça pue le bain.

— Si tu veux. Si t'en as envie, change-toi !

Elle disparut dans la cuisine. Lonnie regarda la bouteille et s'essuya la bouche du dos de la main.

— Tu ferais bien de m'en trouver une autre, p'pa. Ça fait rudement longtemps que je suis au régime sec.

— Lonnie, est-ce que tu ne pourrais pas... Tu sais à quel point Maude déteste qu'on boive. Elle peut pas s'changer.

— Elle peut pas m'changer non plus. (Il but une longue gorgée.) Elle peut pas vivre à ma place. Plus vite elle s'en apercevra, mieux ça vaudra. Bon, je vais à la grange prendre une douche. Apporte-moi une bouteille là-bas, p'pa !

Il partit à grandes enjambées, pour faire le tour de la maison. Clint courait sur ses talons.

— On s'est pas servi de la douche, Lonnie, pas depuis ton départ.

Lonnie lui jeta un coup d'œil sans ralentir l'allure.

— Pourquoi ?

— Je suppose qu'il y a que toi pour supporter une douche d'eau de puits ; nous autres, on aime mieux de l'eau tiède, quand on prend un bain. (Il dépassa Lonnie et ouvrit la porte de la grange.) Ça m'ferait plaisir de te remplir le tonneau d'eau de puits.

— Comme tu voudras, petit.

Lonnie retira sa cravate d'un mouvement brusque et la lança par terre. Puis il jeta la veste qu'il tenait à la main. Il retira son pantalon et l'ajouta au tas, ne conservant que son caleçon. Les muscles de son dos et de ses jambes saillaient comme des cordes, bronzés par le soleil.

Il délaça ses lourdes chaussures de prisonnier, et les envoya d'un coup de pied sur la pile de vêtements. Puis il se pencha et retira son portefeuille de la poche de son pantalon. Il vida la bouteille et la lança à toute volée. Elle brilla au soleil comme un éclair et atterrit dans la porcherie. Un cochon se mit à crier et Lonnie éclata de rire.

Il apporta de la paille et des branches sèches de la grange, puis alluma un feu à même le sable de la cour ; alors il y lança ses vêtements de prisonnier. Une odeur d'étoffe et de cuir brûlés emplit la cour, mais cela lui était égal ; il ne le remarqua même pas.

Zuba traversa la cour lentement ; il apportait un autre litre de gnôle.

Comme il ne la donnait pas tout de suite à Lonnie, celui-ci grommela entre ses dents :

— Passe-moi ça.

Zuba lui tendit la bouteille.

— J'espérais que t'aurais renoncé à boire. Je comptais sur ton retour.

Lonnie se mit à rire.

— Ouais ! On dirait bien que depuis six ans vous m'avez gardé toutes les corvées.

Il parcourut la cour du regard et les coins de sa bouche s'abaissèrent en une moue méprisante.

— On a fait ce qu'on a pu, Lonnie, on a fait du mieux qu'on a pu sans toi.

Lonnie avala une grande gorgée.

— Ouais ! Ça en a tout l'air. La ferme est plus moche qu'un taudis de nègres.

Zuba frissonna.

— Ce n'est pas ma faute, Lonnie. J'ai jamais été fort comme toi. Et quand t'es parti tout m'est retombé dessus. Quand on commence à prendre du retard, y a plus moyen de le rattraper.

— Eh bien ! pour moi, c'est la même chose avec le whisky. (Il rit.) J'ai pensé à tout, p'pa. (Il laissa tomber sa veste sur le feu.) Du whisky et des femmes, voilà ce que je veux. Et c'est ce que j'aurai.

— Peu de temps après ton départ, le tracteur s'est détraqué. Je l'ai examiné et j'ai demandé à Clint d'en faire autant. Ni l'un ni l'autre, on n'a compris ce qui clochait.

Lonnie avait presque vidé la deuxième bouteille de whisky. Cela ne se voyait pas dans ses yeux, mais son visage et sa bouche s'étaient détendus, les plis amers avaient disparu. Il se mit à jurer.

— P'pa, tu vas pas m'dire que tu t'es pas servi du tracteur depuis six ans ?

— Puisque j'te dis qu'il s'est détraqué. Alors on a commencé à faire des dettes, pour acheter des vêtements, des semences, des engrais. Tu connais la terre par ici, rien y pousse sans beaucoup d'engrais.

— Même avec de l'engrais, ça ne pousse guère.

— Sans le tracteur, pas moyen d'obtenir du crédit. Je t'assure qu'on en a

vu de dures, mon gars !

Zuba regarda ses mains agitées de tremblements.

— J'te crois. Si tu continues, je vais me mettre à pleurer.

Clint passa la tête à la porte de la grange.

— Le tonneau pour ta douche est plein, Lonnie, et j'ai nettoyé le tub.

Lonnie lança le reste de ses vêtements dans le feu et se dirigea vers la grange sans se retourner. Zuba trottnait derrière lui. Lonnie retira son caleçon et entra dans le tub. Clint lui donna un morceau de savon et il tira la corde qui manœuvrait les ouvertures pratiquées dans le fond du tonneau. Une averse d'eau glacée lui tomba sur le dos, lui coupant le souffle.

— Le tracteur est toujours là, annonça Zuba.

— Ah oui ?

— Clint et moi, on pensait que maintenant que tu es revenu, tu pourrais le réparer.

— Si tu le réparais, je pourrais m'en servir, renchérit Clint, je pourrais labourer tout ce que tu voudrais.

— Sans mule et sans tracteur, ça n'allait pas fort.

— Le colonel Ben a pas voulu nous prêter de mule, lança Clint.

— Pourquoi ?

— J'sais pas. On dirait que ce qu'on fait pousser ici, ça lui est bien égal.

Lonnie cracha :

— Le fumier ! Il a sans doute envie d'installer des noirs dans la ferme pour pouvoir tout laisser aller à vau-l'eau et ensuite les exploiter davantage, en leur criant après.

Zuba se sentit rougir. C'était exactement ce que voulait le colonel. Lonnie était un malin, il devinait ce genre de choses. Malgré son absence de six ans, il voyait toujours clair dans les manigances du colonel.

— C'est à peu près ce qu'il veut, reconnut Zuba en se tordant les mains.

C'était le premier aveu qu'il en faisait à un membre de sa famille. Il n'avait pas pu se résoudre à le dire à Maude, mais il sentait que Lonnie se désintéressait de la ferme et qu'il avait l'intention de partir. Peut-être, si Lonnie croyait déjouer les plans du colonel en restant...

Lonnie sortit la tête de sous la douche :

— Bon sang, p'pa, si c'est ça que veut Arbrister, laisse tomber ! Où que tu ailles, ça ne pourrait pas aller plus mal pour toi.

Zuba ouvrit de grands yeux.

— Partir ?

— T'aurais dû partir il y a longtemps.

— Mais Lonnie, c'est notre chez-nous. Toi et les autres gosses, c'est là que vous êtes tous nés. Ta mère est enterrée là ; si on partait, ça serait comme si on l'abandonnait.

— M'man est morte. Et toi, faut bien que tu vives.

— C'est pour ça que j'étais diablement fier que tu reviennes, Lonnie, reprit Zuba d'une voix tremblante. Si tu réparais le tracteur, on pourrait s'en tirer aussi bien que n'importe qui.

— Bon Dieu, p'pa, dis pas de pareilles idioties.

Il te faut aussi des semences et de l'engrais.

— On pourrait peut-être en avoir. Maintenant que tu es revenu, sûrement les gens de Moss Bluff vont nous faire confiance.

— Parle pas comme ça, p'pa.

— Pourquoi ? Tout le monde a besoin de crédit de temps à autre. Y a pas de honte à ça. Si tu nous aides, la terre peut rapporter beaucoup.

Lonnie arrêta l'eau et sortit de sous la douche. L'eau glacée avait chassé l'effet du whisky. Il était dégrisé et sa bouche avait repris son pli méprisant.

— Bon sang, p'pa, t'as pas changé pour deux sous. Tu crois toujours aux miracles.

— Il faut avoir la foi, Lonnie, il faut croire.

— A quoi ? Crois en tes deux poings, p'pa, y'a qu'ça de vrai. Renonce une bonne fois à toutes tes sornettes. Quand on te coupe les mains, tu ne peux plus rien faire. Le colonel te donnera rien pour travailler. C'est comme s'il t'avait coupé les mains. Et les commerçants de la ville, pareil. Faut quand même que t'y voies clair ! Tu peux rien produire, tu peux rien faire sans leur aide, et ils t'aideront pas. Ils rigoleront jusqu'au jour où tu seras mort de faim.

— Lonnie ! (Zuba serra dans sa main le bras musclé de son fils.) Ecoute, Lonnie, c'était comme ça avant que tu reviennes, mais maintenant que tu es là...

— Bien sûr ! J'suis là ! Un gibier de potence, un ancien forçat. Tu crois que ça leur fait quelque chose que je sois revenu ? Non, p'pa, ce que j'ai de mieux à faire, c'est d'filer. Et c'est bien mon intention.

— Oh ! non, Lonnie, mon Dieu ! non, ne pars pas.

— P'pa, ça sert à rien d'insister. Je suis revenu pour quelques jours seulement, après je file.

Les yeux de Zuba se remplirent de larmes.

— On pourrait s'en tirer, Lonnie, si tu restais.

Lonnie s'échappa des mains de Zuba.

— J'resterai pas. Tu ferais aussi bien de t'habituer tout de suite à c't'idée-là.

— Lonnie, écoute-moi. Veux-tu faire quelque chose pour moi ? Je suis ton père, Lonnie, j't'en conjure. Juste une chose. Répare le tracteur avant de partir. Tu peux faire ça pour moi, pas vrai ?

Lonnie chercha du regard la bouteille de whisky. Sa bouche ébaucha un sourire cruel qui mourut avant d'avoir atteint ses yeux.

— Bien sûr, p'pa. Peut-être que je réparerai le tracteur pour toi. (Il but une longue rasade.) C'est-à-dire, si j'ai le temps. Je vais être rudement occupé les jours qui viennent. J'ai des tas de choses à faire. Le whisky et les femmes. P'pa, y'a à Moss Bluff des bonnes femmes qui sont dans tous leurs états parce que ce cher Lonnie Wilson est revenu du bain. Elles ont de la chance, p'pa ! Dieu les aide ! Il ne leur est jamais rien arrivé comme ce qui les attend.

— Lonnie, répare le tracteur d'abord.

Lonnie était déjà presque arrivé à la porte de la grange. Il s'arrêta et regarda son père par-dessus son épaule.

— On voit bien que t'as jamais passé six ans au bain, toi, p'pa. Faut c'qui faut. (Il boutonna son caleçon.) T'en fais pas, p'pa. Si j'ai le temps, je m'en occuperai, de ton tracteur. Seulement, j'ai beaucoup de choses à régler avant.

Il sortit de la grange et se dirigea à grands pas vers la maison.

— Lonnie...

Celui-ci s'arrêta. Zuba le rattrapa et lui saisit le bras.

— Lonnie, quand tu t'eras donné du bon temps en ville, pourquoi tu reviendrais pas à la ferme ?

— P'pa ! voyons, tu sais bien que j'ai jamais eu l'intention d'y rester.

— Je pensais que peut-être, maintenant, ça serait différent.

— Non, p'pa. C'est juste pareil. J'suis décidé à obtenir c'que je veux. Des choses que peut-être j'aurais jamais désirées si j'étais pas allé au bain.

Comprends bien ça : j'y suis resté six années entières. C'était mon temps, je l'ai fait. Il y a longtemps que j'aurais pu être prisonnier sur parole. Mais j'ai pas voulu de leur saloperie de libération sur parole, pas plus que de leur saloperie de vêtements civils. J voulais pas qu'ils soient là à me guetter, ces fumiers, attendant que je fasse une blague pour me filer du rabiote. Non, non et non. J'ai fait mon temps, je suis libre. Ce que j'ai envie de faire, je l'ferai. Et personne sur cette putain de terre m'arrêtera, ni me dira ce que je dois faire.

La bouche tremblante, Zuba répondit :

— J'veux pas t'forcer, mon gars. Je vois que t'es décidé, et t'as toujours été têtue. A présent c'est comme s'il y avait un mur entre nous deux, je peux seulement plus te causer. Mais vois-tu... c'est à cause de Maude. Ecoute, Lonnie, ça lui briserait le cœur d'apprendre aujourd'hui que tu restes pas. Dis rien. Pas tout de suite, Lonnie, pas avant que t'y sois obligé.

Lonnie réfléchit un moment, puis haussa les épaules.

— Comme tu voudras, ça m'est égal.

Immobile et voûté, Zuba le regarda s'éloigner. Il avait envie de rentrer chez lui, mais n'en avait pas la force. Il se sentait trop épuisé pour faire un pas.

CHAPITRE V

Les vêtements que mit Lonnie pour passer à table étaient vieux, passés et trop étroits pour lui. Sa chemise de cotonnade se tendait à craquer sur sa poitrine musclée. Avec le temps, sa vieille salopette était devenue grise et trop courte. Mais Lonnie l'avait retroussée à la cheville et il semblait satisfait de sa personne.

— J'achèterai des vêtements en ville. Au bagné, j'ai gagné de l'argent. Ils m'ont laissé apprendre le travail du cuir. Pour sûr, j'ai graissé la patte à qui il fallait, mais mon autorisation, je l'ai eue.

Assis autour de la table, les autres le regardaient.

— Quand as-tu eu l'occasion d'apprendre ?

— La nuit. Ils s'en foutent pas mal, au bagné, ils se foutent de tout, sauf si on se fait mettre sur la liste noire d'un gardien. Alors ils t'en font baver. (Il se mit à rire.) Au début j'étais sur des tas de listes, mais avec le temps, je suis devenu malin. Y a pas trente-six façons de s'y prendre avec ces fumiers-là ! La plupart d'entre eux auraient dû être à notre place. Beaucoup s'y font foutre. Deux capitaines de notre camp ont été jugés pour vol et coups et blessures sur un prisonnier. Tous les deux ont fait leur temps avec moi.

— Je suis contente que tu aies été assez malin pour pas t'attirer d'ennuis, dit Maude.

— Oui, j'ai su m'en tirer. (Lonnie jouait avec sa fourchette et mangeait à peine.) Ça ne passe pas. C'est trop bon. Ça sent bon. Là-bas, tout avait la même odeur.

— Essaie quand même de manger, dit Maude d'une voix douce.

Lonnie fit des dessins sur la nappe avec sa fourchette et lança un coup

d'œil à Cara.

— Comment ça se fait que t'es encore ici, fillette ? Pourquoi tu t'en es pas sortie comme Su Ellen ? Débine-toi, tu pourrais pas être plus mal ailleurs.

— J'abandonnerai pas Maude, après tout ce qu'elle a fait pour moi, pour nous tous. On peut pas la planter là.

Lonnie eut un rire glacial.

— Tu ferais aussi bien. On vit qu'une fois, sœurlette, une seule fois. Ça laisse pas le temps de penser aux autres. Rien que de penser à toi, ça t'occupera.

— T'en fais pas pour moi.

— Que tu dis ! Une jolie fille comme toi ! Comment finiras-tu ? Avec des yeux cernés, une bouche amère, et toute une tripotée de mômes dans les pattes ? C'est ce qui t'attend si tu restes ici.

— Non, je sais ce que je veux, et je sais comment l'obtenir.

Lonnie la dévisagea, une nuance de respect dans ses yeux gris.

— Peut-être, après tout.

— Qu'est-ce qu'on t'a fait, Lonnie ? Tu as toujours été violent, mais tu étais généreux. On a étouffé tout ce qu'il y avait de bon en toi. T'es plus le même, remarqua Maude.

— Ouais ! J'suis plus le même.

— Lonnie, si seulement tu voulais que je t'aide !

— Je regrette, Maude, tu peux pas vivre à ma place, et tu peux pas m'aider. T'es pas une bouteille de whisky, et bien que tu sois une femme... (Il eut un rire rauque.) J'ai toujours pensé que je ferais bien de me tirer.

— Parle pas comme ça, Lonnie, c'est tellement brutal, tellement méchant...

— O. K., Maude. Faut tout le temps que j'me rappelle que vous autres, vous savez pas comment c'est, d'où je viens. Mais-mettez-vous bien ça dans la tête : j'en ai eu pour six ans, six ans de ma vie. Et il y a quelqu'un qui doit payer pour tout ce temps-là.

*

* *

Cara fut bien contente de s'échapper de la maison. Lonnie était si bizarre, si différent qu'elle en avait presque peur. On aurait dit que toute la violence accumulée au bain dans ces quatre-vingts kilos de chair était sur le

point d'écarter. Ce n'était plus lui, c'était la haine incarnée. Il avait même l'air de haïr les siens, la ferme et le monde entier.

Elle suivit le sentier qui menait aux cabinets, parmi les joncs. Avant d'y arriver elle hésita, regarda par-dessus son épaule et s'élança à travers champs vers le bois de pins, protégée par la grange des regards indiscrets. Elle arriva au bosquet hors d'haleine et s'arrêta un instant à l'ombre des grands pins. Elle apercevait la maison battue des vents où elle était née. Elle deviendrait la propriétaire de cette maison. Alors elle l'offrirait à Maude et à p'pa, elle la leur donnerait, pour qu'ils n'aient plus jamais à se soucier de l'endroit où ils vivraient. Elle en était sûre, maintenant. Pas plus que Su Ellen, Lonnie ne resterait à la ferme. Maude avait rêvé du jour où il reviendrait et où il y aurait assez d'argent pour régler la note de l'épicier. Mais cela n'arriverait jamais. Elle se détourna et se remit à courir dans le bois de pins. Quelques instants après, elle aperçut une voiture bleue arrêtée sur la route sablonneuse et elle s'en approcha rapidement.

Peter Arbrister se prélassait au volant, la tête renversée, une cigarette aux lèvres. La voiture était une Cadillac, une des rares Cadillac que Cara ait jamais vues. Rapide comme le vent, avec un toit qui s'ouvrait et se fermait en appuyant sur un bouton, c'était l'élégance même, Cara le savait. Un jour elle en serait propriétaire. Presser un bouton ! Tout ce qui lui appartiendrait se manœuvrerait en pressant un bouton. Mme Peter Arbrister. Cela sonnait bien, c'était synonyme de richesse.

Peter leva la tête et la vit s'avancer vers lui à travers bois. Il jeta sa cigarette, descendit de voiture et alla à sa rencontre d'un pas nonchalant.

Il était blond et avait vingt-sept ans, mais paraissait beaucoup plus jeune, comparé à Lonnie qui n'en avait que vingt-six. Il avait passé cinq ans à l'université de Floride, qu'il appelait souvent une école pour adultes arriérés. Il y avait vécu en serre chaude, bien à l'abri et n'y avait acquis qu'un léger vernis de culture. Il avait des yeux bleus aux paupières paresseuses. Cara remarqua le pli de sa bouche, presque semblable à celui de Lonnie. Elle nota aussi la différence : chez Lonnie ce pli avait à son origine la colère et la douleur ; chez Peter, l'égoïsme et l'habitude d'être gâté par tous.

— Tu y as mis le temps. Qu'est-ce qui se passe ?

Peter ouvrit les bras et Cara vint se blottir tout contre lui.

— On a déjeuné tard. Lonnie est rentré.

— Oh ! fit Peter, froidement.

— Mais me voilà.

Elle offrit sa bouche et Peter l'embrassa, lui pétrissant le dos. Elle colla sa bouche sur la sienne. Fou de désir, il l'attira vers la voiture. Il s'attaqua à sa robe, mais elle lui saisit les mains et les retint fermement, tout en y déposant un baiser.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Tu ne peux pas me faire ça. Me traîner dans les bois comme une, comme une... je sais pas quoi !

Il essaya de nouveau de l'embrasser.

— Oh ! Cara ! Tu me rends fou. Tu viens me rejoindre, tu me fais croire que ce sera pour la prochaine fois, et puis quand tu arrives tu te conduis comme tu viens de le faire. Tu me rends fou.

Elle lui caressa le menton de ses lèvres.

— C'est pas que ça me soit facile, Peter, tu le sais. Ça me fait pas plaisir d'attendre.

Les mains de Peter l'étreignirent.

— Alors, n'attendons plus !

Elle resta un instant dans ses bras puis se dégagea brusquement.

— Qu'est-ce que tu penserais de moi ?

— Mon Dieu, Cara, que veux-tu que je pense !

— Je n'aime pas être obligée de te rencontrer comme ça dans les bois, en cachette, dans des coins où personne ne peut nous voir.

Il se rapprocha ; ses mains se refermèrent sur elle.

— Je t'ai déjà dit pourquoi, Cara. Je suis fou de toi, c'est comme ça que je veux te voir.

— C'est pas parce que t'as honte de moi ?

— Tu sais bien que non.

— Tu ne m'emmènes jamais nulle part.

Il fit un geste des mains.

— Tu viens au bal, non ? C'est ce que tu voulais. Depuis que tu en as entendu parler, tu ne m'as pas laissé tranquille une minute. Tu as reçu une invitation, oui ou non ?

Satisfaite, elle fit signe que oui et lui caressa le visage du bout des doigts.

— Oui, je l'ai reçue hier. Ça va être merveilleux, Peter.

— J'espère.

— Je veux plaire à ta famille.

— Tu me plais, n'est-ce pas suffisant ?

Ses mains la caressaient doucement.

— Je veux plaire à Lilian.

Il éclata de rire.

— Pas l'ombre d'une chance, elle n'aime que les hommes. Pourquoi veux-tu lui plaire ?

— C'est ta sœur.

— On essaie de ne pas y penser, à la maison.

— A quelle heure viens-tu me chercher ?

Il la regarda avec de grands yeux et ses mains s'immobilisèrent.

— Quoi ?

— Je dis, à quelle heure viens-tu me chercher ? L'invitation dit huit heures, veux-tu venir à sept heures trente ?

— Bon Dieu !

Il la lâcha et s'appuya contre la voiture.

— Qu'est-ce que tu as, mon chéri ?

— Comment veux-tu que je vienne te chercher ?

— Qu'est-ce qui t'en empêche ? Je croyais que tu étais mon cavalier.

Peter essuya la sueur qui perlait à son front.

— J'adorerais ça, mon chou, tu le sais, rien ne me ferait plus de plaisir, mais tu sais aussi comment ça se passe quand on donne un bal chez nous.

— Non. (Sa voix était froide.) Comment ?

— Ecoute, Cara, ne sois pas comme ça. Il faut que je sois là pour recevoir les invités.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est comme ça et pas autrement. Mon père compte sur moi.

— C'est seulement parce que tu veux pas être vu avec moi !

— Ne dis pas ça, mon amour !

— C'est la vérité. (Elle s'écarta de lui.) Je ne reviendrai jamais plus ici, Peter Arbrister. C'est inutile de me le demander.

— Ecoute, Cara. (A présent, il suait à grosses gouttes.) Je t'ai déjà dit

que si on nous voyait ensemble, ça ferait cancaner les gens. Tu le sais aussi bien que moi.

— Oui, mais pour l'amour de Dieu qu'est-ce que ça peut bien te faire ?

— D'accord. Je serais content que la plupart des gens nous voient ensemble. Mais suppose que le colonel en ait vent et qu'il essaye de nous séparer ?

— Pourquoi donc ?

— A cause de Lil, Cara. Autant que tu le saches. Elle est décidée à me faire épouser une jeune fille de Gainesville ou d'Ocana.

Les yeux de Cara brillèrent.

— Je suppose qu'elle a même déjà choisi la fille, en question, répliqua-t-elle d'une voix tremblante.

— Je ne sais pas.

— Si, tu le sais. Qui est-ce, comment s'appelle-t-elle ?

— Je ne sais pas. Mon Dieu, Cara, ne nous disputons pas. Ce que fait Lil m'est bien égal. Cela nous est bien égal qu'elle ait choisi une future Mme Peter Arbrister. Moi, je n'ai choisi personne, personne d'autre que toi. Il faut que tu me croies, il faut que tu me fasses confiance.

Elle se rapprocha de lui.

— Je te crois.

Les mains de Peter se refermèrent sur elle.

— Alors, laisse-moi t'aimer, ma chérie. Viens dans la voiture.

— Tu viendras me chercher à la maison ?

— Oh ! bon sang, Cara, je ne peux pas ! Ecoute, pourquoi ne viendrais-tu pas avec ton frère ?

— Lonnie ?

Peter s'essuya le visage, pâle et gêné.

— Euh ! Ce n'était pas à lui que je pensais. Il avait l'habitude de boire beaucoup.

— Oui, et il revient du bain. Tu as honte de moi, c'est bien ça ?

— Mais non, voyons ! Je ne veux pas m'attirer d'ennuis avec Lil et le colonel, tu ne les connais pas. Pourquoi Clint ne t'accompagnerait-il pas ? Ce serait très bien.

Elle s'écarta de lui.

— Je pourrais demander ça à Gil Dawson. Il serait content. Je suis bien

sûre qu'il ne se soucierait pas de ce que penseraient les gens.

Peter frissonna.

— Ne t'approche pas de Gil Dawson. Je sais ce qu'il veut.

Elle le repoussa.

— Moi aussi. La même chose que toi, Peter Arbrister, mais Gil, lui, m'épouserait, et il n'aurait pas honte de moi.

— Je n'ai pas honte de toi. Laisse tomber, Cara, tu me donnes chaud. Je vais te dire ce qu'il y a de mieux à faire. Laisse Gil Dawson tranquille et demande à Clint de t'accompagner.

— Si tu veux. (Il essaya de l'embrasser, mais elle esquiva son étreinte.) Attends que le bal soit passé. Je veux voir comment tu me traiteras.

— Cara...

— Non, je parle sérieusement. Tu pourrais avoir l'intention d'épouser une de ces jeunes filles du monde.

— Je te dis que non, je te le jure.

Elle revint et l'embrassa une dernière fois, avec une fougue qui coupa le souffle au jeune homme.

— Tu ne le ferais pas, dis, Peter ?

— Mon Dieu, non ; pas tant que tu seras aussi jolie qu'à présent.

Il essaya de nouveau de l'attirer dans la voiture. Un instant, elle s'abandonna contre lui, en soupirant. Excité, il passa un bras sous elle pour la soulever sur le siège, mais elle poussa un cri et lui échappa. Le souffle rauque, il s'écria :

— Tu te moques de moi, Cara, c'est bien ça, tu te payes ma tête ?

Elle leva vers lui de grands yeux innocents.

— Voyons, Peter, je ne comprends pas ce que tu veux dire.

Il se mordit la lèvre.

— Bon, mais fais attention.

— Il faut que je m'en aille, maintenant.

Avec violence, il donna un coup de poing à la portière.

— Je n'en ai pas plus envie que toi, mais il le faut.

Elle se détournait et s'éloignait de lui à pas lents, comme à contrecœur. Retenant son souffle, il attendait qu'elle fasse demi-tour, qu'elle revienne se jeter dans ses bras. Mais elle continua de marcher à travers bois.

Jusqu'à la haie qui bordait le champ, Cara garda la même expression sur

son visage. Elle passa la clôture et se dirigea vers la maison parmi le chiendent et le fenouil sauvage. Alors seulement, elle se permit un sourire.

*

* *

Maude s'était installée sur le perron pour rallonger la robe de bal de Cara. Lonnie sortit de la maison et commença à descendre les marches.

— Où vas-tu, Lonnie ?

Il s'arrêta et la regarda un moment avant de répondre.

— Je pensais aller en ville.

Maude respira profondément.

— Tu crois que c'est une bonne idée d'aller en ville dès aujourd'hui ?

— Parce que les gens savent que je viens de sortir de taule ?

— Tu pourrais leur laisser le temps de s'habituer à ton retour.

— Je les vaux bien, Maude. Je suis allé au bain, mais j'ai fait mon temps.

— C'est que... P'pa a besoin de toi. Il voudrait que tu lui répares le tracteur.

— Je le ferai, Maude, si j'ai le temps, mais il faut que p'pa cesse de compter sur moi. Il est possible que je sois pas toujours là.

Elle sentit son cœur se serrer tout à coup.

— Où irais-tu, Lon ?

— J'sais pas. J'suis pas encore décidé. Il faut d'abord que je m'occupe d'une chose ou deux, après, je verrai.

— Tu n'essaies pas de fuir, Lon ?

— Fuir quoi ?

— Les gens qui te connaissent.

— Je te l'ai déjà dit. J'ai pas à m'en faire de ce côté-là.

— Tu as raison, Lon. T'en fais pas pour eux. T'as fait ton temps, tu dois rien à personne.

Lonnie observa les doigts qui faisaient voler l'aiguille sur le taffetas.

— Non, je dois rien à personne. Je m'enfuis pas. J'aurai ce que je veux, même si je dois le prendre de force. J'en connais un qui me doit quelque chose !

— Faut que tu cesses de parler comme ça, Lonnie. Maintenant que t'en es sorti, faut oublier. Le passé, c'est fini, et t'as tout l'avenir devant toi. Tu

peux te faire une nouvelle vie à la ferme.

— Essaie pas de me dire ce que j'ai à faire, Maude. Tu sais pas ce que c'est, le baignon. Tant que tu y auras pas été, essaie pas de me dire ce que j'ai à faire.

— Tu peux pas gâcher ta vie à cause de ça, Lon, t'as vingt-six ans.

— Vingt-six ans ou cent vingt-six, je pue le vieux. Chaque jour compte pour dix ans dans ce putain de baignon.

— Il y a tant de choses qui t'attendent, mon Lonnie, tu as toujours désiré une ferme à toi. Tu te rappelles Gil Dawson ? Il a ton âge. Il est propriétaire de sa ferme, de ses vaches, de ses poules. Tu es jeune ; tu peux encore avoir tout ce dont tu as envie. T'as pas besoin de faire comme p'pa, à louer tes services comme métayer.

— T'en fais pas, je serai pas comme p'pa. J'aurai ce que je veux et personne m'en empêchera.

— Lonnie, parle pas comme ça, c'est brutal et vulgaire. On dirait qu'on t'a fait du mal, profondément.

Lonnie sourit amèrement.

— C'étaient pas des enfants de chœur, crois pas ça.

— Ça n'a pas été drôle pour nous non plus, Lonnie. Ça nous faisait mal de te savoir là-bas. Et il fallait qu'on reste parmi les gens qu'on connaissait et qui nous regardaient avec curiosité parce que notre aîné était au baignon.

— Tu vas me faire pleurer !

— C'est pas ce que je cherche. Je te demande seulement d'être un homme et de ne plus penser au passé. Je veux que tu travailles, et que tu deviennes quelqu'un. Aide p'pa à tout remettre en état, fais des économies et achète-toi une ferme. Montre à tous ces gens que t'es pas complètement fini, même si t'as été en prison. Prouve-leur que Lonnie Wilson est quelqu'un. T'as eu des ennuis, mais ça t'empêchera pas d'être ce que tu devais être.

Lonnie regarda autour de lui.

— Je rentrerai tard, Maude, je sais pas à quelle heure. M'attends pas.

— Lonnie, va pas en ville, pas le premier jour que tu reviens.

— M'embête pas, Maude, pas aujourd'hui.

Les épaules de Maude s'affaissèrent.

— Oh ! Lonnie ! qu'est-ce qu'on t'a fait ?

— Ça a pas d'importance ce qu'on m'a fait, c'est ce que je vais faire qui

compte. Et je vais m'en payer. Rappelle-toi que je sors de cage. Et j'ai jamais pu supporter ça. Je supportais pas d'être dans une pièce fermée, même que je dormais dehors quand il pleuvait pas. Alors maintenant que je suis libre, bon Dieu, personne va me commander.

— J't'en supplie, Lonnie, tu vas encore avoir des ennuis.

Il hocha la tête avec un sourire bizarre.

— Jamais plus, Maudie, j'suis un grand garçon maintenant, un vrai grand garçon et j'ai besoin de personne.

CHAPITRE VI

— Clint !

Cara contourna l'abri où le tracteur rouillait depuis six ans, à demi enseveli sous des détritrus de toutes sortes.

Grimpé sur le tracteur, Clint le nettoyait à coups de balai et l'astiquait avec un chiffon. Quand il descendit, il ébaucha un sourire plein d'entrain et envoya un coup de pied à l'un des énormes pneus.

— Il est comme neuf, annonça-t-il. Nos pneus ne pourrissent pas, c'est déjà ça. Aussitôt que Lonnie l'aura réparé on pourra labourer deux hectares d'un coup.

— Oui, répondit Cara d'une voix désabusée. Quand il sera réparé... Mais à ta place, je compterais pas sur Lonnie. Il a changé, il ne pense plus qu'à deux choses : le whisky et les femmes. Son retour ne va rien arranger, tu ferais mieux de te mettre ça dans la tête.

Stupéfait, Clint la regarda, puis se tourna vers le tracteur. Il ne souriait plus.

— Oh non ! Ça va se tasser, il vient juste de sortir. Mais ça ira, tu verras. Cara hocha la tête.

— Chaque jour qui passe, tu ressembles davantage à p'pa. Tu continues à tirer des plans sur la comète, et pourtant si tu avais un peu de bon sens, tu saurais que ça sert à rien. Lonnie a pas l'intention de rester à la ferme.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il va faire ?

— J'sais pas. (Elle frissonna.) Je veux pas y penser, ça m'fait peur.

— Il a changé, tu trouves pas ?

— On dirait une bête sauvage qui s'est échappée de sa cage.

Clint hocha la tête.

— Tu te rappelles, Cara, comment il était avant de partir ? Tout au fond de lui c'est encore Lon. Jamais il allait en ville sans nous rapporter quelque chose, à nous autres, les gosses. Tout ce que je voulais, il se débrouillait pour me le donner. (De nouveau il regarda fixement le tracteur.) Bon sang, il arrangera le tracteur. Quand il aura repris le travail, ça ira mieux.

— Si ça te fait plaisir d'espérer... C'est plus facile que d'essayer de se débrouiller tout seul. Mais moi, je sais bien ce que je vais faire. Je vais être une dame de la société ; et une dame riche !

— Comment tu vas t'y prendre ?

— Je suis jolie. C'est pas ma faute, mais je suis jolie. Alors puisque c'est comme ça, autant en profiter. Les hommes sont des imbéciles. T'as vu ce qu'a fait l'encaisseur en m'voyant ? Les autres hommes feront pareil.

— Tu penses à quelqu'un en particulier ?

Cara regarda prudemment autour d'elle, puis acquiesça.

— Tu diras rien, Clint ? Je vais te confier un secret : Peter Arbrister... Il est tellement toqué de moi qu'il en perd la boule.

Clint eut l'air déçu.

— Peter, ce jean-foutre ? De toute façon, il perd toujours la boule ! Pourquoi tu veux le fréquenter ?

— Parce qu'il a de l'argent, une Cadillac de sept mille dollars et un yacht de deux mille sur la rivière. Il m'a même parlé d'un pavillon de chasse dans les marais qui lui en a bien coûté vingt mille. Il a des sous. Sa famille les a gagnés en élevant du bétail, en louant des maisons et des terres, en exploitant des mines de phosphates. Ils sont riches. (Elle jeta un coup d'œil circulaire.) Ils sont propriétaires de cette terre. Pense ! Ils pourraient nous faire cadeau de la ferme si ça leur chantait : ils ne verraient jamais la différence.

— Ils le f'ront pas.

— Non, ils le f'ront pas.

— Ils veulent même pas prêter une mule à p'pa.

— Ils ont tellement d'argent que tu peux pas les comprendre, Clint. Ils se rendent pas compte qu'on en a pas, et qu'avec un petit peu ça ferait toute la différence. C'est comme ça que je serai. Seulement, j'ai besoin que tu m'aides.

— Moi ? (Il sourit, puis fronça le sourcil.) Qu'est-ce que tu veux que je

fasse pour t'aider ?

— Tu sais que je suis invitée au bal des Arbrister, dans leur grande maison sur la colline ?

— Oui.

Il était impressionné, mais pas jaloux pour deux sous.

— Tu veux m'y accompagner ?

— Moi ?

— Tu me rendrais service.

— Moi ?

— Tu t'amuserais, Clint.

— Un bal avec tous ces gros richards ? ces crâneurs ? Voyons, Cara, tu as bu avec Lonnie, c'est ça que t'as fait, tu as bu le whisky de p'pa ?

— Clint, on te fera pas de mal. Ça serait intéressant pour toi de connaître tous ces gens du monde. Il y aura des tas de filles de ton âge. Tu en trouveras peut-être une à ton goût.

— Oh ! non.

— Je t'en prie, Clint, tu peux pas m'refuser ça. Je peux pas y aller toute seule, c'est impossible. Si je peux montrer à Peter Arbrister que je suis plus jolie que toutes ces jeunes filles chics...

— Mon Dieu, s'il a des yeux, il peut pas faire autrement que de s'en apercevoir.

— Mais sa sœur et le colonel veulent lui faire épouser une jeune fille du monde.

— Qu'il l'épouse, Cara, ce n'est pas l'homme qu'il te faut. Tu deviendrais folle au bout de huit jours.

— Non, je sais ce que je veux, mais il faut que tu me serves de cavalier. Je t'en supplie, Clint.

— Tu perds ton temps. Je saurais jamais passer toute une soirée avec cette bande de prétentieux qui, le lendemain, feraient comme s'ils m'avaient jamais vu, s'ils me croisaient dans la rue.

— Mais c'est un bal, ça sera différent.

— Je n'irai pas. Ecoute, Cara, je ferais n'importe quoi pour toi, n'importe quoi ; mais pour ça, tu perds ton temps.

Cara se détourna et traversa la cour d'un pas ferme. Elle fronçait le sourcil, mais n'avait pas l'air battu. Elle aperçut Maude assise sur le perron, la

robe de taffetas sur les genoux. Elle pressa le pas, observant le va-et-vient de l'aiguille et du fil.

Maude leva les yeux, l'air agité.

— Oh ! Cara ! Je croyais que c'était p'pa.

— Maude, je...

— T'as vu p'pa ? J'ai à lui causer.

— Non, j'étais près du tracteur avec Clint. Maude, faut que tu m'aides.

Maude s'arracha à la pensée de Lonnie et regarda Cara avec étonnement.

— Qu'est-ce qu'il y a, ma chérie ?

— C'est Clint. J'ai besoin de lui pour m'accompagner au bal des Arbrister, demain soir. Mais il dit qu'il veut pas venir.

— Peter ne vient pas te chercher ?

— Non, il faut qu'il reste chez lui pour recevoir les invités. (Cara sourit.)
Je lui ai dit que je demanderais à Gil. Il était jaloux ! Il ne veut pas que Gil m'approche. Et maintenant Clint refuse de venir.

Maude finit un ourlet, coupa le fil avec ses dents et replia la robe de taffetas sur une chaise. Elle se pencha et appela :

— Clint ?

Au bout d'un moment, Clint apparut, avançant à pas lents. Tout pâle et l'air résolu, il se mit à hocher la tête dès qu'il aperçut sur le perron les deux visages levés vers lui.

— Cara dit que tu ne veux pas l'accompagner au bal, Clint. Pourquoi ?

— Tous ces richards... Non. J'irai pas.

— Clint, c'est une des soirées les plus importantes de la vie de Cara. Bien sûr que tu iras ; tu ne vas pas l'empêcher de connaître des gens comme il faut.

— Quels gens ?

— Clint, ça suffit. Décide-toi à accompagner ta sœur au bal, c'est ton devoir.

— J'irai pas, Maude. Et même si je voulais, j'ai rien à me mettre.

Cara se mit à mordiller sa lèvre inférieure, mais déjà Maude examinait Clint d'un œil expert.

— P'pa a un beau costume...

— Il est trop court de dix centimètres.

— Tel qu’il est maintenant, mais pas quand je l’aurai rallongé.

— Maude, je t’en supplie.

La voix de Clint avait un accent désespéré, vaincu d’avance.

— Ecoute, te tracasse pas. Va chercher ton père et dis-lui que j’ai à lui parler. Je vais m’occuper de ton costume et tu pourras aller à ce bal. T’en fais pas, je vais m’arranger pour que tu puisses y aller.

Clint la regarda avec des yeux ronds, mais ne dit rien. A quoi bon ?

— P’pa, j’suis pas tranquille au sujet de Lonnie.

Les yeux fixés sur Maude, Zuba monta l’escalier et s’installa à l’ombre, près d’elle. Lui aussi se faisait du souci pour Lonnie. Il était malade à l’idée que Lonnie allait partir au lieu de rester pour remettre la ferme en état. Mais il ne se sentait pas le droit de se décharger de ses ennuis sur Maude.

— Pourquoi, Maude ?

— T’as pas remarqué, p’pa ? Son air, sa façon d’agir. On lui a fait du mal et il est plein de rancune.

— C’est bien naturel qu’il ait envie de se venger, pour tout ce qu’on lui a fait subir. Ça passera.

Les yeux sur le ciel bleu sans nuage, il pensa :

« Pourvu que ça passe ! »

— Non. Ça passera pas. Il est terriblement fier, p’pa. Il l’a toujours été, tu le sais bien. Il parlait de la ferme dont un jour il serait le patron. Il lui fallait une ferme à lui, même quand il était gamin. Il n’a jamais pu supporter l’idée de partager avec un autre le produit de son travail. Mais maintenant, il ne se soucie plus de culture, même à son compte. Il a autre chose dans la tête, quelque chose de mauvais, de nuisible. J’ai peur. Je ne veux pas qu’il souffre davantage, et c’est ce qui l’attend s’il continue comme ça à haïr tout le monde. (Elle retint son souffle.) Même nous, sa propre famille !

— Ça passera.

La voix de Zuba manquait de conviction.

— C’est ce que tu dis toujours. Ça passera ! Quand rien ne va plus : ça passera, attendez ! Mais c’est pas vrai, pas pour Lonnie. On attend, on fait que ça depuis des années et ça ne va pas mieux ; au contraire, ça va plus mal, beaucoup plus mal. Tout ce que tu devais faire, est-ce que tu l’as fait ? Tu devais acheter la terre au colonel Ben, est-ce que tu l’as achetée ? Tous les ans

on lui doit encore plus d'argent, comme aux marchands de fourrage et à tous nos créanciers.

— C'est pas ma faute, Maude, tu le sais bien. Juste au moment où mon gars Lonnie se développait dans toute sa force, tu sais ce qu'ils m'ont fait. Ils l'ont pris et mis en prison. J'ai pas été aidé comme j'aurais dû l'être ; j'étais plus aussi jeune qu'avant. On dirait que tous mes projets se retournent contre moi. Les autres peuvent compter sur certaines choses, moi pas. Prends Clint, par exemple. Il fait ce qu'il peut, mais ce n'sera jamais l'homme qu'est son frère.

— Ici, ça sert à rien de faire des efforts, dit-elle en regardant la cour mal entretenue.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ? Il me semble qu'on a des tas de buts, au contraire : se maintenir en vie, pas faire de dettes...

— Non, p'pa. Quand tes fils travaillent à la ferme c'est pour des prunes, et voilà tout. Ils n'ont jamais d'argent de poche. Tout ce qu'ils gagnent va au colonel Ben. On lui doit tellement d'argent que ce qu'on gagne n'a pas d'importance pour nous : on lui donne tout.

Zuba se leva.

— Ça va pas durer. Je vais trouver de l'argent.

Maude acquiesça.

— C'est la seule chose qui te reste à faire, p'pa. Lonnie est parti en ville et j'ai bien peur qu'il s'attire des ennuis. Il restera pas ici, surtout s'il doit partager avec les Arbrister. Dans son propre intérêt, il faudrait le garder à la ferme. Il y a qu'une seule façon d'y arriver, c'est de trouver de l'argent pour acheter la ferme.

Zuba arpentait le perron :

— Il n'en faut pas tellement. La terre ne coûte pas cher, par ici. Si seulement je pouvais en trouver assez pour acheter la ferme au colonel ; il ne pourrait plus nous mettre à la porte. Maintenant que Lonnie est revenu, il va bien voir que je peux faire du rendement. Lonnie pourrait travailler avec moi, il le ferait, j'en suis sûr, si je pouvais lui dire que cette ferme est à nous. Je pourrais même vous la laisser à ma mort.

Zuba était tellement excité qu'il ne tenait plus en place. Il faisait les cent pas sur le perron, calculant, rêvant, imaginant tout ce qui pourrait être.

Maude était incapable de dissimuler son émotion.

— Où vas-tu trouver l'argent, p'pa ?

Ses yeux brillaient, bien qu'elle eût entendu ce genre de raisonnement mille fois.

— Ben, à la banque. (Il s'arrêta et se planta en face d'elle.) Oui, bien sûr, j'ai trouvé, je pourrais en emprunter à la banque.

Maude se tassa dans son fauteuil ; la flamme disparut de ses yeux. D'un geste las, elle reprit la robe de taffetas.

— Oh ! p'pa, arrête de divaguer, fit-elle d'une voix sans timbre. Tu sais bien que la banque te donnera pas l'argent.

— C'est là que tu te trompes, Maude. Ils ont pas voulu me prêter l'argent parce que je pouvais pas travailler assez pour les rembourser. Mais c'était quand Lonnie était en prison. Maintenant qu'il est revenu, tu penses bien que messieurs les banquiers vont voir la différence ! Peut-être bien que Clint lui-même travaillerait aussi dur que Lonnie s'il savait que la ferme finira par appartenir aux Wilson, comme c'est justice.

Les mains de Maude volaient sur la robe. Elle savait que Lonnie était un homme capable ou pouvait le devenir. Il suffisait qu'elle l'aide à rester dans le droit chemin et qu'il se remette au travail. Même des banquiers sans entrailles devaient s'en rendre compte. Il le faudrait bien.

— Oui, p'pa, murmura-t-elle. A nous deux, faut qu'on se débrouille pour que Lonnie reste à la ferme.

CHAPITRE VII

Lonnie s'avançait vers la petite maison. Elle était située dans une rue écartée de Moss Bluff et paraissait dater de cinq ans environ. La pelouse était galeuse et la maison tout entière avait besoin d'être repeinte. Tout au long de la rue foisonnaient d'autres bicoques semblables. Les gosses jouaient sur le devant, dans les jardins ; les femmes travaillaient ou bavardaient derrière, dans les cours. Tout ceci était nouveau pour Lonnie. La ville s'était vraiment agrandie depuis son départ. La sensation de vide au creux de l'estomac et le malaise qu'il éprouvait n'étaient pas seulement dus au whisky qu'il avait bu en route ou à la bière qu'il avait ingurgitée à Carl's Tavern. Les changements qu'il remarquait en étaient en partie la cause. Tout ceci ne lui plaisait pas. Dans son impatience, il avait imaginé tant de choses, et maintenant tout était changé. La ville était différente, le barman du Carl's était nouveau et il avait entendu dire que Dolly Jones avait épousé Merle Owsley. Il était devant sa maison, c'était bien la rue et le numéro qu'on lui avait indiqués. Il frappa à la porte.

Au bout de quelques minutes il entendit des pas se rapprocher et son cœur se mit à battre la chamade. Il se représentait la façon de marcher de Dolly, les genoux serrés et les pieds un peu en dedans, avec son air de sainte-nitouche. Elle ouvrit la porte, semblable à n'importe quelle ménagère qui entend frapper à sa porte, jusqu'au moment où elle aperçut son visage. Elle devint pâle comme une morte. La bouche entr'ouverte, elle restait immobile et muette, la main sur la poignée de la porte. Il s'aperçut qu'elle avait changé. Elle était plus forte qu'avant, sa poitrine s'était développée. Il se souvenait d'elle comme d'un tout petit bout de femme, haute comme trois pommes,

mince et la poitrine haute. Les garçons qui l'avaient connue en même temps que Lonnie plaisantaient sur sa minceur : « Moins qu'y en a, meilleur que c'est. » Voilà ce qu'ils disaient en parlant de Dolly et c'était vrai.

Ses cheveux étaient coupés court, à la dernière mode, supposa Lonnie. Mais cela faisait paraître son nez trop gros, ses yeux trop grands, sa bouche trop large. La bouche de Dolly lui rappela tout ce qu'elle avait fait pour lui. Elle ne lui refusait jamais rien. Elle s'embrasait quand on la touchait et, au bain, il l'avait désirée à en mourir.

— Lonnie, murmura-t-elle d'une voix effrayée. Lonnie, qu'est-ce que tu fais là ?

— Je suis venu te voir, Dolly. Tu étais la seule que j'avais envie de voir à mon retour.

Mentalement, il rectifia : pas la seule, mais la première, la plus facile, la plus passionnée, celle qui lui ferait perdre le moins de temps en préliminaires.

Elle secoua la tête comme à l'apparition d'un fantôme, comme si un cauchemar qui lui était familier se réalisait soudain.

Elle ébaucha un geste pour lui claquer la porte au nez, puis, se rendant compte qu'elle ne pouvait pas le faire, elle s'arrêta net et de nouveau secoua la tête.

— Lonnie, qu'est-ce que tu veux ?

— Je te l'ai dit. Je suis venu te voir.

— Va-t'en, je t'en supplie, va-t'en.

Il regarda derrière elle.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Ton mari est là ?

— Non, il est à son travail. Mais je suis mariée. Il n'est pas au courant pour nous deux. J'ai assez d'ennuis comme ça, Lonnie. S'il apprenait la vérité sur ton compte, j'en mourrais.

— Tu es mariée ! fit-il.

— Il est vraiment gentil, Lonnie. (Sa voix trembla.) Il est venu habiter en ville et je l'ai rencontré à l'église. Il ne savait rien de moi. Après notre mariage, il a découvert deux types que je... que j'avais connus. Il m'a obligée à tout lui raconter. C'était terrible, Lonnie, terrible. Il ne me lâchait pas ; il a fallu que je lui dise tout, je ne pouvais pas mentir, il s'en apercevait à mon regard.

— On dirait bien que t'as épousé un drôle de zigue.

Elle porta la main à sa gorge.

— Il est vraiment bon, Lonnie, vraiment. Je lui ai tout raconté, et après, il m'a pardonnée. Il a dit que ça n'avait pas d'importance si je lui promettais de plus recommencer, de pas les revoir, de pas leur parler et de pas sortir en voiture avec eux.

— Eh ben ! t'es à la noce !

Il franchit la porte ; elle essaya de la refermer sur lui, de l'empêcher de passer.

— Je t'en supplie, n'entre pas, Lonnie. II... il a entendu parler de toi. Je lui ai juré que je t'avais jamais approché. Je lui ai menti, je l'ai obligé à me croire.

Il repoussa la porte.

— C'est vraiment gentil de ta part. C'est avec moi que t'étais le plus déchaînée et c'est sur moi que t'as pas dit la vérité.

— Tu vois donc pas qu'il le fallait ? s'écria-t-elle.

A présent, il était dans la pièce, et elle jeta un coup d'œil derrière lui pour voir combien de voisins avaient remarqué son entrée.

— Pour ce qui est des autres, je pouvais tout lui dire parce que ça comptait pas, pas vraiment. Je n'ai jamais fait ce que... ce que j'ai fait avec toi. Pas tout, Lonnie... C'est pour ça que j'ai menti. Je ne pouvais pas supporter de recommencer ! Il me faisait tout dire. Tu peux pas comprendre, Lonnie. Il a tellement de religion. Il croit qu'il faut tout avouer, comme à confesse. Si quelqu'un fait quelque chose de mal, il le lui dit, ou bien il le rapporte aux autres. C'est sa façon de voir la vie. Si on fait quelque chose de mal, il faut en supporter les conséquences.

Lonnie éclata de rire, et referma la porte d'un seul coup. Elle restait plantée là, en transe, les yeux fixés sur la porte fermée.

— Tu sais ce que je ferais si j'avais le malheur d'être marié avec un type comme ça ? Je me taillerais, Dolly. Je prendrais le premier camion qui sortirait de la ville et je m'arrêtera pas de fuir tout le reste de ma vie.

Elle porta la main à sa gorge, les yeux sur lui.

— Mais non, Lonnie, c'est pas ça. D'habitude il est bon et gentil. Pour rien au monde je voudrais lui faire de la peine.

— Il m'a tout à fait l'air d'un brave type !

Il la saisit et l'attira contre lui. Elle lui arrivait à peine à l'épaule et sa

taille minuscule l'amusait toujours ; il lui disait qu'elle avait le pouvoir de le ramener à son niveau plus vite qu'aucune autre fille de sa connaissance.

— Un brave type, mais je suis pas venu pour parler de lui. Tu m'as manqué, Dolly, tu m'as salement manqué.

— Moi aussi, j'ai pensé à toi, Lonnie. Je ne pouvais pas m'en empêcher. Mais maintenant que je suis mariée, il faut que tu me laisses tranquille.

Elle parlait tout contre sa chemise et il sentait sa tête pressée contre lui. D'un seul coup il se rappela que c'était un geste habituel chez elle. Peut-être que tout n'avait pas autant changé qu'il le craignait.

— J'ai pensé à toi tout le temps. Je me rappelais ce que tu faisais pour moi, tu te souviens, Dolly ?

Son souffle précipité lui brûlait la poitrine. Il enfonça sa main dans son corsage. Elle haletait et ses mains se crispèrent en un geste désespéré.

— Oh ! mon Dieu ! murmura-t-elle, va-t'en, Lonnie, pour l'amour de Dieu, laisse-moi.

Il lui caressa les cheveux et répondit d'une voix étouffée :

— O. K., mon chou, c'est pas que j'aie envie de te faire de la peine ou de t'attirer des ennuis.

— Mais si quelqu'un entrerait ! Si Merle l'apprenait ! Tu te rends compte ?

— Maintenant, je suis entré ; alors, le mal est fait. Tu lui diras que c'était un représentant ou un encaisseur. Tu sais mieux que moi ce qu'il faut lui dire.

— Je ne peux pas lui mentir, gémit-elle.

— Même pas pour moi, Dolly ?

— Non.

Mais en même temps les mains de la jeune femme le caressaient, le pétrissaient. Dolly, elle aussi, avait été en quelque sorte prisonnière pendant six ans. Elle brillait de désir.

— Je t'en supplie, murmura-t-il.

Elle leva son visage vers lui, la bouche entrouverte. Il se dit qu'elle n'était plus aussi jolie, mais qu'elle était plus désirable que jamais. Son souffle était rauque et elle frémissait d'impatience. Il saisit sa robe et la lui arracha des épaules. Elle se tortilla pour s'en débarrasser pendant qu'il l'aidait en tirant dessus par saccades. Elle colla sa bouche sur la sienne et le couvrit de

caresses, en proie à un désir insatiable.

— Si quelqu'un entrait, gémit-elle en roulant sa tête sur la poitrine de Lonnie.

— Tais-toi.

— Si quelqu'un entrait...

— Tu t'en fiches, ne mens pas.

— Si Merle l'apprenait, il nous tuerait tous les deux. J'en suis sûre, il l'a juré.

Lonnie resserra son étreinte.

— Tais-toi.

— Promets-moi... (Le souffle court elle pouvait à peine parler.) Promets-moi que si je... si je le fais cette fois-ci, tu ne reviendras jamais, Lonnie, jamais, tu entends ?

— Tout ce que tu veux.

Elle tirait sur les vêtements de Lonnie avec une telle violence qu'il crut qu'elle allait les déchirer. Il s'en moquait, mais il ne pouvait tout de même pas ressortir avec des vêtements en loques. Pour l'instant, d'ailleurs, il ne songeait pas à partir.

— Tu te rappelles, Dolly, murmura-t-il contre son visage en feu, tu te rappelles ce que tu faisais pour moi ?

— Je me rappelle.

— Fais-le maintenant, pour commencer.

— Je ferai tout ce que tu voudras, Lonnie.

— Tu sais ce que je veux dire.

— Oui.

Comme dans un rêve, il entendit deux femmes parler dans la maison voisine, puis, malgré le bourdonnement qui emplissait ses oreilles, il perçut comme des cris d'enfants dans la rue. Tout à coup, il se rendit compte que c'était Dolly qui criait.

Ils basculèrent sur le plancher et y restèrent étendus un long moment. Chaque fois qu'il essayait de se relever, elle s'accrochait à lui. Elle lui parlait dans le cou.

— Souvent, je me réveillais le matin avant lui, et je pensais à toi, Lonnie.

— Je pensais à toi, moi aussi, je me rappelais comment c'était.

— Ça n'a jamais été comme cette fois-ci, Lonnie. J'ai jamais rien connu de pareil.

Etendu sur le plancher, il sentait son petit corps se presser contre lui cherchant à ne faire qu'un avec le sien. Il fut saisi d'une grande pitié et il sentit les larmes lui brûler les paupières. Jamais il n'avait plaint quelqu'un aussi sincèrement, jamais.

— Il ne faut pas que tu reviennes, tu comprends, Lonnie ?

— Bien sûr.

— C'est pas que je veux pas de toi, je serais idiot de l'essayer de te mentir.

— Te tracasse pas.

— C'est à cause de Merle, Lon. Je ne sais pas comment t'expliquer. Il est si bon, si droit.

— Mais pas marrant.

Elle resta silencieuse un long moment.

— De toute façon, je ne veux pas lui faire de peine.

— Je t'ai jamais demandé de lui en faire.

— Mais ça lui en ferait.

— Pas s'il le sait pas.

— Quand je le regarde, je me sens coupable. Tu peux pas savoir comment il sait vous mettre mal à l'aise.

— Heureusement. C'est un genre de plaisanterie que j'aurais en horreur.

— Oh ! Lonnie, tu peux pas comprendre.

Il se mit debout, se força à lui sourire. Elle gisait devant lui sur le tapis, immobile : un petit bout de femme nue, un peu ronde, qui s'efforçait d'étouffer sa vraie nature.

— T'as gagné, je ne reviendrai pas, je ne t'embêterai plus.

Elle tressaillit et sa bouche trembla.

— Ne reviens pas, jamais. (Il s'éloigna. Elle tendit la main et toucha sa chaussure.) Et si tu reviens, Lon, sois prudent, je t'en supplie, sois prudent.

Il remit de l'ordre dans ses vêtements, les yeux fixés sur elle. Elle ne se leva pas. Il se demanda si elle se lèverait, même si quelqu'un entra. Elle le regardait marcher, une expression de désir intense sur son visage et il se rendit compte qu'il n'avait qu'à se laisser tomber à genoux à côté d'elle pour que tout recommence.

Il aurait voulu dire quelque chose pour la consoler, mais il était incapable de parler. Ce qu'il avait de mieux à faire pour elle, c'était de s'en aller et de ne jamais revenir.

Zuba Wilson hésita à la porte de la Banque nationale de Moss Bluff. C'était un bâtiment d'un étage, aux fenêtres grillagées. Aux yeux de Zuba, c'était l'immeuble le plus imposant et le moins accueillant de la ville. Il lui semblait même que les portes d'entrée s'ouvraient difficilement. Personne ne désirait vraiment vous voir pénétrer à l'intérieur. Vous pouviez envoyer votre argent par la poste et c'était tout ce qu'on vous demandait. Un peu plus loin se trouvait Carl's Tavern. Subitement Zuba s'aperçut qu'il avait soif. Il aurait bien voulu y entrer, bavarder avec les autres consommateurs, et suivre une ou deux parties de billard. Mais il se dit que Lonnie y serait sûrement. Il lui fallait trouver de l'argent, sinon Lonnie quitterait la ferme. Zuba avait peur de la banque, mais il avait encore plus peur de perdre Lonnie à jamais.

Il poussa les lourdes portes et pénétra dans la banque, aussi silencieuse qu'une bibliothèque publique et guère plus réjouissante. Tous les employés, derrière leur bureau ou à leur guichet, avaient les yeux fixés sur lui. Zuba se réjouit que Maude ait astiqué ses chaussures et qu'elle ait insisté pour lui faire mettre une chemise propre. Il s'était même rasé. Elle lui avait affirmé qu'il avait autant d'allure que le président de la banque, et jusqu'à cet instant précis il l'avait cru. Mais maintenant il avait des doutes. Il se rendait compte qu'il avait tout bonnement une allure de péquenot... Au moins, sa chemise était propre.

Les autres hommes présents avaient gardé leur chapeau, mais Zuba retira le sien et le tint à la main après avoir aplati ses cheveux hirsutes.

Deux employés étaient assis à des bureaux étincelants, à l'intérieur de l'enceinte interdite au public. Ils levèrent les yeux et regardèrent Zuba s'avancer vers eux. Le plus proche de Zuba adressa un clin d'œil à l'autre, puis regarda Zuba.

— Bonjour, Zuba. Ça fait longtemps qu'on ne t'a pas vu. Tu es venu payer tes dettes ?

Zuba, planté devant eux, son chapeau à la main, avala péniblement sa salive. Il était cramoisi et suait à grosses gouttes. Il sentait son col de chemise se ramollir. Une chaise se trouvait près du bureau, mais l'employé n'invita pas

Zuba à s'y asseoir. Zuba en aurait pourtant eu besoin. Ses jambes flageolaient, mais il croyait que cela ne se faisait pas de s'asseoir sans en être prié.

— Euh ! pas précisément, monsieur.

Il jeta un coup d'œil à la chaise, mais Trice ne parut pas s'en apercevoir. C'était un homme d'environ trente ans, aux cheveux roux, aux lèvres minces, portant des lunettes aux verres non cerclés.

— Elles devraient être payées depuis longtemps.

— Je sais, monsieur, ça me fait faire du mauvais sang. La nuit quand je me réveille, je me dis que vous avez été rudement chics avec moi. Mais aujourd'hui je viens vous proposer un moyen de récupérer votre argent.

— Voilà qui nous intéresse toujours beaucoup, Zuba.

Celui-ci s'éclaircit la voix.

— Vous savez peut-être que mon aîné est rentré aujourd'hui ?

Trice regarda son collègue, sourit, et lui adressa un autre clin d'œil.

— Celui qui était au bain, Zuba ?

Zuba rougit et acquiesça.

— C'est un brave gars, malgré les ennuis qu'il a eus.

— Il a tué une vieille femme, c'est bien ça ?

Zuba sentit la tête lui tourner.

— Il l'a écrasée. C'était un accident, même que le juge a dit qu'elle avait dû se précipiter sous les roues.

Trice cligna de l'œil.

— Le fait que ton fils était saoul n'a pas arrangé les choses, hein ?

Les lèvres de Zuba tremblèrent.

— Ce garçon a payé, monsieur, c'est un homme costaud, maintenant, large d'épaules et musclé.

L'autre éclata de rire.

— Rien de tel que les travaux forcés pour donner du muscle.

Trice décida que la plaisanterie avait assez duré. Il ajusta ses lunettes.

— Qu'est-ce qui t'amène ?

— Avec le retour de Lonnie, la situation va changer, monsieur. Si on pouvait acheter la ferme, Lonnie se rangerait et en ferait la plus belle de Shady Road.

— Acheter la ferme !

— C'est pour ça que je suis venu vous voir. Lonnie est jeune. Ça ne lui

dit rien de partager son bénéfice avec un autre.

— Il ferait mieux de s'y habituer. Le colonel Arbrister est très généreux. Ton fils a de la chance qu'il admette un ancien forçat sur ses terres.

— Si la ferme était à moi, Lonnie aurait envie d'y travailler.

— Tu espères qu'on va t'avancer l'argent pour acheter la ferme ?

— Non, monsieur, je n'en demande pas tant : seulement un acompte. A partir de ce moment-là, ce que je gagnerais serait pour moi ; alors je pourrais vous rembourser et le colonel aussi.

— Tu n'y penses pas, Zuba. Le colonel est ta seule caution. Sans lui, tu es perdu.

— J'ai une autre caution : mon fils qui est rentré.

— Du bague ! Pour combien de temps ? En voilà, une garantie !

— Il peut m'aider. Il peut faire le travail de deux hommes.

— Je veux bien te croire ! S'il travaille ! Ecoute, Zuba, rentre chez toi et fais travailler ton fils pour le colonel et estime-toi heureux. Racle tout ce que tu peux pour nous payer et tout le monde sera content.

— Il faut que je garde mon fils à la ferme. Vous pourriez m'aider.

— On t'a aidé, Zuba, jusqu'au dernier dollar qu'on pouvait te prêter.

— S'il part, il reviendra pas. Si on lui donne une raison de travailler, il est sauvé, on est tous sauvés.

— Non, je regrette, Zuba. Nous ne sommes pas ici pour aider les anciens forçats ; nous sommes responsables devant nos actionnaires. Il nous est impossible de te donner de l'argent.

Zuba déglutit péniblement. Il savait qu'il avait encore beaucoup à dire, mais ne trouvait pas ses mots.

Trice reprit son stylo et se mit à gribouiller d'un air absorbé, pour bien montrer à Zuba que la conversation était terminée.

Immobile, celui-ci regarda Trice un moment. Finalement, il se détourna et se dirigea vers la sortie. La voix de Trice l'arrêta :

— Si j'ai un conseil à te donner, c'est de ne pas trop compter sur ton vaurien de fils.

CHAPITRE VIII

Malgré le soleil, Zuba resta un long moment devant la banque, à se demander ce qu'il devait faire. Il apercevait la boutique de Smalley et Cie. On pouvait espérer qu'avec le retour de Lonnie, celle-ci allait lui ouvrir un nouveau crédit, mais il ne prit pas la peine d'aller poser la question. Pas si bête.

Il ne restait plus qu'à rentrer à la ferme. Mais alors, il lui faudrait affronter Maude et lui avouer son échec.

Il avançait lentement, fuyant le centre, sans but précis. Il ne savait où aller, mais il s'éloignait de la banque avec le poids de son humiliation.

Il n'arrivait pas à décider ce qu'il allait faire. Il ne cessait de penser à Lonnie qui allait partir et qui, cette fois, serait perdu pour toujours. Il refusait de penser à ce que deviendrait la ferme si Lonnie s'en allait.

Sur la route, les voitures le dépassaient à toute allure, mais il ne levait même pas les yeux. Au croisement de Shady Road, il tourna et s'avança comme un somnambule sur la petite route tranquille.

Ses pensées se tournèrent vers le colonel Arbrister. Celui-ci lui apparaissait comme sa seule planche de salut. Pour lui, il avait sacrifié au travail les meilleures années de sa vie et n'avait réussi qu'à accroître ses dettes. Pendant ce temps, le colonel s'était enrichi avec son bétail, son bois de charpente, ses mines de phosphates.

Si seulement le colonel consentait à traiter avec lui, si seulement il lui donnait une chance d'acheter la vieille ferme, grâce à l'augmentation de production que la présence de Lonnie allait garantir.

Il imaginait son retour à la ferme. Lonnie serait là, avec Maude, pour

accueillir les bonnes nouvelles qu'il rapporterait. Il sourirait, les taquinerait, ne leur dirait pas tout de suite de quoi il s'agissait. Finalement il annoncerait qu'il avait parlé au colonel et que celui-ci avait consenti à lui laisser payer la ferme avec les bénéfices qui allaient désormais augmenter.

Il suait à grosses gouttes, mais ne sentait pas la fatigue. Une vigueur nouvelle l'habitait. Il aurait dû commencer par le colonel au lieu de la banque. Ces banquiers ne connaissaient rien à la culture. Le colonel comprendrait l'importance, pour l'avenir de la ferme, d'un homme comme Lonnie. Le tracteur allait être réparé et la terre des champs fraîchement labourée luirait de nouveau au soleil.

Il regardait devant lui l'air qui scintillait de chaleur sur la route. La grande demeure du colonel était encore loin. Il était impatient d'y arriver. Si le colonel allait sortir ou aller en ville... S'il lui arrivait un accident ! Il regarda par-dessus son épaule. Pas de voiture en vue.

Il trotta pendant un moment, pensant à l'attitude ferme qu'il lui faudrait avoir avec le colonel. Il faudrait lui parler tout de suite en homme qui propose une affaire.

Il avala péniblement sa salive et ralentit l'allure. Il savait bien que ça ne serait pas facile. Le colonel lui faisait une peur bleue ; autant l'admettre.

Tout en marchant, il découvrait à chaque pas de nouvelles raisons pour ne pas s'arrêter chez le colonel. Il fallait qu'il rentre à la maison. Il avait du travail à faire. Il pourrait voir le colonel à un moment mieux choisi. Par un après-midi pareil, il serait sans doute d'une humeur massacrant. Mais il savait qu'il ne pourrait jamais rentrer et annoncer à Maude, une fois de plus, un échec. Il aperçut au loin le toit scintillant de la grande demeure et se mit à trembler.

Il monta la côte lentement. La vieille maison au toit d'ardoises, avec ses pignons et sa rotonde vitrée avait l'air encore plus immense et imposante que d'habitude. Une grande allée menait à la porte d'entrée mais, de toute sa vie, Zuba n'était entré chez le colonel par cette porte-là.

Il ne put se résoudre à le faire maintenant, même pour proposer une affaire au colonel. Il prit un raccourci à travers champs. Des écriteaux portant ***Propriété privée, Défense d'entrer*** étaient plantés un peu partout. Il s'approcha de la maison par-derrière. Dans leur chenil, les chiens de garde aboyèrent avec fureur. Un nègre se précipita de la cuisine.

— Vous vouloir quoi ici par-derrière, m'sieur Zuba ?

— Il faut que je voie le colonel Ben, c'est très important.

— Le colonel Ben est de l'autre côté de la maison, sur la véranda, si vous vouloir le voir.

Zuba retira son chapeau et le garda à la main pour faire le tour de la maison. Comme ça, s'il rencontrait quelqu'un inopinément, il ne l'aurait pas sur la tête. Il ne voulait surtout pas contrarier le colonel Ben avant d'avoir pu lui soumettre sa proposition.

Arrivé à l'angle de la maison, il aperçut deux hommes et deux femmes assis avec le colonel sur la grande véranda ombragée.

Il s'arrêta pile, sans pouvoir détacher d'eux son regard, furieux que le nègre ne lui ait pas parlé des invités du colonel. Pour rien au monde il n'aurait voulu le déranger à un moment pareil.

Le colonel le vit avant qu'il ait eu le temps de faire demi-tour. Il s'éclaircit la voix et ses paroles claquèrent comme un coup de pistolet aux oreilles de Zuba qui resta cloué sur place.

— C'est toi, Zuba Wilson ? je me demandais ce qui avait dérangé les chiens. Si tu fais l'idiot de cette façon, un de ces quatre matins, ils te boufferont les fesses.

Le colonel rit bruyamment et Zuba vit les autres personnes sourire et s'adresser des coups d'œil complices. Tout le monde savait que le colonel disait tout ce qui lui passait par la tête sans se soucier de la présence des dames, mais que, par contre, il ne tolérait jamais chez les autres le moindre juron ou la plus légère grivoiserie.

Zuba demanda, sans oser lever les yeux :

— Je vous serais très reconnaissant de bien vouloir m'accorder un moment, monsieur.

Le colonel renifla bruyamment pour montrer à ses invités que c'était le genre d'embêtements qu'il devait supporter du matin au soir.

— C'est bon, Zuba, vas-y, parle. Tu ne vas pas me tenir debout toute la journée à écouter tes sornettes.

En fait, le colonel était assis, mais il n'était pas homme à se laisser arrêter par de tels détails lorsqu'il s'agissait de marquer un point.

— J'ai des invités, comme tu peux le voir.

— Je serais pas venu vous ennuyer, colonel Ben, si j'avais su ça,

bredouilla Zuba, pour rien au monde.

— M'ennuyer ! (Le colonel éleva la voix.) Bon Dieu ! Zuba, tu ne fais que m'ennuyer depuis vingt ans. (Il jeta un coup d'œil à ses invités.) J'ai toujours dit que si on était assez bête pour prendre des métayers, il fallait au moins prendre des nègres. Au moins, ils ne passent pas leur temps à vous extorquer une faveur. Ils savent qu'ils sont là pour travailler et ils travaillent. Nom de nom ! qu'est-ce que tu veux encore, Zuba ?

Zuba se sentit rougir. Les gens sur le perron lui apparaissaient comme à travers un brouillard et il se sentait tout étourdi.

— C'est très important, colonel, bredouilla-t-il. Est-ce que je pourrais vous parler en particulier ?

— Zuba, tu vois bien que j'ai des invités. Si tu as quelque chose à dire, sors-le.

— Je voulais vous dire que le tracteur va être réparé.

Le visage du colonel se détendit légèrement.

Il hocha la tête et examina Zuba avec intérêt ; l'espoir d'un gain, si petit soit-il, éveillait toujours l'intérêt du colonel.

— Il est temps. Ça fait cinq ans qu'il est détraqué, si je ne me trompe !
Les autres ricanèrent et chuchotèrent entre eux.

De nouveau, Zuba se sentit rougir.

Le colonel jeta un coup d'œil à la ronde.

— Comment vas-tu accomplir ce miracle, Zuba ?

— Mon... Mon fils est rentré. Il a toujours été très calé en mécanique...

Le colonel pâlit légèrement.

— Tu veux dire... comment s'appelle-t-il déjà ? Lonnie ? Celui qui a tué une femme au volant de ma voiture ?

Zuba aurait voulu disparaître à mille pieds sous terre. Il lui semblait que le colonel voulait insinuer que Lonnie avait volé la voiture, ce qui était complètement faux. Il avait envie de rappeler au colonel que son fils était avec Lonnie dans la voiture au moment de l'accident. Mais il lut la colère sur le visage du colonel. Il était inutile de le mettre en rage en lui disant la vérité.

— Oui, Lonnie est rentré... Ça va tout changer à la ferme. Je pensais que vous seriez content de l'apprendre.

— Tout changement sera le bienvenu. Dieu sait que ça ne pouvait pas aller plus mal.

— On en a vu de dures sans Lonnie, acquiesça Zuba. Mais il a encore grandi et il est costaud. Il peut faire le travail de deux hommes.

— Il a toujours été un beau spécimen d'humanité, je te l'accorde, concéda le colonel.

— C'est pour ça que j'espère le retenir à la ferme. Si je le garde, je pourrai arriver à quelque chose.

— Bon sang, Zuba, c'est ton fils. Dis-lui de se mettre au travail. Dis-lui combien tu me dois, dis-lui de se remuer le train et de tout remettre en ordre.

— C'est pas si simple que ça, colonel Ben. Lonnie a son caractère. II... Je vous demande pardon, colonel, mais il pense qu'un homme a droit à ce qu'il produit, acheva Zuba d'une voix défaillante.

Il vit le colonel pâlir et ses moustaches vibrer sur ses lèvres minces.

— Cette espèce de vaurien a bien de la chance que je le tolère à la ferme. (Il s'éclaircit la voix.) Tu ferais bien de le lui dire, Zuba Wilson.

— Oh ! certainement, certainement. (La voix de Zuba tremblait.) Nous vous en serons toujours reconnaissants, colonel.

— C'est heureux !

— Mais Lonnie restera pas pour partager ses bénéfices avec un autre.

Le colonel se dressa et s'avança jusqu'à la balustrade du perron. Il regarda Zuba de haut en bas.

— Alors, il n'a qu'à foutre le camp !

— C'est... c'est mon fils, colonel. J'ai besoin de lui pour travailler. On pourrait faire des tas de choses à la ferme, s'il y restait. Et il sait manœuvrer le tracteur comme pas un.

— C'est bon, garde-le. Mais fais-le travailler. Dis-lui que je ne supporterai aucune incartade de sa part.

— Je veux le garder.

— S'il est possible que je tire profit de cette ferme, après vous avoir eus sur les bras pendant vingt ans, je l'espère aussi.

— Mais il restera pas comme métayer.

Le colonel se pencha par-dessus la balustrade.

Il sembla à Zuba que ses yeux allaient lui sortir de la tête. Il se mit à marteler la balustrade de ses poings.

— Ecoute-moi bien, Zuba Wilson. J'ai assez supporté votre paresse et votre impudence à tous, espèces de squatters, bons à rien ! Il est intolérable

que tu m'obliges à rester là à t'écouter parler de ton vaurien de fils. Ça m'est extrêmement pénible d'entendre prononcer son nom. Il a été pour moi une source de tracas et d'humiliations ; il a débauché mon fils, il a utilisé ma voiture pour aller boire et pour aller jouer. Il a tué une femme au volant de cette voiture. Et tu viens ici me parler de cette petite crapule pour m'annoncer que ça ne lui plaît pas de partager avec moi les bénéfices qu'il fait sur mes propres terres ? Ecoute, Zuba, il me semble parfois que tu n'as pas plus de bon sens qu'un corniaud.

— Je voulais pas vous contrarier comme ça, colonel. J'avais dans l'idée de vous proposer une affaire.

— Une affaire ?

Le colonel, appuyé contre la balustrade, semblait sur le point d'avoir une attaque ou de se pétrifier à jamais.

— Quel genre d'affaire peux-tu bien avoir à me proposer ?

— Si vous vouliez bien accepter qu'on vous paye la ferme à tempérament et la terre aussi, je pourrais dire à mon fils que quand on aurait tout payé, ce serait à nous.

Le colonel regarda Zuba si fixement que cette fois-ci ce dernier fut persuadé qu'il s'était transformé en pierre. Puis il cligna des yeux, sa moustache frissonna et la colère le secoua. On aurait dit un chien qui cherche à se débarrasser de la poudre insecticide.

— Ecoute-moi bien, Zuba. Tu vas me foutre le camp immédiatement et ne plus me faire perdre mon temps. La seule affaire qui m'intéresse, c'est de tirer plus de profit de ma terre, et non de la vendre. Si tu avais de l'argent, tu me le devrais déjà entièrement pour les avances que je t'ai faites. Tu vis à mes crochets depuis quatre ans et tu ne m'as rapporté que des ennuis. (Il y eut autour du colonel comme un murmure de sympathie.) Je suis surpris, Zuba, que tu profites ainsi de la situation. Croyais-tu que, parce que j'avais des invités, tu m'intimiderais plus facilement ? Tu t'es trompé, Zuba. Les affaires sont les affaires.

Zuba tortillait son chapeau entre ses doigts, faisait « non » de la tête et battait en retraite tout à la fois. C'était comme s'il se trouvait branché sur une longueur d'onde spéciale qui lui permettait d'entendre ce qui était inaudible pour les autres, ce que le colonel ne disait pas, mais pensait qu'une famille noire allait s'installer à la ferme, et Zuba serait mis à la porte.

Le colonel n'avait pas fini de parler que déjà Zuba avait fait demi-tour et détalait. Les jurons du colonel et le rire de ses amis lui retentirent dans les oreilles jusqu'à la route. Il suait à grosses gouttes et ses jambes flageolaient. Mais il était sûr d'une chose. Il lui restait un atout que le colonel ne pouvait pas lui prendre. Son fils Lonnie était rentré. S'il pouvait le mettre au boulot, il allait avoir l'argent, et se libérer du colonel.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Il respira profondément et avala péniblement sa salive.

— Dans pas longtemps, il me dira « monsieur » Wilson, dit-il tout haut, si seulement je trouve un moyen pour garder Lonnie avec moi.

*

* *

Lonnie sortit de la cabine téléphonique de Carl's Tavern. Un moment, il resta planté devant la porte, souriant tout seul, d'un sourire incertain et un peu forcé. Il était huit heures du soir passées et il n'avait pas cessé de boire après avoir quitté Dolly.

C'était la troisième fois qu'il téléphonait depuis six heures. A l'autre bout de la ligne, les gens devenaient fous. Parfait ; il allait leur apprendre à vivre.

Il passa la main sur son front humide de sueur. Ses yeux s'arrêtèrent sur la fille assise à une table au fond de la salle. Il lui sourit et se dirigea vers elle, d'un pas mal assuré. Il trébucha et vint s'affaler sur la chaise à côté d'elle. Elle tendit ses mains et les referma sur celles de Lonnie.

Il était fasciné par les mains de la fille, si blanches et si douces à côté des siennes, recuites de soleil. Il ne fallait pas avoir été au bain pour savoir l'effet que pouvaient produire des mains douces et blanches comme des lys.

— Frannie... T'es une jolie fille, Frannie.

Elle lui caressa le bras.

— Je parie que c'est ce que tu dis à toutes les jolies filles.

— Tu m'as manqué.

— Je parie que ça aussi, tu le leur dis à toutes.

— T'as pas changé. T'es plus jolie que quand je suis parti, Frannie.

Il lui posa la main sur la jambe et la serra si fort qu'elle poussa un cri. Tout le monde tourna la tête de leur côté. Elle s'efforça de garder l'air naturel.

— Tu l'as eue ?

— Qui ?

— La personne à qui tu téléphonais ?

— Pas encore. Mais je l'aurai. T'en fais pas pour ça, ma cocotte.

Il lui passa la main dans les cheveux et lui caressa la naissance du cou. La chemise de cotonnade de Lonnie était ouverte jusqu'à la ceinture et trempée de sueur.

— Qu'est-ce que tu dirais de moi comme cadeau de Noël, Frannie ?

Les yeux bleus de la fille le détaillaient :

— Moi ? Je trouverais ça épatant. Noël toute l'année. Mais tu te moques de moi.

— Non, je me moque pas de toi.

— J'ai pas mal vécu, Lonnie. Je voudrais pas te tromper. T'as été au bain, mais moi je suis restée ici, dans cette petite ville. T'as pas vraiment envie de m'épouser.

— Qu'est-ce que ça peut bien foutre ? (Il regarda les gens qui peuplaient le bar.) T'as vécu, et puis après ? On a eu du bon temps ensemble, tu te rappelles pas ? Moi si ; on buvait même pas. Rien que d'être ensemble, ça nous suffisait.

— Parle pas de ça.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est plus pareil. Ça sera jamais plus pareil. Et c'est pas la peine de te mettre en quatre pour me faire de l'effet.

— Mais je te plais ?

— Oh ! ça !

Il sourit.

— J'aime bien comme t'as répondu. Alors, le reste, qu'est-ce que ça peut bien foutre ? Bon, mettons que t'es plus tout à fait la même que quand je suis parti au bain. Mais moi, pendant ce temps-là, c'est au bain que j'étais, au bain, Frannie. Je suis un ancien forçat.

— Pas la peine d'en parler.

Il lui caressa les cheveux et l'embrassa sur la joue.

— Est-ce que ça te plairait de m'avoir, moi et dix-huit mille dollars par-dessus le marché ?

Elle le regarda et éclata de rire.

— Ça va ! Maintenant, j'ai compris que tu te moques de moi.

— Non. Je ne me moque pas de toi. Mais pas du tout, Frannie, pas le moins du monde.

La pensée du bain dégrisa Lonnie. Il repoussa sa bouteille de bière et contempla sur la table une petite mare semblable à un lac peu profond. Dans son imagination, la flaque représentait le campement du bord de la route et tout à coup, de la tache sombre sur la table, surgirent devant ses yeux des bâtiments nus et blancs.

C'était l'aube et les gardiens faisaient l'appel. Les prisonniers avançaient lentement, comme des automates. Une journée désespérément vide les attendait. Rien à attendre. Au sortir des couvertures, le froid piquait, mais bientôt il ferait une vraie chaleur de fournaise. L'eau glacée fumerait dans les gorges, tiédie avant même d'avoir été avalée. Il n'y avait pas moyen d'échapper au soleil. Les gardiens aimaient voir les hommes rôtir. Ils s'emmerdaient tellement à rester assis toute la journée, un fusil chargé en travers des jambes, qu'ils auraient aimé voir un des forçats essayer de s'échapper. Ils auraient eu plaisir à le coucher en joue et à tirer, à entendre claquer la détonation, à voir monter la fumée ; le type se serait écroulé et ils l'auraient laissé crever par terre. Mais les forçats étaient bien trop malins ; ils devinaient les intentions de leurs gardiens et ils travaillaient bien sagement, comme des moutons sous le soleil brûlant, grattant les bas-côtés des routes nationales. Des voitures rutilantes passaient à toute allure et les gens écarquillaient les yeux pour contempler les prisonniers, ces bêtes curieuses. Les gardiens, eux, se mettaient à détester ces salauds de prisonniers qui n'essayaient jamais de fuir et qui les obligeaient à monter la garde sans bouger, le fusil chargé entre les genoux.

C'était comme ça toute la journée. On sentait la tension et la haine croître dans l'air. Le soleil les tensions et la haine imprégner l'air. Le soleil les distillait tout au long de la journée. Si vous regardiez un gardien, il vous cognait sur la bouche avec un anneau de chaîne, tout simplement parce que votre façon de le regarder ne lui plaisait pas.

Frannie lui secoua le bras. Il sursauta et regarda autour de lui comme s'il se réveillait dans un lieu inconnu. Tout surpris de se retrouver là, il sentait

sous sa main la fraîcheur du liquide répandu sur la table. A côté de lui, Frannie sentait bon, ses mains étaient douces et blanches comme des lys.

— Bon Dieu ! murmura-t-il.

Il se mit à penser aux nuits qu'il avait passées, tout brûlant de désir sur son grabat. Autour de lui, les hommes dormaient comme des bêtes, ronflant et grognant dans leur sommeil.

Lonnie, lui, regardait la lumière à l'autre bout du baraquement ; il contemplait les ombres sur le mur et, quand il fixait les yeux assez longtemps, elles devenaient des corps de femmes qui dansaient. Les nuits et les jours s'étaient fondus en une seule masse, comme les briques d'un mur.

Il savait qu'il ne pourrait plus jamais supporter cela. Il ne pourrait pas y retourner. S'il avait su ce que c'était, il n'y serait jamais allé. Mais c'était impossible de se l'imaginer à l'avance. On y pense, on se fait des idées très précises et on se trompe. On ne peut pas le savoir avant d'avoir passé des nuits sans dormir, attendant l'aube, avant d'avoir sué et brûlé tout le jour au soleil, avant d'avoir reçu un anneau de chaîne à la figure parce qu'un gardien n'aime pas votre façon de le dévisager.

Il leva les yeux sur Frannie et s'aperçut qu'elle avait le visage tiré, le regard soucieux. Avant qu'elle ait pu faire un geste, il prit son visage entre ses deux mains et l'attira vers lui, s'imprégnant de son parfum. Il l'embrassa sur la joue et sur les yeux. Elle rit et se tortilla dans ses bras.

— Tout le monde nous regarde.

— Promets-moi une chose.

— Tout ce que tu voudras.

— Tu n'iras jamais au bain. Jamais, tu m'entends ?

Elle s'apprêtait à rire, mais elle se ravisa.

— Non, Lonnie, si tu me le défends, je te promets.

— Je n'veux pas.

— Tu n'es pas bien, ici, Lonnie ? Tu veux partir ? On peut aller chez moi.

— Non, ça va. Promets-moi seulement de ne pas te laisser envoyer au bain.

Elle rapprocha de lui la bouteille de bière et le pressa de boire. La peur se lisait dans ses yeux.

— Faut plus penser à ça. Je suis là et tu peux me demander tout ce que tu

voudras, Lonnie. Je te ferai oublier, moi. Et tu n'y retourneras jamais.

— Non, j'y retournerai jamais. Ils pourraient pas m'y forcer. Mais j'arrive pas à oublier.

Il saisit la bouteille et s'apprêta à boire quand il vit Dolly entrer dans le bar. Sa première pensée fut qu'il rêvait encore. Il reposa la bouteille sur la table, fixant sur la jeune femme des yeux incrédules. Il se rendit compte qu'elle l'avait aperçu et qu'elle avait peur. Jamais il n'avait vu une peur semblable à celle qui se lisait sur ce visage. Puis il aperçut l'homme qui entraît derrière elle. Il devina que c'était Owsley, son mari, bien qu'il ne l'eût jamais rencontré auparavant.

Owsley mesurait bien un mètre quatre-vingt-dix ; il avait un torse empâté, des épaules voûtées, et des cheveux noirs plantés bas sur un front étroit. Il devait bien faire ses cent dix kilos. Saisissant Dolly par le bras, il la poussa devant lui vers une table.

Lonnie sentit son estomac se contracter. Dolly, docile, s'asseyait à la table, l'air gêné. Elle avait l'air parfaitement déplacée dans ce bar. Il se demanda si, auparavant, elle était jamais entrée dans un endroit pareil. Elle était toujours si collet monté, toujours fourrée à l'église. C'était une des raisons pour lesquelles, quand on commençait à la connaître, on découvrait avec un tel choc ses débordements de passion. Lonnie pensa à la démarche prude de ses genoux serrés. Il regarda son mari et se sentit traversé d'un élan de pitié.

Owsley examinait la pièce. Puis le garçon s'approcha de leur table, pour leur servir deux boissons non alcoolisées. Owsley vida son verre d'un seul coup, mais Dolly ne toucha pas au sien. Elle ne le regarda même pas.

Lonnie vit Owsley inspecter la pièce, sans s'arrêter sur les gens qu'il connaissait. De temps en temps il indiquait quelqu'un d'un mouvement de tête, en adressant quelques mots à Dolly. Celle-ci faisait non de la tête, sans desserrer les lèvres. Finalement elle se mit à parler à Owsley de façon pressante, à lui tirer le bras comme pour essayer de l'entraîner. Son mari lui répondit d'un ton brutal, et, se renversant sur le dossier de sa chaise, il posa une question à son voisin. L'homme acquiesça et Owsley se dressa. Dolly porta une main à sa bouche. Le silence se fit.

Owsley remonta son pantalon sur sa grosse panse et se dirigea vers Lonnie.

— C'est vous, Wilson ?

— Oui.

— Vous êtes venu chez moi, aujourd'hui.

— Ah, oui ?

— Un voisin, Scott Hayward, m'a dit que vous étiez entré, et que vous étiez resté un moment. Vous connaissez Scott Hayward ?

— Je crois que oui.

— Et vous avez l'impression que c'est un menteur ?

— Je pense que tout ça n'a aucune importance, monsieur. Autrefois j'habitais ici, vous savez. Votre femme était une de mes amies. Je suis allé lui dire bonjour.

— Elle dit qu'elle n'a jamais été votre amie.

— Alors pourquoi ne pas la croire ? N'y pensez plus. Voulez-vous prendre un verre avec moi, monsieur ? Le mari de Dolly ne peut être que mon ami.

— Je ne bois pas. Vous êtes venu chez moi. Oui, je sais, vous êtes juste venu lui dire bonjour. Mais je ne veux pas de vous chez moi.

— C'est bon, maintenant, vous m'avez tout dit.

— Non, je ne fais que commencer. Ecoutez-moi bien, Wilson. Je pense que si on se comprend bien on s'évite des ennuis. Si quelqu'un me fait du tort, je le lui dis ; si quelqu'un agit mal, je le lui dis. Comme ça il n'y a pas de malentendu sur ce qui est bien et ce qui est mal.

— Vous commencez à me casser les pieds, dit Lonnie.

Owsley retint sa respiration.

— Vous êtes venu chez moi.

— Vous avez l'intention de tuer tous ceux qui ont jamais rencontré votre femme ?

— Les autres ne sont pas venus chez moi.

— Oh ! ça suffit !

Lonnie se préparait à boire une gorgée de bière. D'un revers de main, Owsley envoya promener la bouteille à travers la pièce. Elle s'écrasa sur le mur et la bière se répandit par terre.

Lonnie repoussa sa chaise et se leva. Il mesurait dix centimètres de moins que Merle Owsley et s'il pesait quatre-vingts kilos, il était quand même élancé, de sorte que sa force n'était pas aussi évidente que celle de Merle.

Il observa Merle un moment et, avant que l'autre ait pu faire un geste, lui envoya un crochet du gauche dans la mâchoire.

Merle recula en trébuchant et ses yeux se voilèrent un instant. C'était comme le coup de pied d'une mule. Dans le bar, tout le monde s'était levé, et formait cercle. Seule, Dolly resta à sa place, les mains cramponnées au dossier de sa chaise, les yeux fermés, la bouche crispée.

Merle secoua la tête pour s'éclaircir les idées et se jeta sur Lonnie. Ils s'écroulèrent à la renverse, fracassant une table, et rebondirent sur la machine à sous brillamment éclairée.

Lonnie enfonça ses doigts recourbés dans les yeux d'Owsley qui poussa un hurlement. Le garçon dit quelques mots à un consommateur qui se tenait près de la porte. Ce dernier sortit en courant à la recherche du shérif.

Aveuglé, Owsley trébucha un instant et Lonnie s'esquiva, hors d'atteinte. Merle s'avança vers lui et une deuxième fois Lonnie lui envoya son poing dans la figure. La tête légèrement branlante, Merle le frappa d'un revers de main sur la bouche. Le sang jaillit.

A sa table, Dolly se mit tout à coup à pleurer. Merle n'arrêtait pas de frapper Lonnie, mais il n'essayait plus de le renverser. L'espace de trois secondes ils restèrent enlacés. Trop longtemps pour Merle. Ses yeux se voilèrent de nouveau et il essaya de détourner la tête pour échapper au sort qui l'attendait.

Dans le bar, les hommes hurlaient à en perdre le souffle.

Quand il sentit que Merle cherchait à lui échapper, Lonnie émit un grognement sauvage, haineux.

Merle frissonna et essaya de fuir, mais Lonnie ne lâchait pas. Il lui coupa sa retraite et, l'attrapant au collet, il le tira en arrière d'un coup brutal. Etranglé par sa chemise, Merle poussa un hurlement de terreur. Sa langue pendait hors de sa bouche. Il se la mordit et le sang ruissela.

Dolly se mit à pousser des plaintes aiguës.

Les hommes criaient à Lonnie d'arrêter.

L'énorme bonhomme était à sa merci et tremblait de tous ses membres. Tous ses efforts se bornaient à essayer d'échapper à l'étreinte de Lonnie avant que les jambes lui manquent.

Lonnie saisit Merle par le fond de son pantalon. Il mit un genou par terre et, de sa main gauche, tordit la chemise de Merle jusqu'à ce que les yeux lui

sortent de la tête et que sa langue pende mollement. Puis, lentement, il se remit debout et tourna sur lui-même en soulevant du sol Merle qui gémissait et se tortillait. Il le hissa au-dessus de sa tête, lui faisant décrire des cercles de plus en plus grands. D'un seul coup, il le lâcha. Merle traversa la pièce en vol plané, atterrit sur le comptoir qu'il parcourut sur le dos pour s'arrêter finalement les pieds dans une glace.

Il s'accrochait désespérément au comptoir et aux bouteilles. Quand il tomba, le choc ébranla la pièce.

A cet instant précis, le shérif entra dans le bar, précédé de ses deux adjoints, revolver au poing.

Ils s'arrêtèrent près de la porte et examinèrent les lieux ; aussitôt tout le monde voulut leur expliquer ce qui venait de se passer.

Dolly s'était arrêtée de crier. Elle laissa tomber sa tête sur la table et la cacha au creux de ses bras, les épaules secouées de sanglots silencieux.

Le shérif, ayant appris tout ce qu'il voulait savoir, ordonna à ses adjoints de mettre Lonnie en joue.

— Ça va, Wilson. On ne t'a pas laissé revenir ici pour que tu y foutes la pagaïe. Moss Bluff est une ville respectable et c'est mon boulot de veiller à ce qu'elle le reste. Tu m'entends, gibier de potence ?

Quelqu'un aida Merle à se remettre sur pieds. Son visage était tailladé et le sang dégouttait sur sa chemise.

— Vous devriez voir un docteur, monsieur, lui dit le shérif. Puis vous pourriez venir au poste porter plainte contre Wilson.

Lonnie éclata de rire. Le shérif pivota sur ses talons, mais Lonnie avait les yeux fixés sur Owsley.

— C'est ça, Owsley, va au poste et porte plainte. Dis-leur de quoi il retourne. A moins que tu préfères que je le fasse ?

Owsley essuya le sang de sa bouche. Ses yeux étaient tout plissés, son visage couleur de cendre. Il regarda Lonnie, puis le shérif. Il secoua la tête.

— Je ne peux pas porter plainte, shérif, je n'ai pas de motif.

Le shérif jura et se tourna vers le garçon de bar.

— Et vous ? Wilson vous a tout démoli.

— Je veux pas lui faire d'ennuis. Il était assis là, bien tranquille. C'est pas lui qui a commencé. Il n'a cherché noise à personne.

— C'est exact, dit un autre. C'est Owsley qui a commencé. C'est la pure

vérité.

— Les dégâts ? dit Owsley, je vais les payer, les dégâts.

Lonnie se rassit à sa table. « Encore une sale histoire, pensa-t-il. Y a vraiment des gens qui ont la poisse. »

— Viens, Lonnie, partons, dit Frannie.

Mais il fit signe que non.

— Va-t'en sans moi. Bon Dieu, t'as déjà assez d'emmerdements. T'as pas besoin de moi, en plus.

CHAPITRE IX

Il était à peine huit heures, le lendemain soir, quand Gil Dawson arrêta sa voiture devant la ferme. Clint et Cara, suivis de Maude, s'avancèrent sur le perron.

— N'oublie pas de te tenir comme il faut, Clint, recommanda Maude. Sois bien poli avec tout le monde et fais comme Cara te dira.

L'air de la nuit s'imprégna de leur nervosité. Gil descendit de voiture et leur tint la portière ouverte.

— Pourquoi est-ce que Clint a été demander à Gil de nous conduire ? lança Cara à Maude d'une voix pointue.

— Mais à qui voulais-tu que je demande ? répliqua Clint. Tu t'imagines peut-être que je suis copain avec tous les richards de la ville ? A moins que t'aies cru que j'allais acheter une bagnole pour te conduire au bal ?

— C'est pas la peine de parler si fort, murmura Cara, il va t'entendre.

— T'inquiète pas, Gil sait que tu ne voulais pas qu'il te conduise. Quand je lui ai demandé, il m'a dit qu'il te l'avait déjà proposé.

— Tais-toi donc.

Maude saisit Cara par le bras.

— Sois gentille avec Gil pendant le trajet. C'est très joli de vouloir décrocher la lune, mais c'est pas mal d'avoir quelqu'un comme Gil sous la main, si le reste ne marche pas. Il est propriétaire de sa ferme, mets-toi bien ça dans la tête, Cara Wilson. Et il est gentil et beau garçon par-dessus le marché.

— Oh ! la barbe ! fit Cara. Je ne cherche pas quelqu'un de gentil. Je sais ce que je veux, laisse-moi tranquille.

— Je voudrais pas que tu aies du chagrin.

— J'ai besoin de personne.

— Bon, bon. Sois gentille avec lui quand même.

Elle arrangea une dernière fois les cheveux souples de Cara, retira un fil de sa robe et, debout sur les marches, elle les regarda traverser la cour.

Même rallongé, le costume de Zuba était trop petit pour Clint dont les bras étaient longs et maigres. Le pantalon ne descendait pas jusqu'à ses souliers.

Clint était déjà mal à l'aise et trempé de sueur.

Maude sentit son cœur se serrer et regretta amèrement de n'avoir pas de quoi lui acheter un costume vraiment bien.

— Ce que tu es jolie, Cara. Ta robe te va à ravir, dit Gil,

— Ça fait deux ans que je l'ai. Dépêchons-nous, on va être en retard.

Gil sourit et salua très bas. Il était aussi grand que Lonnie, mais plus mince. Il avait des yeux bleus, des cheveux blonds et son sourcil gauche se relevait ironiquement. Son complet sortait du pressing, mais Cara savait qu'il ne lui avait pas coûté le tiers de ce qu'avaient coûté ceux que les autres hommes porteraient ce soir.

— Mais oui, princesse ! Dépêchons-nous. D'une minute à l'autre, cette voiture pourrait se transformer en citrouille, et Clint et moi en rats.

— Ça ne ferait pas une grande différence.

Gil regarda Clint par-dessus la tête de Cara.

— Comment peux-tu être aussi gentil, Clint, et avoir une sœur aussi rosse ?

— C'est pas commode.

Cara remarqua que la Chevrolet de Gil venait d'être lavée et fourbie, l'intérieur brique. Elle jeta un coup d'œil au profil de Gil, sachant bien pourquoi il s'était donné tant de mal à fignoler sa voiture.

Ils montèrent la grande allée qui menait à la porte de la demeure Arbrister, au sommet de la colline. La musique et les rires se répandaient par les fenêtres ouvertes et brillamment éclairées.

Clint descendit le premier. Gil saisit le bras de Cara.

— Je ne te verrai peut-être pas beaucoup le reste de la soirée, lui dit-il. C'est pourquoi je saisis l'occasion de te prévenir maintenant. Je t'accompagne à l'église dimanche prochain.

Elle aurait donné beaucoup pour ne pas sentir un tel émoi au contact de

sa main. Cela lui déplaisait, de réagir ainsi. Elle avait envie de se laisser aller contre lui ne fût-ce que quelques instants, mais elle se contraignit à rester toute droite et toute raide.

— Si tu veux, s’entendit-elle répondre.

Elle entra avec Clint par la porte grande ouverte. Quand elle le frôla, elle sentit que ses doigts étaient glacés. Il était d’ailleurs pâle comme un linge.

Près de la porte se tenaient Peter, sa sœur et son père. Le cœur de Cara tressaillit de plaisir. Au moins, il lui avait dit la vérité : il recevait les invités.

Elle jeta un coup d’œil rapide aux meubles anciens, aux tapisseries et aux tableaux de famille accrochés aux murs. Aux yeux de Cara, habituée à la ferme de Shady Road, c’était là un monde étrange et nouveau.

— Cara et Clint. C’est gentil d’être venus, dit Lilian.

Elle portait une robe de dentelle blanche. Ses cheveux platinés étaient coiffés en hauteur de façon seyante. Son nez était long, ses yeux gris et froids. Elle regardait de haut. Le colonel ne cacha pas sa surprise.

— Tu te rappelles les Wilson, père ? Voici Cara et son frère Clint, lui dit Peter.

La moustache du colonel frémit. Il s’éclaircit la gorge.

— Euh... En voici une surprise. Bonjour.

Il les examina avec soin comme s’il ne les avait encore jamais vus. Puis il regarda Lilian avec des yeux sévères. Mais déjà elle accueillait d’autres invités .

Cara connaissait un bon nombre des gens qui se trouvaient dans le grand salon, qu’on avait débarrassé de ses meubles pour permettre aux invités de danser. Elle avait été en classe avec quelques-unes des filles les plus jeunes, mais elles firent toutes semblant de ne pas la voir ou regardèrent sa robe de taffetas d’un air surpris. Le cœur serré, elle se rendit compte qu’elle était la seule à porter une robe de taffetas. Les mères de famille examinèrent le teint de pêche de Cara, ses cheveux souples et ondoyants, la parfaite régularité de ses traits. Elles rapprochèrent leurs têtes et Cara les entendit murmurer :

— Jolie..., mais très vulgaire.

C’était drôle. Elles chuchotaient et pourtant elles ne s’occupaient pas de savoir si on pouvait les entendre ou non.

Cara et Clint se dirigèrent vers la porte de la salle à manger. Un peu plus loin se trouvait le buffet, les bols de punch et les servantes. Quelques-unes

étaient des camarades de Cara. Elle leur dit bonjour d'un signe de tête, mais cela ne fit que les mettre mal à l'aise. Cara était une invitée.

Toujours suant, Clint regardait autour de lui.

— Va pas te sauver et me laisser toute seule, surtout ! lui dit Cara.

— Je croyais que Peter allait se précipiter pour t'accaparer.

— Il va venir, mais, après tout, il est l'hôte de la maison. Il faut qu'il soit poli avec tout le monde. Tiens, il regarde de notre côté. Il est bien élevé. Il ne peut pas toujours faire ce qui lui plaît.

Les musiciens se mirent à jouer. Un violoniste, un pianiste et un batteur. Ils suaient déjà à grosses gouttes. Le pianiste n'arrêtait pas de siroter une boisson glacée dans un verre posé par terre à côté de lui.

Les gens s'écartèrent de la piste à contrecœur.

— Dansons, dit Cara.

— Oh ! Cara. Tu sais bien que je sais pas danser et que je déteste ça. Surtout avec tous ces gens qui regardent !

— Personne ne va te regarder.

— Attendons au moins qu'il y ait un peu plus de monde sur la piste.

Cara regardait les autres danser. Les hommes se redressaient, examinaient tout le monde par-dessus la tête de leurs danseuses. Les femmes étaient éblouissantes, dans des robes de tons pastel. De temps à autre, un diamant étincelait de tous ses feux.

Son regard se reporta sur Peter qui parlait à une jeune fille blonde au milieu d'un groupe de gens plus âgés.

A la vue de la jeune fille, Cara eut un sombre pressentiment. Elle n'était pas jolie, et elle avait la poitrine aussi plate qu'un jeune garçon. Ses yeux étaient profondément enfoncés, son nez long, mais elle respirait la distinction et la richesse.

La tête vide, Cara essaya de se rappeler ce que Peter lui avait dit. Lilian voulait lui faire épouser une jeune fille du monde.

Elle sentit quelqu'un lui toucher l'épaule.

— Oh ! c'est toi, Gil !

Elle se retourna et se dit qu'au moins celui-ci était beau et à son aise parmi tous ces gens.

— Tu veux bien m'accorder cette danse, Cara ? Elle entendit Clint pousser un soupir de soulagement. Mais elle se dit que Peter était peut-être en

train de l'observer. Elle mourait d'envie de danser, d'être dans les bras de Gil, de faire pâlir de jalousie toutes ces petites chipies. Mais elle voulait que Peter sache qu'elle lui réservait sa première danse. Clint ne comptait pas, c'était son frère.

Elle se toucha le front du bout des doigts.

— Oh ! Gil ! Il fait tellement chaud pour l'instant et j'ai un mal de tête fou... Pourquoi ne m'inviterais-tu pas un peu plus tard ?

— Bon sang, Cara ! murmura Clint.

— Personne n'a mon charme si particulier. Elles n'ont pas le temps de dire non.

— Ecoute, Gil, tu sais bien que j'ai envie de danser avec toi, et, si tu m'invites dans un moment, je te dirai oui.

Il l'enveloppa d'un regard pénétrant et elle rougit.

— Comme tu voudras, Cara.

Il lui sembla qu'il lisait dans son cœur comme dans un livre ouvert. Il se détourna et s'éloigna.

Cara le regarda partir, le cœur serré. Il était gentil, il était beau et, comme le disait Maude, il était son propre maître. Mais il ne possédait qu'un attelage, quelques têtes de bétail, des poulets et quelques hectares de tabac. C'était insignifiant à côté de la propriété des Arbrister, de même que Gil, comparé à Peter, n'était jamais qu'un paysan.

Elle vit les filles qui faisaient tapisserie s'animer à l'approche de Gil, faisant bouffer leur robe et débordant brusquement de vivacité. Beaucoup d'entre elles étaient jolies.

Cara eut un pincement au cœur à la pensée que Gil allait choisir la plus jolie. Mais il n'en fit rien. Il s'éloigna à l'autre bout de la pièce et resta à bavarder avec un groupe d'hommes plus âgés.

Après tout, il n'avait pas le droit de faire la tête. Elle n'était pas son flirt attiré. Elle ne l'était pas et elle ne le deviendrait jamais. Il l'emmenait parfois au cinéma, l'accompagnait à l'église le dimanche, faisait de nombreuses apparitions à la ferme. Mais il ferait mieux de l'oublier. Ce n'était pas les jolies filles qui manquaient. Pourquoi Gil n'avait-il pas le bon sens de ne plus penser à elle ?

Son regard se reporta sur Peter...

Elle était toujours debout, à l'écart des autres invités, lorsqu'elle vit le

colonel se diriger vers elle. Aussitôt, elle se mit à le détester. Il avait pourtant l'air affable et poli. Il souriait et saluait les gens au passage, mais il la fit penser irrésistiblement à un rouleau compresseur qui s'avancerait vers elle.

— Mademoiselle, heu... Wilson. Très aimable à vous d'être venue.

— C'était gentil de la part de Lilian de nous inviter.

— Me ferez-vous l'honneur de m'accorder cette danse ?

Aux abois, elle jeta un coup d'œil autour d'elle. Que pouvait-elle dire ? Le colonel était le maître de la maison. Elle acquiesça et il la prit par la taille.

Très raide, il la tenait à bout de bras. Par-dessus son épaule, elle aperçut Gil qui, sourcil relevé, la regardait d'un air ironique. Le diable l'emporte !

— J'espère que vous vous amusez, Miss euh... Wilson ?

— Beaucoup, merci.

— Peut-être ne connaissez-vous pas beaucoup de monde ?

— Je connais quelques jeunes filles. J'ai été en classe avec elles.

— Oui, bien sûr. Tant mieux.

Ils firent quelques pas.

— Mon fils ne nous quitte pas des yeux. Peut-être est-il jaloux de son vieux père ?

Cara rougit. Elle leva les yeux et vit que le colonel fronçait les sourcils.

— Vous le connaissez très bien, Miss euh... Wilson ?

— Oui, c'était l'ami de mon frère Lonnie, autrefois.

La moustache du colonel frémit.

— Oui. Il y a quelque temps de ça. A propos, votre frère Lonnie nous a rendu visite très souvent ces deux derniers jours.

— Ah oui ? A quel sujet ?

Le colonel secoua la tête.

— J'aimerais bien le savoir. Cela m'ennuie beaucoup de vous en parler, puisque vous êtes notre invitée. Je vous assure que vous êtes la bienvenue, mais j'aimerais que votre frère cesse de nous importuner par ses visites.

— Que voulez-vous que je fasse ?

— Vous pourriez peut-être lui parler. Je vous en serais très reconnaissant. Vous pourriez peut-être lui faire comprendre que six ans ont passé depuis l'époque où Peter et lui étaient camarades. Je... je ne pense pas que leur amitié soit souhaitable, à présent.

— Mais votre fils a vingt-sept ans. Il est assez grand pour choisir ses

amis tout seul.

— Non. Tant qu'il habitera sous mon toit, je ne le lui permettrai pas. Votre frère a été autrefois pour moi une source d'humiliation, Miss Wilson.

— Je ne vois pas ce que je pourrais faire. Lonnie et Peter ont toujours été amis.

— Plus maintenant. (La musique s'arrêta.) J'espère que vous ferez comprendre à votre frère l'importance que j'attache à cette affaire.

Il la reconduisit à l'endroit où il l'avait invitée, près de la porte, salua et s'éloigna. Etourdie, la tête vide, Cara regarda autour d'elle. Dans la cohue, elle ne savait même pas où se trouvait Gil.

Assises près d'elle, deux femmes papotaient.

— Alice n'est pas la plus jolie fille d'Ocala, mais c'est une Sayer et je suppose que c'est ça qui compte.

— Elle fera une femme charmante pour Peter. Il est temps qu'il se range, il est temps qu'il se marie.

Cara était rouge de confusion. De nouveau elle chercha Clint des yeux, mais elle ne le vit pas.

Alice Sayer ! Pas jolie, mais une Sayer. Une charmante femme pour Peter !

— J'ai idée que les fiançailles pourraient bien être annoncées ce soir, reprit une des deux commères.

Cara était sur le point de s'éloigner quand Peter arriva derrière elle.

— J'ai fait aussi vite que j'ai pu. murmura-t-il.

— Va-t'en.

La musique reprit.

— Viens danser avec moi.

— Va danser avec Alice Sayer, lança-t-elle d'une voix mordante. Elle est toute choisie, n'est-ce pas ?

— Je te jure que je ne comprends pas un mot à ce que tu dis. Viens donc danser.

— Non.

Il regarda nerveusement autour de lui.

— Je ne l'épouserai pas. Mais ne fais pas de scène.

— Si tu ne veux pas de scène, ne m'invite pas à danser. Retourne avec ta chère petite Alice. Elle est plutôt laide, d'ailleurs. Pauvre ange ! Mais

charmante... au moins elle est née coiffée, celle-là.

Peter éclata de rire.

— Viens danser.

Cara secoua la tête.

— Si tu m'invites encore une fois, je hurle, tu m'entends ?

Peter suait à grosses gouttes.

— Mon Dieu, qu'est-ce que tout ça veut dire ?

— Je viens de danser avec ton père. Il m'a bien fait comprendre qu'à ses yeux, nous autres, euh... Wilson, on était de la crotte.

— Ecoute, c'est moi ou c'est mon père que tu aimes ?

— Pour l'instant je vous étranglerais tous les deux avec plaisir.

— Je t'en prie, Cara, je n'ai pas beaucoup de temps, ne me le fais pas perdre.

— Je ne te ferai pas perdre de temps du tout. Va retrouver ta chère Alice. Elle pourrait s'évaporer avant que tu aies eu le temps de retourner près d'elle.

Il lui saisit le bras.

— Si tu ne dances pas avec moi, je te jure que je ne t'adresserai plus jamais la parole.

Elle le regarda avec des yeux furibonds, soupira et se laissa conduire sur la piste.

La musique s'arrêta.

Tout compte fait, le bal fut un échec.

Cara n'était que trop consciente du temps que Peter passait avec Alice Sayer. Elle savait aussi que les gens avaient remarqué la scène pleine de violence contenue qui s'était déroulée entre elle et Peter.

Il lui semblait entendre leurs cerveaux cliqueter comme des machines à calculer, ajoutant deux et deux.

Les hommes la regardaient et avaient envie de danser avec elle, mais n'osaient plus l'inviter ; leurs épouses l'avaient tacitement interdit. Il y avait quelque chose entre Peter Arbrister et la petite campagnarde, quelque chose de secret et de profond. Tout le monde en était convaincu.

Et Cara pouvait lire dans les yeux de tous que personne n'appelait ça de l'amour. Quelque chose, ça oui, entre le fils de ce cher vieil Arbrister et la fille de son métayer.

Cara en était malade. Si seulement elle n'avait jamais mis les pieds à ce

bal ! Tous ces gens, qui s'étaient demandé ce qu'elle faisait là, maintenant le savaient. Ils riaient sous cape.

Soudain, couvrant le bruit de la musique, des conversations et des rires, on entendit le grondement d'une vieille voiture qui fonçait dans l'allée, le moteur emballé, puis un coup de frein brutal fit crisser les pneus.

Les rires s'éteignirent et le bruit des voix mourut. Les gens se regardaient avec stupeur.

Instinctivement les yeux de Cara se tournèrent vers Peter qui était en train de danser avec Alice Sayer ; il s'arrêta net.

On entendit de nouveau le ronflement du moteur emballé puis un homme hurla de toutes ses forces :

— Ohé ! Peter ! Peter Arbrister, viens donc !

La musique s'était tue et les gens hésitaient, immobiles sur la piste de danse. Peter avait les yeux au sol. Son regard fuyait celui d'Alice, même lorsqu'elle lui parla.

En se détournant, Cara vit Clint qui accourait. Elle le saisit par le bras. Il dut avaler sa salive par deux fois avant de pouvoir prononcer un mot.

— C'est Lonnie qui est dehors, murmura-t-il. Il est venu avec un autre type dans une vieille jeep. Il est complètement saoul. Il en a sûrement vidé au moins un baril. Il est debout dans la voiture et il n'y a rien à faire pour qu'il se taise.

— Hé ! là-bas. Peter, Peter Arbrister ! appelait Lonnie.

Peter fit deux pas vers la porte d'entrée. Son regard croisa celui de son père et il s'immobilisa. Il ne répondit pas à Lonnie. On aurait dit qu'il voulait rentrer sous terre.

— Peter, viens donc ! hurla Lonnie de nouveau.

Cara, elle aussi, aurait voulu pouvoir disparaître à mille pieds sous terre. Elle voyait tous les yeux fixés sur elle. Tout le monde la tenait pour responsable. Si elle n'était pas venue au bal, rien de tout cela ne serait arrivé.

— Que se passe-t-il ? demanda quelqu'un au colonel.

Les gens de la ville avaient l'air effrayé. Ils n'aimaient pas être témoins de ce genre d'incidents. Ils ne s'étaient jamais trouvés en pareille situation.

— Ce n'est rien, rien du tout, répétait le colonel inlassablement. Ce n'est qu'un des voyous qui vivent sur ma propriété. Il est ivre. Je vais appeler le shérif pour le faire arrêter.

De nouveau, la voix de Lonnie résonna dans la pièce.

— Peter, qu'est-ce que t'as, pourquoi tu viens pas ? Eh ! Peter !

— Ne bouge pas, Peter. Je vais appeler le shérif. Je sais comment il faut agir avec ces chenapans.

Lilian arrêta le colonel avant qu'il ait pu saisir le téléphone.

— Père, lui dit-elle, tu fais plus de bruit que l'homme qui est dehors. Tu ne veux pas tout gâcher en faisant venir la police ici, non ?

— Il faut bien faire quelque chose. C'est une insulte à mes invités.

— Alors, laisse-moi lui parler.

— Toi ? Sortir et parler à cet ivrogne ?

Elle sourit.

— Il ne me fait pas peur. C'est un simple malentendu et je suis sûre que je peux l'aplanir. C'est sans doute un ami de Peter, furieux de n'avoir pas été invité. Peter a de curieuses relations, dit-elle à la cantonade, le regard sur Cara.

Celle-ci se sentit rougir de honte.

Lilian était parfaitement maîtresse de la situation. Elle fit un signe de la main et la musique reprit. Un autre signe, et les domestiques firent circuler les rafraîchissements.

Cara suivit des yeux Lilian qui se dirigeait vers l'allée où Lonnie hurlait de plus belle.

CHAPITRE X

— Lonnie !

Lilian s'avança sur le perron.

La voiture, une vieille jeep, était arrêtée au pied des marches. Lonnie s'y tenait debout et sa chemise mouillée et sale, était ouverte jusqu'à la ceinture.

— Oui êtes-vous ? s'écria-t-il.

— Vous ne vous souvenez pas ? Je suis Lilian.

— J'm'égosille à appeler Peter. V's'êtes pas Peter. Vous êtes cent fois plus gironde que Peter, mais vous pouvez pas le remplacer.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? Vous ne savez donc pas que nous donnons un bal et que vous êtes en train de tout gâcher ?

Il sauta de la voiture sans ouvrir la portière. Il trébucha une fois avant d'atteindre les marches et deux fois encore en les montant.

— Merde alors, en v'là une façon imbécile de bâtir une maison.

Il titubait devant elle.

— Pourquoi êtes-vous sortie, qu'est-ce que vous me voulez ?

— C'est à vous qu'il faut demander ça.

Il loucha vers elle.

— Vous avez grandi depuis que je vous ai vue. Mince, alors, vous êtes mieux roulée qu'une fille à dix dollars.

— Vous n'êtes vraiment pas ragoûtant, répondit-elle sans élever la voix.

— R'gardez pas, si ça vous fait mal. Retournez plutôt dire à Peter que son petit pote est là et voudrait bien lui causer.

— A quel sujet ?

— Ma parole, vous êtes pas curieuse, vous ! Ça ne regarde que Peter et

moi. Je vais pourtant vous confier quelque chose. Dites-lui que je lui ai donné deux jours et que, puisqu'il est pas venu voir son petit pote, c'est le p'tit pote qui s'est dérangé.

— Pourquoi n'allez-vous pas cuver votre vin ailleurs ?

— Merde alors ! le monde regorge de gens qui aiment pas la boisson. C'est pour pouvoir les supporter que je me saoule la gueule.

— Vous allez vous attirer des ennuis.

Il éclata de rire.

— Elle est bien bonne, celle-là. Je suis à peine sorti de taule que le mari d'une gonzesse essaie de me refroidir, mon vieux pote à moi me tourne le dos et vous voilà maintenant qui m'annoncez des ennuis !

— Je vais vous dire ce qu'on va faire. Dites à votre copain de rentrer chez lui, O. K. ?

— O. K. (Il agita un bras.) Rentre chez toi, vieux.

L'autre appuya sur l'accélérateur et fonça hors de la cour. Le gravier jaillit sous les pneus arrière. Avec un sourire, Lonnie se retourna vers Lilian.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? On danse ?

— Venez faire un tour en voiture avec moi. Ça vous fera du bien.

— J'ai pas de voiture.

— Prenons la mienne.

Il haussa les épaules et descendit les marches derrière elle. La décapotable de Lilian était garée dans l'allée. Elle lui ouvrit la porte. Il se glissa à l'intérieur et renversa la tête en arrière. Elle fit le tour de la voiture, démarra et se dirigea vers la grand'route. Ils roulèrent en silence pendant deux ou trois kilomètres.

— Vous n'êtes pas aussi ivre que vous le prétendiez, dit-elle enfin. Vous n'avez pas trébuché en descendant les marches.

— Pas la peine de jouer au détective ; contentez-vous de conduire.

Elle lui jeta un coup d'œil.

— Si je vous ai éloigné de la maison, ce n'était pas une manœuvre. Vous avez changé. Vous avez l'air dangereux. J'aime les hommes dangereux. Rester là-bas, c'était perdre notre temps. Et, comme je vous l'ai dit, je me suis rendu compte que vous n'étiez pas aussi ivre que vous vouliez bien le faire croire.

— C'est bon. Maintenant qu'on est là, qu'est-ce que vous voulez ?

— Mais, c'est à vous...

— Je n'ai pas demandé à venir. Je vous ai déjà dit ce que je voulais. Je veux voir Peter.

— Oubliez Peter cinq minutes.

— Oh ! vous, n'essayez pas de m'entortiller.

Elle éclata de rire.

— Tu ne comprends donc pas que les tempes me battent rien qu'à te regarder, Lonnie ? Tu as l'air d'un tigre, tu as l'air sauvage et farouche. Je reconnais que je suis sortie dans l'intention de te faire taire. Mais, aussitôt que je t'ai vu, le bruit que tu faisais est devenu le dernier de mes soucis.

Il se redressa sur son siège.

— Je retarde. De quoi on cause ?

Elle prit un virage sur les chapeaux de roue et arrêta la voiture dans une allée sablonneuse. Elle coupa le contact, éteignit les phares. L'obscurité les enveloppa brutalement. Alors, se tournant un peu vers lui, elle se mit à parler d'une voix sourde et contenue :

— J'ai changé depuis que tu es parti, Lonnie. Je ne sais pas ce que j'ai. Je ne sais même pas ce que je cherche. Ce que je sais, c'est que j'ai vu tes muscles saillir sous ta chemise et que j'ai envie de les toucher.

— Je t'en prie, faut pas te gêner pour moi.

Elle se rapprocha, effleura la poitrine de Lonnie du bout des doigts. Son souffle se précipita.

— Tu as changé aussi, Lonnie. Tu es aussi dur qu'un roc.

— Rien de tel que le bain pour s'endurcir.

— Fais pas ton crâneur, Lonnie. Comment tu as fait pour devenir ce que tu es, ça m'est égal. Ce qui compte, c'est que tu sois toi-même et que tu restes avec moi.

— Tu ne pourras plus te regarder dans une glace demain matin.

Elle rit.

— Tu crois que j'ai trop bu ?

— Je m'en fous !

— Lonnie, pourquoi me réponds-tu comme ça ? Tu es quand même un homme, maintenant. Et tu sais bien que je ne plaisante pas.

Elle s'attaqua aux boutons de sa chemise, arracha à moitié les boutonnieres, et, glissant les mains sous l'étoffe, se mit à palper fiévreusement

ses muscles d'acier.

— J'ai toujours rêvé d'un homme comme toi, Lonnie. Je n'en ai jamais rencontré, jamais... murmura-t-elle.

Ses mains caressaient avec frénésie les épaules et la poitrine de Lonnie. Elle se rapprocha, écarta la chemise et colla sa bouche sur les muscles saillants. Son souffle était brûlant.

Il lui passa brutalement la main dans les cheveux, bouleversant l'ordre parfait de sa coiffure. Les épingles s'éparpillèrent et les cheveux de Lilian se répandirent sur ses épaules, effleurèrent la peau nue de Lonnie comme des branches légères agitées par le vent. Elle écrasa sa bouche contre lui.

— Tu es comme un dieu, comme la statue d'un dieu, dure et parfaite et, en même temps, chaude et parfumée.

Il lui prit le visage entre ses deux mains et le tourna vers lui.

— Pourquoi ne gardes-tu pas tout ça pour l'homme qui t'épousera ? demanda-t-il d'une voix sardonique.

Elle haletait.

— Arrête de plaisanter, Lonnie. Tu n'es pas si bête que ça.

— Evidemment, tu ne peux plus tout lui garder, mais tu pourrais au moins lui garder ce qui reste, dit-il d'une voix froide.

Elle reprit son souffle et se redressa. Elle le pétrissait de ses doigts.

— Qu'est-ce que tu as, chuchota-t-elle. Où as-tu appris à jouer les vertueux ?

Elle se mit à rire.

— Ne me dis pas que tu es... Ça serait bien ma veine. Trouver l'homme de mes rêves... et puis rien.

— T'as deviné juste.

— Ne me raconte pas d'histoires. Je ne sais pas ce que tu as, mais je sais comment tu étais avant de partir. Quand je t'ai aperçu ce soir, beau comme un dieu, je me suis souvenue de toutes les femmes que tu avais eues dans la région. Alors, je n'ai plus pensé à autre chose. Et maintenant, voilà comment tu te conduis !

— C'est ça ! J'ai été au bain longtemps et j'aime les femmes ; par conséquent... Mais il y a quelque chose qui t'échappe, c'est tout bonnement que j'ai pas envie de toi.

— Pas envie de moi !

Elle retomba sur son siège. Ses cheveux épars brillaient au clair de lune.

— Pourquoi ne veux-tu pas de moi ? Tu sais bien que tu me rends folle. Je suis prête à faire tout ce que tu veux, Lonnie.

Il haussa les épaules.

Elle s'élança vers lui pour lui griffer le visage. Il lui saisit les poignets mais ne les tordit pas. Il se contenta de la regarder.

— Je ne suis pas jolie, peut-être ? s'écria-t-elle.

Elle lui échappa et, d'un seul coup, défit la fermeture éclair de sa robe sans bretelles. La robe tomba et le clair de lune répandit sa lumière pâle sur la nudité de son corps.

— Tu en connais, une fille de ce pays qui soit aussi jolie que moi, dis ? Tu en connais, des danseuses de bastringue plus désirables que moi ?

— Tu deviens vulgaire, fit-il.

Froidement, sans la moindre émotion, il contemplait son corps d'une beauté stupéfiante. Tout à coup, il se rappela Dolly. Avec son début d'embonpoint, et ses cheveux mal coupés et mal arrangés, elle avait le pouvoir de le rendre fou.

Lilian se couvrit le visage de ses deux mains.

— Qu'est-ce que tu as, Lonnie, qu'est-ce qui te prend ? sanglota-t-elle.

— J'ai envie d'une femme, mais j'ai pas envie d'une chienne en chaleur, répondit-il d'une voix froide.

Elle retint sa respiration, mais ne dit rien.

— Tu veux que je continue ?

Elle acquiesça, la tête basse.

— Te prendre ? Et après ? Te prendre cent fois, et après ? Je ne compte pas pour toi. Qu'est-ce que je suis ? Lonnie Wilson. Je pourrais aussi bien être une bête, à la ferme. Je ne veux pas d'une femelle qui se cherche un mâle. Je veux que ça compte parce que c'est moi. Tu ne peux même pas comprendre.

Il pensa de nouveau à Dolly, déchaînée par sa présence au point d'en oublier sa peur de Merle.

— Tu pourrais être laide, Lilian, mais si tu me désirais assez, je trouverais que tu es la plus belle de toutes. Mais tu as le feu au sang, voilà tout.

— Pourquoi me parles-tu comme ça ? demanda-t-elle d'une voix étranglée.

— Parce que c'est la vérité. Parce que t'aimes personne au monde, que toi-même.

Elle pleura un moment, se meurtrissant le visage de ses doigts.

— Ça n'est pas vrai. Ça n'est pas vrai, mais ça n'a pas d'importance. Tu aurais mieux aimé que je fasse la pimbêche ? Que je te dise que je suis folle de toi et, en même temps, que je te résiste ? Tu aurais mieux aimé que je te joue la comédie ?

Il secoua la tête.

— T'aurais pas pu me tromper, mon petit. Je te connais, toi et ta famille de salauds !

— Mon Dieu ! (Sa tête roulait entre ses mains.) Je ne t'ai rien fait pour que tu me traites ainsi. Ce n'était pas nécessaire. Ça te fait plaisir de me faire du mal !

— C'est toi qui m'as amené ici.

— Oui, c'est moi qui t'ai fourni l'occasion de me faire du mal. Mais tu es content, hein ? Je me suis jetée à ta tête !

— Je suis pas le premier et je serai pas le dernier. C'est pas la peine de faire tant d'histoires.

Un moment, elle fut incapable de prononcer un mot. Puis elle murmura :

— Ça te fait plaisir de me faire du mal ? Dis, Lonnie, tu es content de me faire souffrir ? (Elle releva son visage ruisselant de larmes.) Si ce n'était pas parce que tu aimes à me faire souffrir, tu aurais pu me prendre, même si tu n'en avais pas envie. Même si tout ce que tu dis est vrai, tu aurais pu. Tu as été en prison si longtemps...

— Mais oui ! J'ai été au bagne six ans. Six ans d'enfer. Cinglé à force de vouloir une femme. Tu ne sais même pas de quoi je parle. Mais il y a une chose dont je suis sûr, c'est que c'est jamais bon, avec une femme qui se contente de n'importe quoi.

— C'est pas vrai, Lonnie, je te jure que ce n'est pas vrai.

— Si, c'est vrai. Rhabille-toi et partons.

Elle se mit à trembler de tous ses membres.

— Pourquoi tu me détestes, Lonnie ?

Il éclata de rire.

— Ça serait trop long à t'expliquer, et tu attraperais froid si tu restais comme ça.

Elle releva la tête d'un mouvement brusque et le regarda avec stupeur.

— Tu me hais, c'est bien ça ?

— Moi, pourquoi ?

Elle hocha la tête.

— Je ne sais pas. J'essaie de comprendre, mais je ne vois pas.

— Alors, n'en parlons plus.

— Je vais devenir folle, Lonnie. Il faut que tu me le dises.

— Je ferai ce qui me plaît. Mais je vais te dire une chose. Ecoute-moi bien, je ne me répéterai pas. Ne me cours plus après. Fous-moi la paix, t'as compris ?

— Oui, fit-elle en portant une main à sa bouche.

— Si tu m'approches, je te flanque une bonne raclée.

— J'ai compris.

— Et maintenant, habille-toi et filons.

Elle luttait contre le malaise qui l'envahissait. Ses dents claquaient.

— Tu ne veux pas me dire pourquoi ?

— Je t'ai déjà dit pourquoi. Si tu reviens, je te déraille.

— Oui. Mais j'ai besoin de savoir pourquoi. Pourquoi me hais-tu ? Parce que je suis une Arbrister ? C'est la seule raison que je trouve.

— Ça n'a pas d'importance. C'est une raison qui en vaut une autre.

— Ce n'est pas une raison.

— T'as pas besoin d'en avoir une. Fiche-moi la paix, c'est tout. T'as compris ?

Elle tira sur sa fermeture éclair qui se coinça. Elle se mit à sangloter tout en essayant de l'arranger. La fermeture se débloqua brusquement et Lilian se tortilla sur le siège pour remonter la robe de dentelle sur son corps aux courbes parfaites. Toujours pleurant, elle fouilla dans la boîte à gants à la recherche d'un peigne.

Il l'observa un moment, puis ouvrit la portière et descendit.

— Où vas-tu ? s'écria-t-elle.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Ce n'est pas la peine de descendre, je peux te conduire où tu veux.

— J'ai pas besoin que tu me conduises.

Il lui tourna le dos et s'éloigna à grands pas sur la route sablonneuse.

Un moment, elle resta assise dans le noir, puis elle ralluma ses phares et

essaya de réparer le désordre de son visage.

Quand elle arriva chez elle, la plupart des voitures avaient disparu. Elle gara la sienne et monta les marches du perron.

Son père vint à sa rencontre. L'immense salon était désert. Sur l'estrade, les musiciens ne jouaient plus que pour eux-mêmes.

— Tout le monde est parti, dit le colonel d'une voix défaillante. Ils m'ont tous dit de te faire leurs excuses pour être partis sans te dire au revoir. Lilian, où étais-tu ?

— J'ai reconduit Lonnie Wilson chez lui.

— Que voulait-il ? Qu'a-t-il dit ?

— Rien. Il voulait parler à Peter. (Elle regarda autour d'elle.) Où est-il, Peter ?

— Il est parti reconduire Alice Sayer.

Un domestique passa avec un plateau chargé de cocktails. Lilian prit un verre dans chaque main. Elle en vida un d'un seul trait et le posa sur une table.

— Fais attention, dit le colonel d'une voix dure. J'ai eu plus que ma part d'humiliation ce soir. Les Wilson ! Ces propres à rien ! J'aurais dû me débarrasser d'eux il y a longtemps. Je veux bien être pendu si je ne le fais pas, maintenant !

Lilian avala le deuxième cocktail et en chercha un autre des yeux.

Le colonel s'éclaircit la voix.

— Je suppose que tu es au courant ?

Elle n'eut pas l'air intéressé. On aurait dit qu'elle souffrait d'un ébranlement nerveux.

— Mme Sayer a demandé qu'Alice et Peter attendent un peu avant d'annoncer leurs fiançailles. Qu'ils attendent un peu ! Tu saisis ce que ça veut dire. Elle ne nous trouve pas assez bons pour elle, à cause de ces salauds de Wilson ! A cause de cet ivrogne qui gueulait dans le jardin !

Lilian fixait les yeux sur les cocktails.

— Excuse-moi, père.

Elle traversa la pièce déserte, prit un verre et le vida jusqu'à la dernière goutte. Elle était sur le point d'en saisir un autre.

— Je vous demande pardon, mademoiselle.

Lilian se retourna et regarda Clint avec stupeur.

Elle se sentit soulevée par une vague de haine incontrôlable, simplement parce qu'il était le frère de Lonnie. Mais le sourire de Clint était si timide et si franc, qu'elle ne put continuer à le haïr : c'était un gosse.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle. Tu es perdu, tu ne retrouves pas le chemin pour rentrer ?

— J'attendais. Je pensais que vous auriez peut-être besoin de moi si Lonnie revenait avec vous et faisait des difficultés. Des fois, je sais m'y prendre, avec lui.

— C'est très gentil d'être resté, mon petit. Mais vous pouvez partir, maintenant, ta sœur et toi. Les réjouissances sont terminées pour ce soir.

— Cara est déjà partie, mademoiselle. Gil Dawson l'a raccompagnée.

— Comme c'est touchant !

— Oui, mademoiselle.

Elle prit un autre cocktail.

— Tu es bien poli, mon petit. Tu veux un verre ?

— Je bois jamais, mademoiselle.

Lilian eut un rire qui sonna faux :

— Le frère de Lonnie Wilson qui ne boit pas ?

— Je m'y suis pas encore mis, mademoiselle.

— Tu as raison. Range bien ta chambre, sois bien poli avec tout le monde, et peut-être qu'un jour, tu seras président !

Clint eut un sourire timide :

— Vous êtes vraiment gentille de me parler comme ça.

— J'aime tout le monde, petit, et je suis gentille avec tout le monde.

— Oui, mademoiselle. C'est vrai, ça. Vous êtes gentille. Bien plus gentille que je pensais ; je veux dire, avant de vous connaître.

Elle but de nouveau.

— Tu me trouves gentille ? Tu ne me détestes pas, Clint ?

— Non, mademoiselle, je vous déteste pas. Je déteste personne, moi.

CHAPITRE XI

Le dimanche matin, vers neuf heures, Gil arrêta sa voiture devant la ferme. Il portait un pantalon de flanelle gris clair, une chemise blanche, une cravate de couleur vive et une veste de sport.

Debout à la porte d'entrée, Maude le regardait traverser la cour. Cara l'attendait, installée sur la balançoire de la véranda. Elle ne bougea pas, même lorsque Gil monta les marches.

— Ce que tu es beau aujourd'hui, Gil ! plaisanta Maude.

— Oui. Je me suis levé à l'aube pour me faire une beauté en l'honneur de notre chère princesse.

— Gil, j'ai mal à la tête. Pourquoi ne vas-tu pas à l'église sans moi ? dit Cara.

— Cara Wilson ! Qu'est-ce que tu racontes ! s'exclama Maude. Lève-toi et file à l'église.

Cara se sentit bouillir de colère. Pourtant ce matin-là elle s'était levée de bonne humeur à l'idée que Gil allait la conduire à l'église de Moss Bluff. Mais depuis qu'elle était sur le perron, elle avait aperçu deux fois la Cadillac de Peter qui avait ralenti en passant dans Shady Road. C'était le signal convenu, Peter l'attendait derrière le bois de pins.

Gil haussa les épaules.

— Ça ne fait rien, mademoiselle Maude. Si Cara n'a pas envie d'aller à l'église, on n'a qu'à s'installer sur cette véranda.

— Je ne veux pas t'empêcher d'aller à l'église, dit Cara précipitamment.

— Ça n'a pas d'importance. Je suis sûr que le bon Dieu comprendra. Il sait très bien qu'auprès de toi, je me sens comme à l'église.

Maude éclata de rire.

— Je me suis souvent demandé pourquoi ton père t'avait envoyé à l'université, Gil Dawson.

— Je n'y ai pas appris grand'chose sur l'agriculture, mais j'en ai rapporté toute une collection de dictons amusants.

— Je ne suis pas d'humeur à écouter des dictons amusants, dit Cara.

— J'ai aussi appris à me taire, rétorqua Gil. Je sais rester bien tranquille sur une balançoire, tenir la main d'une jeune fille et ne répondre que par oui ou par non.

Cara se leva.

— C'est bon. Si tu as l'intention de rester ici, on peut aussi bien aller à l'église.

— Ce que j'aime chez Cara, remarqua Gil en s'adressant à Mande, c'est son charme, sa façon de toujours trouver le mot qui convient.

— Fais pas attention à Cara, dit Maude. On a tous les nerfs en pelote depuis que Lonnie est rentré.

— Est-ce qu'il continue à mettre le pays sens dessus dessous ?

— Le colonel Arbrister a fait signifier à Lonnie de vider les lieux, répondit Maude du ton qu'elle aurait pris pour annoncer la mort d'un de ses proches.

Gil rétorqua :

— Peter tient tête au paternel, pourtant. Je l'ai aperçu avec Lonnie, dans sa Cadillac. Ils buvaient et chahutaient ensemble, exactement comme autrefois, avant toutes ces histoires.

— Viens, Gil, partons.

Ils montèrent en voiture et roulèrent quelques minutes en silence.

— Pourquoi n'es-tu pas assez raisonnable pour me laisser tomber, Gil ?

— Ça ne serait pas très intelligent de laisser tomber la plus jolie fille du pays. Et à quoi ça me servirait, puisque de toute façon, je penserais à toi ?

— Alors, ne pense pas à moi.

— Cara, ne sois pas méchante. Tu sais bien ce que je pense de toi. Je n'ai pas changé. C'est plutôt pire. Je possède une bonne ferme, Cara, qui produit de bonnes récoltes de tabac. L'année s'annonce excellente.

— Tu m'en vois ravie.

— Ce n'est pas pour me vanter ou pour essayer de t'impressionner. Je

voudrais que ça ait de l'importance à tes yeux.

— Ça n'en a pas.

— Ecoute Cara, je ne suis pas aveugle. Quelquefois, je vois bien, à ta façon de me regarder, que tu ne me détestes pas. A t'entendre, on pourrait croire que tu me détestes, mais je crois plutôt que tu essayes de t'en convaincre.

— Je ne vois pas ce que ça peut faire, du moment que je suis convaincue.

— Non, mais écoute ! Puisque tu dois lutter pour ne pas m'aimer, il me semble que ça te serait plus facile de te laisser aller.

— Je ne me laisserai pas aller à t'aimer.

— Mais tu m'aimes !

— Je n'ai pas dit que je ne t'aimais pas ! J'ai dit que je ne me laisserais pas aller à t'aimer. Et, pour toi, ça revient au même, Gil.

Il soupira.

— Bon Dieu ! je n'arrive pas à te comprendre. Je t'offre une jolie ferme, Cara. J'ai assez d'argent pour te faire vivre. Je t'aime. Peu importe ce que je suis. Je t'aime autant qu'il est possible d'aimer.

Elle regardait fixement à travers de la vitre.

— M'aimerais-tu si p'pa et Maude venaient vivre avec toi ?

Il ne répondit pas. Elle rit.

— Alors ? et tes dictons amusants ? Faut envisager la chose. Quand p'pa sera un peu plus âgé, qu'il ne pourra même plus faire le peu de travail qu'il fait encore, le colonel le flanquera dehors. Tu veux les prendre chez toi, Gil ? Tu m'aimes tellement... M'aimes-tu assez pour ça ?

— Si c'est le seul moyen pour t'épouser...

— Tu as de la chance que je ne veuille pas. Parce que si tu m'avais, tu les aurais aussi. Il y a une chose qui me rend fière de toi, c'est que tu n'as pas essayé de me faire croire que tu serais content de les recevoir.

— Non, ça ne me ferait pas plaisir, mais c'est ta famille.

— Bien sûr. C'est aussi la famille de Su Ellen. Mais ils n'iront jamais vivre chez elle. Elle appellerait plutôt les flics. Mais pas moi. Maude a fait tout ce qu'elle a pu pour moi. Je ne la laisserai pas tomber.

— Personne ne t'en demande tant.

— Non. (Elle était très pâle.) Tu les prendrais chez toi et tu ne dirais

jamais rien, mais tu te mettrais à les haïr et, après, viendrait mon tour. Tu n'es pas soulagé de ne pas les avoir sur les bras ?

— Qu'est-ce que tu vas faire, Cara ?

— Je ne sais pas.

— Tu le sais très bien.

— Alors, ça ne te regarde pas.

Ils garèrent la voiture à la porte de l'église toute blanche. Le soleil était de plomb et il n'y avait pas un souffle d'air. Un bébé pleurait dans la voiture voisine de celle de Gil.

Cara ressentit comme un coup de couteau au cœur et jeta un coup d'œil dans la voiture. Une femme y donnait à boire à son bébé. Cara frissonna et descendit de la voiture, avec Gil.

— Tu as vu cette femme ? murmura-t-elle comme ils entraient dans l'église. Tu as vu ses yeux fatigués et ses épaules voûtées ?

— Oui.

— Je ne serai jamais comme ça, Gil. J'aimerais mieux mourir. Chaque fois que je vois une femme de fermier abrutie de fatigue, j'ai peur. C'est la seule chose au monde qui me fasse peur. Jamais je ne serai comme ça.

On entendit un bref coup de klaxon.

Cara s'immobilisa sur la dernière marche. Elle avait reconnu le timbre. Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule juste à temps pour apercevoir la Cadillac de Peter qui s'éloignait lentement.

Gil la prit par le bras et l'entraîna dans l'église pleine de fraîcheur. Son visage était impassible.

Pendant tout le service elle ne put tenir en place. Peter avait sûrement une raison importante, pour la suivre ainsi en pleine ville. Elle ne l'avait pas revu depuis le bal. Tout ce qu'elle savait, c'était que les fiançailles n'avaient pas été annoncées. Mais elle se rendait compte que le temps pressait. Il fallait empêcher Peter d'épouser Alice Sayer. Tout le reste n'avait plus d'importance.

La première chose qu'elle vit en sortant de l'église fut la voiture de Peter. Elle était arrêtée au coin de la rue. Elle jeta un rapide coup d'œil à Gil. Il n'avait rien remarqué.

— Gil, je crois que je vais pas rentrer, pas tout de suite. Il faut que j'aille faire quelques courses.

— Je vais t’attendre.

— Ce n’est pas la peine.

— Si, je t’attends.

— Oh ! je te déteste...

Elle passa devant lui et monta dans la voiture.

Il s’installa au volant.

— Où va-t-on ?

— A la maison.

— Et les courses ?

— La barbe !

Elle se tenait tout contre la portière, aussi loin de Gil que possible.

Ils atteignaient la campagne quand Peter les dépassa dans sa Cadillac, à quatre-vingt-dix à l’heure. Il klaxonna. Cara retint son souffle. Gil ne dit mot.

Cara regarda la grosse voiture s’éloigner sur la grand’route.

Gil, le visage pâle et résolu, tenait son volant à deux mains. Il tourna dans Shady Road. Ils n’avaient pas fait un kilomètre que la Cadillac les dépassa de nouveau. Cette fois, elle se dirigeait vers la ville. Peter klaxonna.

— Ma parole, il doit avoir acheté un nouveau klaxon ! railla Gil. Il apprend à s’en servir !

Cara ne répondit pas.

— La fille qui épousera Peter Arbrister n’aura jamais les yeux ternes ni les épaules voûtées, tu ne crois pas ?

Cara ne broncha pas.

— Je crois aussi que les Arbrister sont les gens les plus riches de la région : troupeaux, bois de construction, mines. On ne peut rien trouver de mieux.

La Cadillac klaxonna derrière eux et Gil rangea sa Chevrolet pour laisser passer Peter.

— Il me semble que j’ai entendu parler mariage entre Peter et une fille riche d’Ocala. Un mariage de comptes en banque. On songe à faire célébrer la cérémonie par un agent de change.

— Tu dois passer des nuits blanches à inventer des histoires pareilles.

— Non, j’y pense dans la soirée, pendant que je traie les vaches.

Il ralentit pour prendre la petite route qui conduisait à la ferme.

— Ne tourne pas, dit Cara.

— Il y a encore un kilomètre jusqu'à chez toi.

— Ne tourne pas.

— Tu ne vas pas faire tout ce chemin à pied, en plein soleil ?

— T'en fais pas pour moi.

— Je ne peux pas m'en empêcher, Cara. Tu cours au-devant des chagrins. Pourquoi tu ne cherches pas à l'éviter ?

— Qui, éviter qui ?

Il arrêta la voiture et elle descendit.

— Peter Arbrister. Il ne vaut pas cher, Cara. Et même sans ça, son père ne le laissera jamais t'épouser.

— Comment sais-tu qu'il m'a demandé de l'épouser ?

— Je suis bien sûr du contraire.

— Peut-être qu'il ne me le demandera jamais.

— Peut-être.

— Alors, tu n'as pas de raison de te tracasser.

— Mais je me tracasse quand même ! Tu crois que tu sais tout. Mais le monde est plus méchant que tu penses.

— Merci de me prévenir.

— On pourrait aller nager, cet après-midi, Cara. On pourrait pique-niquer. On pourrait rester tout l'après-midi sur la rivière.

Tout à coup, elle se sentit épuisée. Elle le regarda, secoua la tête, puis se détourna et s'éloigna dans le sentier.

Tout en marchant, elle guettait le bruit du moteur, le grincement des vitesses. Pas un son.

Elle ne se retourna pas. Elle savait qu'il n'avait pas bougé, et qu'il la regardait s'éloigner.

« Je suis comme la femme de Loth, songea-t-elle. Mais je ne me retournerai pas. Je ne m'esquinterai pas comme la femme que j'ai vue ce matin. Aller en ville le samedi, travailler toute la semaine, vieillir ! Autant mourir tout de suite. Je sais ce que je veux. Je serai une Arbrister. Je serai propriétaire de toute cette terre, des bois, des troupeaux et des mines de phosphate. J'habiterai une grande maison avec des domestiques et des voitures. Je donnerai la ferme à p'pa et à Maude. Et plus jamais ils n'auront de soucis. Je leur donnerai de l'argent et je paierai toutes leurs factures. Va, Gil Dawson, mets ta voiture en marche, tu peux partir. Je ne reviendrai pas.

Jamais. »

CHAPITRE XII

Quand Peter vit Cara traverser le bois de pins, il descendit de voiture. Il n'alla pas à sa rencontre, mais l'attendit, appuyé à la portière.

Cara remarqua que ses yeux étaient vitreux.

— Tu as bu, dit-elle.

Il acquiesça.

— Qu'est-ce que tu voulais que je fasse depuis trois heures ?

— Je suis désolée. Je n'ai pas pu m'échapper. J'ai essayé.

— Que tu dis !

Elle se mit en colère.

— Je ne t'ai pas vu depuis trois jours. Pourquoi veux-tu que je laisse tout tomber et que j'accoure au moindre coup de klaxon ?

Il haussa les épaules.

— Rien ne t'y oblige, c'est vrai.

Elle releva la tête et le regarda avec stupeur. Pour la première fois depuis qu'elle le connaissait, il se montrait froid.

— Puisque je suis là !

— Allons faire un tour en voiture.

— Tu peux encore conduire ?

— Quand j'ai bu, je conduis mieux que jamais. Je me sens mieux, et par conséquent, je conduis mieux.

Il lui ouvrit la portière. Elle monta et se cala sur le siège. Cette luxueuse voiture lui donnait toujours un plaisir physique. Un jour, tout ceci serait à elle. C'était son rêve et elle veillerait à ce qu'il se réalise.

— Tu veux boire ? demanda Peter, en lui tendant une bouteille de

whisky.

— Je ne peux pas le boire pur, répondit-elle les yeux sur la bouteille.

— Rien ne t'y oblige.

D'un seau de glace posé par terre à l'arrière de la voiture, il sortit une bouteille de soda. Il versa le whisky dans un verre en carton, ajouta le soda et agita le tout. Puis il le lui tendit :

— A ta santé.

Elle prit sa respiration et but d'un trait. Elle ne savait pas très bien ce qui l'attendait, mais ça ne lui fit aucun effet. C'était bon, ça se buvait comme de l'eau.

Il lui adressa un sourire complice.

— T'es juste la fille qu'il me faut, toi !

— On dirait.

Ils éclatèrent de rire.

Il démarra, et sortit du chemin en marche arrière.

Arrivé à Shady Road, il tourna vers le sud, en direction des marécages. Elle ne demanda pas où ils allaient. Elle était étourdie par le whisky qu'elle venait de boire à jeun. Elle en aurait bien bu encore.

Il devina ses désirs, ralentit à soixante, lui prépara un autre whisky et accéléra jusqu'à cent vingt.

Le vent sifflait autour de la tête de Cara.

— Tu as changé, fit-il. Pourquoi ?

— J'ai peut-être enfin compris qui j'aimais.

Elle l'entendit pousser un soupir. Il accéléra encore.

— Tu pourrais ralentir. C'est pas une raison pour nous tuer.

Il ralentit.

— J'oubliais que j'étais au volant. J'avais l'impression de flotter...

Il se pencha, lui passa un bras autour de la taille et la serra contre lui.

— J'ai rêvé une fois qu'on était exactement comme en ce moment.

— Moi aussi.

Il eut l'air surpris.

— Peut-être bien que je n'ai pas envie de te perdre.

— Voyons, mon chou, comment pourrais-tu me perdre ?

Il referma sa main sur la sienne

— Alice...

— Eh bien ?

— Tu sais bien. Lilian et le colonel veulent que tu l'épouses. Et Alice aussi a envie de t'épouser. Et je ne suis pas tellement sûre que toi, tu n'en aies pas envie aussi.

— Non ?

Il s'amusait à la taquiner. Ses mains la caressaient.

— A côté de toi, Alice a l'air d'un garçon, ma chérie.

— Elle est riche, elle a beaucoup de choses que je n'ai pas.

— Ce que tu as ne s'achète pas.

— On ne te permettra pas de m'épouser.

— Qui ça, « on » ?

— Le colonel, Lilian.

— Je fais ce que je veux.

— Ce n'est pas l'avis du colonel.

En riant, il la serra contre lui.

— Tu le connais bien, pourtant, ce bon vieux colonel. Il fait beaucoup de bruit. Il est comme les chiens dans la première cour, qui passent leur temps à aboyer. Lil et moi, on lui laisse croire qu'il est le maître. C'est le meilleur moyen pour arriver à ses fins.

— C'est bien vrai, Peter ? Tu peux vraiment faire ce que tu veux ?

— Evidemment. Je ne suis plus un enfant. Est-ce que le colonel ne m'avait pas défendu de voir ton frère ? Bon Dieu ! il pique une crise chaque fois qu'il entend prononcer son nom.

— Tu as vu Lonnie ces derniers jours ?

— Bien sûr.

Elle resta un moment sans parler.

— Pourquoi êtes-vous amis, toi et Lonnie ?

— Pourquoi pas ? répondit-il les yeux fixés sur la route.

— Eh bien ! vous ne vous ressemblez pas.

— C'est peut-être parce qu'on a quelque chose de commun.

— Quoi, par exemple ?

— Toi. Lui, c'est ton frère, et moi, je t'aime.

— Comment ?

— Je t'aime.

— C'est la première fois que tu me le dis !

— Non, mais c'est la première fois que tu es aussi près de moi, la première fois qu'on boit ensemble. La première fois que tu m'écoutes.

Elle eut l'impression que la voiture se mettait à planer. Elle comprit ce que Peter avait voulu dire. Ils volaient dans les airs. Elle lui toucha le visage. Il y avait une chose pourtant qu'elle aurait bien voulu comprendre. Comprendre par quel miracle ses mains tremblaient quand elles touchaient Gil Dawson, alors que Peter la laissait de glace. Malgré tous ses efforts, elle ne sentait rien. Et s'il s'en apercevait !

Elle se força à l'embrasser dans le cou, très fort, les lèvres entr'ouvertes. Elle entendit son souffle se précipiter. Mais elle restait insensible, spectatrice. Un souvenir lui traversa l'esprit. Une fois elle avait lu un article où un psychologue affirmait qu'on pouvait aimer qui on voulait ; il citait des tas d'exemples à l'appui. Possible. Mais que faisait-il des gens qu'on aimait malgré soi ? Que répondez-vous à cela, messieurs les psychologues ?

La réponse était qu'il ne fallait pas y penser ; une réponse pleine de bon sens et de prudence qui transformait l'amour en une nécessité à peu près aussi excitante que la nécessité de faire la vaisselle.

A toute allure, Peter bifurqua dans un étroit chemin qui traversait les marécages. La route était mauvaise et ils étaient affreusement secoués. Elle dut s'éloigner de lui.

— Si on buvait un peu ? proposa-t-elle.

Peter poussa un hurlement de joie. Il arrêta la voiture, lui prépara un whisky au soda et en avala un pur.

— Je ne te connaissais pas sous ce jour.

— Moi non plus.

Elle s'attendait à ce qu'il l'embrasse, à ce qu'il la prenne dans ses bras. Elle était résolue à répondre à son ardeur. Même si elle devait simuler, elle allait répondre à son amour d'une façon qu'Alice Sayer n'imaginait même pas.

Mais il embraya et ils repartirent.

Elle se redressa.

— Où va-t-on ?

Il sourit.

— On ne peut pas rester là, sur la route. Pas toi et moi. L'endroit où je te conduis te plaira sûrement.

Elle resta appuyée contre le dossier, observant les cercles rouges qui tournoyaient derrière ses paupières closes. Peter s'arrêta devant une grille, l'ouvrit, fit entrer la voiture et referma la porte derrière lui.

La végétation était plus dense, elle se pressait des deux côtés de l'étroit chemin. Des cyprès noirs couverts de mousse grise, des magnolias, des eucalyptus, des sureaux entrelacés empêchaient le soleil de pénétrer sous les branchages. Dans toute cette région marécageuse on n'entendait que le bruit du moteur.

— Regarde, dit Peter.

Elle ouvrit les yeux. Devant elle, au pied de la colline s'étendait un lac rond et sombre, entièrement entouré de cyprès noirs. Ses eaux étaient parfaitement calmes. Sur le versant de la colline on apercevait un luxueux pavillon de chasse ; c'était celui dont Peter lui avait souvent parlé : sa petite planque de vingt mille dollars.

— On pourrait rester ici vingt ans, personne ne viendrait nous déranger.

Il passa en première et commença à descendre lentement la pente rapide et rocailleuse.

— Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau.

— Lonnie et moi, on avait l'habitude de venir ici, avant son départ au bain. On amenait nos flirts. On leur bandait les yeux pour qu'elles ne puissent révéler l'endroit à personne. On y chassait aussi. Il y a dans le lac du poisson que personne ne pêche jamais.

Il arrêta la voiture près du bungalow à un étage, construit à flanc de coteau. Une large baie s'ouvrait sur le lac.

Ils descendirent de voiture.

— Vous avez dû passer des moments merveilleux Lonnie et toi, murmura Cara.

— Oui.

Il la prit dans ses bras. Elle se serra contre lui.

— Vous devez être bons amis ?

Il y eut un instant de silence, bref, mais éloquent.

— Oui.

— Tu es son ami, c'est bien vrai ?

— Evidemment.

— S'il était au courant... pour nous deux... il serait content ?

Il la prit par les épaules et l'entraîna vers la porte de derrière.

— Mais il est au courant !

— Lonnie ! Il sait ?

— Bien sûr, je lui ai dit.

— Toi ?

— Pourquoi pas ? Comme tu le dis toi-même, Lonnie et moi, on est bons copains. Pourquoi ne le lui aurais-je pas raconté ?

— Mais tu voulais que personne ne sache rien.

— Personne qui aurait pu nous empêcher de nous voir. C'est ce que tu n'as jamais voulu comprendre.

Tout à coup, elle se sentit pleine de chaleur à son égard. Elle se dressa sur la pointe des pieds et lui prit le visage dans ses mains.

— C'est bien vrai, tu lui as dit ? Qu'a-t-il répondu ?

— Que c'était splendide. Que ça lui plaisait. Bien sûr, il a dit aussi que je n'étais pas assez bon pour toi, ajouta-t-il avec un rire bref.

Elle éclata d'un rire heureux et tous ses doutes s'évanouirent.

— Il a raison !

— Lonnie pensait quand même que ça serait une bonne chose si tu étais à moi.

Elle se rapprocha de lui.

— Moi aussi. Maintenant, je pense comme lui.

Il ouvrit la porte et lui fit traverser une cuisine dallée, d'une blancheur immaculée.

— Il y a à manger et à boire, au moins pour une semaine !

Il la fit entrer dans la salle à manger, puis dans le living-room.

Une cheminée en pierre occupait presque entièrement un des murs. Des fusils, des trophées et des photos de chasse décoraient avec goût les autres murs.

Un escalier à rampe de bois rustique conduisait aux chambres du premier étage.

Cara regarda autour d'elle avec effarement.

Quand je pense que tu as une maison comme celle-ci, uniquement pour venir chasser !

Il ouvrit les bras.

— C'est aussi un bon endroit, quand on a trouvé ce qu'on cherchait.

Elle se blottit dans ses bras.

— C'est moi que tu veux, dis, Peter ?

— Toi seule, tu le sais bien.

Elle acquiesça, pressant ses lèvres contre les siennes, se répétant que c'était bien vrai, qu'il fallait que ce soit vrai.

CHAPITRE XIII

Le mardi matin, Lonnie se leva avant le jour et se mit à réparer le vieux tracteur. Il rassembla ses outils, étendit une bâche sur le sol et démonta le moteur.

Clint avait voulu l'aider. Lorsque Lonnie démonta les pistons et les soupapes, Clint se fit du souci, craignant qu'ils ne soient jamais capables de tout remonter correctement.

Lonnie jeta toutes les pièces dans un bidon de pétrole qu'il avait posé sur la bâche.

— Tant que les pièces seront dans un pareil état, ce n'est pas la peine de nous tourmenter pour savoir si on saura les remonter ou pas, dit-il à Clint. Elles *sont* rouillées, à moitié *soudées les unes* aux autres. Si on faisait tourner le moteur, ça ne serait que de l'essence gâchée. De toute façon, il tarderait pas à prendre feu.

— Je voudrais m'y connaître aussi bien que toi.

— O. K., gamin. Regarde comment je m'y prends. D'ici qu'on l'ait remonté, tu sauras comment ça se goupille. Comme ça, quand ils m'enverront au bain, t'auras plus besoin d'attendre mon retour pour le réparer.

— Mais tu n'y retourneras pas, Lonnie !

— Non, petit. T'as raison. (Clint n'avait jamais vu Lonnie aussi sérieux.) Jamais.

Maude travailla toute la journée, les yeux tournés vers la grange où s'affairaient Lonnie et Clint. Elle sentait son cœur se gonfler de fierté, au point qu'elle croyait qu'il allait éclater. Lonnie était si calme et faisait preuve de

tant de patience ! Elle le voyait expliquer le travail à Clint. Clint écoutait avec attention, approuvait ou posait des questions. Elle ne s'était jamais sentie si fière de Lonnie ; elle ne l'avait jamais vu consacrer tant de temps à Clint, ni oublier le whisky pendant si longtemps.

Ils rentrèrent à la maison à l'heure du déjeuner et se nettoyèrent dans un baquet derrière la maison.

Lonnie entra dans la cuisine.

— Tu devrais avoir l'eau sur l'évier, dit-il à Maude.

— Impossible, répondit Zuba déjà assis à table ; la pompe électrique fonctionne plus depuis deux ou trois ans.

— Les pompes aussi, ça me connaît, répliqua Lonnie.

Zuba et Maude le regardèrent avec des yeux ronds. Maude se dit que Lonnie s'assagissait. Il restait à la maison au lieu de courir le pays dans la Cadillac de Peter Arbrister et de s'abrutir à boire. Tout allait s'arranger.

Lonnie allait bientôt les quitter, voilà ce que cela voulait dire et pas autre chose, Zuba en était convaincu. Lonnie serait resté à la maison juste le temps de faire les quatre cents coups dans la région. Zuba avait entendu dire qu'il s'était bagarré avec un certain Owsley à Carl's Tavern, qu'il avait interrompu un bal chez les Arbrister et fait fuir les invités, tous des gens de la haute société. Il avait rendu visite en ville à une demi-douzaine de femmes mariées. Il était resté assez longtemps pour oublier le baignoire, pour se débarrasser de la puanteur de la prison. Maintenant, il essayait de rendre quelques services à Maude avant de les quitter, et cette fois, ce serait définitif.

Zuba ne voyait pas comment il pourrait supporter un deuxième départ de Lonnie. Il s'était fait à la perte de Su Ellen qui avait toujours été une enfant renfermée et dédaigneuse. Mais Lonnie était son fils aîné et Zuba avait besoin de lui.

Il aurait voulu pouvoir manger. Il craignait que les autres s'aperçoivent de son anxiété. Il avait peur de s'effondrer s'il disait un mot. C'était un signe de décrépitude, sans aucun doute. Quand un homme pleure parce que ses enfants le quittent, c'est qu'il n'est plus qu'un vieillard.

— Tes galettes sont fameuses, Maude, dit-il d'une voix forte, avec une gaieté forcée. Voici le meilleur rosbif que j'aie jamais mangé. Il faudrait que t'aïlles loin pour en trouver un pareil, pas vrai, Lonnie ?

Lonnie acquiesça, la bouche pleine. Zuba se força à avaler une autre

bouchée. Après le déjeuner, il se reposa à l'ombre de la véranda, et il s'endormit presque aussitôt. Tout était devenu si étrangement calme qu'il dormit plus profondément qu'il ne l'avait fait depuis des années.

Dans la cour du fond, Lonnie planta de nouveaux poteaux pour soutenir la corde à linge de Maude et la remit en état. Il tailla des gonds dans du cuir et consolida la porte de la grange qui battait au vent depuis son départ au bain.

Clint le suivait, travaillant à ses côtés, posait des questions, écoutait attentivement ce que lui disait Lonnie.

De sa cuisine, Maude les surveillait. Elle murmurait sans relâche la même petite prière, sans bien en avoir conscience : « Faites qu'on reste ainsi, tous unis, oh ! mon Dieu, nous, les Wilson ; faites qu'on soit aussi bons, qu'on soit tous meilleurs que les autres. Faites seulement qu'on reste unis, comme maintenant. »

Ils travaillèrent à la pompe électrique pendant près de trois heures. Clint regarda Lonnie couper des joints dans du vieux cuir, remonter la pompe, l'astiquer. Lonnie la mit en marche. Le bruit réveilla le chien dans sa niche et Zuba sur le perron. Maude et Cara sortirent en courant par la porte de derrière et restèrent figées d'étonnement devant le petit moteur qui faisait monter l'eau de la terre ; c'était la première fois depuis bien des années.

Maude pressa simplement le bras de Lonnie. Il n'y avait pas de mots pour exprimer ce qu'elle éprouvait. Lonnie lui adressa un clin d'œil moqueur sans arriver à cacher la fierté qu'il ressentait.

— Ah ! Comme c'est bon de t'avoir à la maison, Lonnie !

— Vous allez pouvoir vous débrouiller, maintenant.

— Oui. Si tu restes ici. Tu es fait pour ce genre de travail, Lonnie. Tu saurais te monter une belle ferme.

— J'aurai une belle ferme, mais elle sera à moi, Maude. Faut me laisser vivre à ma façon. Tu dois comprendre ça.

Elle acquiesça et retourna dans la maison. Zuba, lui, restait près de la pompe. Il la regardait marcher, l'écoutait vrombir : dans la ferme, tout revenait à la vie. C'était comme il l'avait rêvé. Son gars Lonnie était bien rentré à la maison.

A cinq heures, ils eurent une nouvelle émotion. La grange fut ébranlée par un ronflement puis un raté de moteur, et Clint apparut au volant du tracteur. Il se mit à tourner en rond dans la cour. Cara et Maude restèrent

plantées sur les marches du perron, trop émues pour dire un mot.

— Vingt dieux, Maude, maintenant je sais comment ça se goupille. Je sais comment l'entretenir. Lonnie m'a appris à faire fonctionner ce bon dieu d'engin.

Maude reprit son souffle.

— Ne parle pas comme ça, Clint.

Pour toute réponse il éclata de rire et agita la main. Maude soupira. C'était une des conséquences de son désir de ressembler à Lonnie. Son vocabulaire allait devenir aussi peu châtié que celui de son frère. Elle chercha Lonnie des yeux. Il était toujours dans la grange.

Clint les salua de la main et mena le tracteur vers les champs, à droite de la maison. Il y attela une charrue et commença à labourer la terre, retournant l'herbe drue, le fenouil et le chiendent. Il parcourut sans accroc toute la longueur du premier sillon puis tourna le tracteur et revint. Une brise légère soufflait, apportant jusque dans la maison l'odeur de la terre fraîchement retournée. Ils n'en empliraient jamais assez leurs poumons. Maude en était toute remuée. Elle avait presque oublié cette odeur, cette bonne odeur saine.

Elle entendit Lonnie pousser des hurlements sous sa douche d'eau glacée, dans la grange. Il sortit au bout d'un moment, luisant de propreté.

Toute la gaieté de Maude tomba d'un coup : Lonnie partait à Moss Bluff. Inutile de lui poser la question. Cela lui déplaisait de l'interroger. Il allait boire et s'attirer des histoires, encore et toujours.

Elle se força à sourire.

— J'aurais pensé que tu serais trop fatigué pour aller en ville, ce soir.

— Je ne suis pas fatigué du tout. Maude, mets-toi bien ça dans la tête : on ne peut pas vivre à la place des autres.

— J'étais si fière de toi, aujourd'hui...

— Alors sois fière de moi ce soir. Souviens-toi, Maude, y a personne qui tienne mieux l'alcool que ton frère, personne qui soit plus fort que lui. Trois femmes mariés m'ont déjà supplié de les laisser quitter leur mari pour me suivre. Et même, y en a deux qui m'ont pas demandé de les épouser. Elles voulaient seulement vivre avec moi. Tu vois bien qu'il y a encore une chose que ton frère sait faire mieux que les autres.

— Oh ! Lonnie !

Lonnie lui prit le menton, tourna son visage vers lui. Ils entendaient le

bruit de la pompe, le bourdonnement du tracteur dans les champs, les clameurs de joie de Clint.

— Maude, il faut que tu comprennes : je suis grand, maintenant. Je ne crois pas aux mêmes choses que toi. J'aime pas te faire de la peine ou être une cause d'humiliation pour toi. Tes désirs, à toi, vont pas plus loin que cette ferme. Je vais essayer de faire le plus possible pour toi, de te donner exactement ce que tu veux. Mais ce que je veux, moi (il fit un large mouvement de la main), c'est loin d'ici. J'ai été en cage pendant six ans et je ne sais plus au juste ce que je veux moi-même. Pourtant y a une fille en ville...

— Frannie.

— Frannie, c'est bien ça. Les langues ont déjà marché leur train, pas vrai, Maude ? J'ai besoin de Frannie. Il y a six ans, je l'aurais épousée.

— Elle n'est plus ce qu'elle était il y a six ans.

— Moi non plus, Maude, répondit-il froidement.

Elle détourna la tête et les larmes jaillirent de ses yeux.

— C'est seulement que je voudrais que tu sois heureux, Lonnie. Tu as tellement souffert. Mais je ne veux pas que les gens parlent de nous, qu'ils ricanent derrière notre dos. On a déjà eu tellement d'ennuis, Lonnie. Je crois que je ne pourrais pas en supporter davantage.

Lonnie serra les poings.

— Tu ferais aussi bien de te faire à l'idée de Frannie, Maude. Je ramènerai jamais ici sans ta permission. Mais si elle ne peut pas venir, alors tu ne me verras pas, non plus.

— Oh ! mon Dieu, Lonnie.

— Je t'ai fait de la peine, Maude, je sais bien. Mais je pourrai peut-être me faire pardonner. Il y a peut-être un moyen.

Il l'embrassa sur la joue, lui dit de ne pas se laisser abattre. Il rentra dans la maison pour s'habiller, puis elle l'entendit chanter en traversant la cour.

Elle sortit et s'assit sur le perron. Les bonnes choses ne duraient qu'un jour... Mais quel beau jour ! Maintenant, Lonnie était en route vers la ville ; il allait y retrouver une fille. Cette Frannie ! Son nom était sur toutes les lèvres. On jasait sur son compte. Maude avait l'impression que Lonnie ne pourrait rien faire de pire que de se choisir une fille comme celle-là.

CHAPITRE XIV

Il faisait encore jour quand Zuba et Maude virent la grosse Buick du colonel arriver à toute allure par le raccourci de Shady Road et s'arrêter pile devant la barrière.

Clint manœuvrait toujours son tracteur dans le champ voisin. Zuba se sentit tout fier. Il espérait que le colonel remarquerait Clint sur le tracteur, qu'il reniflerait l'odeur de la terre fraîchement labourée.

Le colonel descendit de voiture et traversa la cour. Il les regarda sans mot dire et garda son chapeau sur la tête.

Il s'arrêta au bas des marches et leva les yeux. Immobile, il attendit que les autres aient bien remarqué son air courroucé. Le colonel n'aimait pas tourner autour du pot et allait droit au but. Son froncement de sourcils signifiait que les habituelles politesses imbéciles seraient déplacées. Le colonel était ici pour affaires et il voulait qu'ils perçoivent sa colère. Cette façon de faire gagnait beaucoup de temps.

Mais Zuba était trop fier de la nouvelle activité qui régnait chez lui pour remarquer quoi que ce soit.

— Vous entendez, colonel ? Vous savez ce que c'est ? C'est la pompe électrique. Et Lonnie dit que demain il va amener l'eau dans la cuisine.

— Demain, vous ne serez plus ici.

Sa voix tremblait de colère.

— On ne sera plus ici ? répéta Maude. Pour l'amour du ciel, qu'est-ce qui se passe donc, colonel ?

— Seulement ce que je viens de dire. Vous allez quitter les lieux, et le plus tôt sera le mieux.

— Mais, colonel, reprit Zuba, vous ne voyez donc pas Clint en train de labourer ? A la vitesse qu'il va, il aura entièrement terminé les quatre hectares de ce champ avant la nuit. D'ici trois à quatre jours, toute cette terre sera prête à être ensemencée.

— Je m'en fous.

— Comment ?

Maude se leva, portant la main à sa gorge.

— Ça doit être rudement grave, colonel. Vous ne voulez pas monter et nous expliquer ça ?

— Il n'y a rien à expliquer. (Mais il monta les marches.) Rien, si ce n'est que je veux que ma ferme et mes terres soient libérées. Je veux que vous fichiez le camp, et je ne suis pas d'humeur à attendre. Vous comprenez ? J'ai besoin de cette maison. J'installe ici une autre famille et plus vite vous déguerpirez, mieux ça vaudra.

— Il y a longtemps qu'on est ici, colonel, dit Zuba.

— Trop longtemps.

— Il y a si longtemps que vous ne pouvez pas nous jeter dehors sans un mot d'explication.

— Vraiment ! (La moustache du colonel frémit. Il fouilla dans sa poche.) Eh bien ! c'est ce qui vous trompe, mademoiselle Maude. (Il lui agita sous le nez un papier bleu.) Je peux le faire, c'est écrit là-dessus.

— Qu'est-ce que c'est ?

Zuba s'était appuyé contre le mur pour ne pas s'écrouler.

— Je vais vous dire ce que c'est. C'est un arrêté d'expulsion, voilà ce que c'est. Si vous ne quittez pas cette propriété, le shérif vous flanquera dehors. Donc, pour éviter de plus graves ennuis, je vous conseille de partir sur-le-champ.

Zuba avala sa salive.

— Mais, colonel, vous ne voulez quand même pas nous mettre à la porte quand on ne sait même pas où aller ?

— Je me fous pas mal de ce qui vous arrive. Je vous ai supportés assez longtemps, espèces de bons à rien.

Maude fit un pas en avant :

— Un instant, colonel Arbrister. Vous n'avez pas le droit de venir chez moi et de me parler sur ce ton. Si vous avez à vous plaindre de nous, dites-

nous de quoi il s'agit, poliment, sinon, voici la porte. Vous n'avez pas le droit de me parler comme à une domestique.

Le colonel battit légèrement en retraite.

— Je n'ai rien contre vous personnellement, mademoiselle Maude.

— Ma famille et moi, on ne fait qu'un. Je veux savoir de quoi il s'agit.

La moustache du colonel se hérissa et ses pupilles se rétrécirent.

— Très bien, mademoiselle, je vais vous le dire. Je suppose que vous avez fait de votre mieux toutes ces années passées, mais je n'ai eu que des ennuis avec cette ferme, et j'en ai par-dessus la tête. Zuba a vieilli ; il n'est plus bon à rien. Pourquoi prétendre qu'il serait capable d'abattre de l'ouvrage ?

— C'est pour ça que vous nous mettez dehors ?

— Ça serait une raison suffisante en soi. Mais il n'y a pas que ça. Non. Je suis bien sûr que Zuba n'a jamais travaillé une journée entière dans toute sa vie. Je le savais quand je l'ai pris ici. Mais je ne savais pas que ses enfants seraient de pareils vauriens .

— Voilà que vous perdez encore votre sang-froid. (Maude parlait très doucement.) Qu'est-ce que mes frères et sœurs vous ont fait ?

Le colonel émit un grognement.

— Voulez-vous que je commence par l'aîné ? Il était avec mon fils dans ma voiture, aussi saouls l'un que l'autre, quand il a renversé et tué une femme.

— Il a payé : six ans de bagné.

— Oui. Je croyais que ça l'aurait calmé et qu'à son retour il saurait se tenir à sa place. Mais depuis qu'il est revenu il m'a causé plus d'ennuis encore qu'auparavant.

— Et comment ça, colonel ?

— Bon sang, mademoiselle Maude ! Les deux premiers jours de son retour il a téléphoné chez nous toutes les heures. Il voulait parler à Peter. J'ai interdit à mon fils de lui répondre ou de lui adresser la parole. Mais il n'a pas cessé d'appeler pour autant. Là-dessus, j'invite quelques amis chez moi, votre sœur et votre plus jeune frère, entre autres, et ils étaient les bienvenus. Mais aux environs de dix heures, Lonnie a fait son apparition, ivre, débraillé, réclamant Peter à tue-tête. Une fois de plus, j'ai interdit à mon fils d'aller le rejoindre. Maintenant, j'apprends que Lonnie passe son temps à pourchasser

Peter. Si Peter va en ville, Lonnie le suit, et il monte dans la voiture sans y être invité. C'est une vraie chasse à l'homme ; je ne tolérerai pas ça. Je ne permettrai pas que Lonnie Wilson habite sur mes terres, puisqu'il n'arrête pas d'importuner mon fils.

Maude secoua la tête.

— Je ne vois pas pourquoi Lonnie ferait une chose pareille.

Le colonel la regarda fixement.

— Peut-être n'avez-vous pas besoin de le savoir. Peut-être vous suffit-il d'apprendre que c'est un débauché et un homme dangereux. Mais Lonnie n'est pas le seul à qui je refuse le droit de vivre sur mes terres.

Mande porta une main à son cœur. Zuba se tassa un peu plus sur sa chaise. Il évitait le regard des deux autres.

— Il y a autre chose ? demanda Maude. Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir de plus ?

Le colonel hocha la tête.

— Je n'aime pas vous dire des choses blessantes, mademoiselle Maude. Ça m'est pénible. Mais il s'agit de votre jeune sœur Cara.

— Eh bien ?

— Elle se jette à la tête de Peter. Je ne suis pas le seul à m'en apercevoir. On en parle dans tout le pays. Elle lui court après, c'est clair ; c'est à son argent qu'elle en a, et à ses biens. C'est l'avis de tout le monde.

Maude secoua la tête.

— Non.

— Si, c'est la vérité. Où croyez-vous qu'elle était dimanche ? Elle a passé la journée avec mon fils. On les a vus ensemble. Des gens ont compris que c'était me rendre service que de me mettre au courant...

— Cara a dix-huit ans, votre fils en a vingt-sept, colonel. C'est peut-être bien elle qui a besoin de protection.

— Dix-huit ou quatre-vingts, les femmes comme elle ont ça dans le sang. Une caisse enregistreuse à la place du cœur. Je l'ai bien vu le soir où elle était chez nous. Elle regardait la jeune fille que mon fils aime, que je lui destine, et j'ai vu de la haine dans ses yeux. Je me suis rendu compte qu'elle échafaudait des plans pour mettre le grappin sur Peter. Non, mademoiselle Maude, vous êtes une honnête femme, vous ne pouvez pas comprendre. L'âge importe peu. Un oiseau de proie, voilà ce qu'elle est. Vous n'y pouvez rien, c'est sa nature.

— Peut-être que Cara aime votre fils, colonel. C'est bien possible. Peut-être que c'est lui qui court après elle. Elle est jolie, rétorqua Maude d'une voix tremblante.

— Oui, elle est jolie, mais elle n'a pas de cœur. Quelques minutes de conversation avec elle suffisent pour vous en convaincre. Elle juge en fonction de l'argent. Eh bien ! elle n'aura pas l'argent de mon fils.

— L'argent, elle s'en moque !

— Vraiment ! Qu'espère-t-elle donc obtenir à courir après un garçon tellement au-dessus de sa condition ?

— Peut-être qu'il l'aime, et s'il sait se conduire comme un homme, peut-être qu'il l'épousera. Je ne sais pas, c'est peut-être ça qu'elle désire, acheva Maude d'une voix étranglée.

Le colonel éclata d'un rire méchant.

— Alors, ce n'est vraiment pas de chance, car il ne l'épousera jamais. Je me suis donné beaucoup de mal, mademoiselle Maude. Le soir où Lonnie a gâché ma réception, Mme Sayer n'était plus sûre de désirer une alliance avec nous. C'était la faute de votre gredin de frère. Mais j'ai parlé à Mme Sayer et finalement nous nous sommes mis d'accord. Nous avons pris des dispositions urgentes pour mettre un terme à cette histoire. Nous avons annoncé les fiançailles de Mlle Alice Sayer avec mon fils Peter. C'était dans le journal d'hier. Et c'est pourquoi je suis ici. Une fille qui a le physique de Cara ne peut être qu'une source d'ennuis et je ne veux pas de sa présence entre mon fils et sa fiancée.

Zuba s'était complètement effondré sur sa chaise. Il avait l'air vieux, défait, vaincu.

Mande ressemblait à un boxeur envoyé dans les cordes et qui cherche à gagner du temps.

Le colonel tendit à Maude l'arrêté d'expulsion.

— J'espère que vous aurez l'élégance de partir, mademoiselle Maude. Je ne suis pas particulièrement patient. J'estime que je vous ai assez supportés comme ça. Je ne veux pas vous trouver ici quand je reviendrai. J'espère que vous me comprenez.

Il descendit les marches et traversa la cour sans se retourner une seule fois.

— Il va installer ici une famille de moricauds, marmonna Zuba.

— Pauvre Cara, pauvre petite Cara ! se lamenta Maude.

— Comment est-ce que je vais lui annoncer la nouvelle ?

Maude retourna dans la maison d'un pas d'automate.

— Cara ! appela-t-elle.

Personne ne répondit. Elle regarda dans toutes les pièces. Cara était partie.

CHAPITRE XV

Cara, tout essoufflée, montait en courant l'allée qui conduisait à la résidence des Arbrister, au sommet de la colline.

Elle ne ralentit qu'au pied du perron. Elle se lissa les cheveux, s'essuya la bouche d'un revers de main. Immobile, elle essayait de retrouver son souffle. Les trois voitures des Arbrister étaient garées dans l'allée. Des faisceaux de lumière filtraient par les hautes fenêtres.

Cara était toujours plantée là quand le colonel sortit sur la véranda. Il l'aperçut et elle le vit sursauter.

— Il me semblait avoir entendu quelqu'un dehors. Je n'aurais jamais imaginé que c'était vous.

— Je voudrais parler à Peter, dit-elle la gorge sèche.

— A quoi bon, Cara ?

La voix du colonel était bienveillante, plus bienveillante qu'elle ne l'avait jamais entendue. Cara comprit tout à coup qu'il éprouvait de la peine pour elle. Elle sentit une bouffée de haine l'envahir. Elle ne voulait pas de sa pitié.

— Je voudrais parler à Peter, répéta-t-elle d'une voix rauque et cinglante. Mais peut-être qu'il n'a pas le droit de parler aux gens sans votre permission ?

— Ne soyez pas si rancunière, mon enfant. (Le colonel s'approcha des marches.) Je suis allé chez vous. J'espérais éviter tout ceci.

— Vous n'auriez pas dû vous en mêler.

— Croyez-vous ? (Il descendit quelques marches. Il était grand et se tenait droit comme un i, mais tout à coup il se sentit très las.) J'ai travaillé

beaucoup pour arriver à ça. (D'un mouvement de la tête il désigna la grande demeure, les trois voitures, les chiens de garde, les champs de céréales qui ondulaient au vent.) N'ai-je pas le droit de lutter pour éviter que tout soit gâché ?

— Pourquoi serait-ce gâché, uniquement parce que votre fils m'aime ?

A cet instant, Lilian sortit de la maison. Derrière elle, le téléphone sonnait depuis un bon moment, semblait-il.

— Qu'y a-t-il, père ?

Elle aperçut Cara.

— Oh ! hello, Cara ! fit-elle.

— Je voudrais parler à Peter.

— Pourquoi n'entres-tu pas ?

— Parce que c'est inutile. (Le colonel parlait d'une voix tremblante.) Il n'y a rien à dire. Tout est terminé et aucun discours ne peut rien y changer.

— Pourquoi ne laissez-vous pas Peter me le dire lui-même ?

Lilian acquiesça.

— Oui, père, je crois que c'est le moins qu'on doive à Cara.

— Nous ne lui devons rien, elle le sait très bien.

Peter apparut sur le perron. Il vit Cara et s'arrêta dans l'embrasure de la porte.

— Je veux te parler, Peter, dit Cara.

Peter prit un air malheureux et jeta un coup d'œil à son père. Puis il reporta son regard sur Cara.

— Je serais allé chez toi le plus tôt possible.

— Tu n'aurais pas plutôt envoyé ton père ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

Peter traversa le perron et descendit les marches. Son père l'attrapa par le bras, mais Peter se libéra.

— Je reviens tout de suite, père.

— C'est son frère qui téléphone. Faut-il lui dire que tu vas aller le voir aussi ? lança le colonel d'une voix cinglante.

Peter se retourna et regarda son père. Il se mordit la lèvre et secoua légèrement la tête.

— Je reviens tout de suite, père.

Il prit Cara par le bras. Elle traversa l'allée avec lui, comme un automate.

Il faisait complètement nuit, maintenant, et la lune apparaissait au-dessus des pins. Elle remarqua que c'était la pleine lune.

« C'est drôle comme on peut remarquer des choses sans importance », se dit-elle.

Ils montèrent en voiture et se dirigèrent vers la grand'route. Ce soir-là, Peter roulait doucement.

— Je suis navré de ce que mon père t'a dit, Cara. J'aurais voulu qu'il me laisse le soin de te parler moi-même.

— C'était dans les journaux, Peter, dans les journaux d'hier.

— Je suis navré.

Elle se tourna vers lui.

— De quoi es-tu navré, Peter ? Qu'est-ce que tu veux dire ? Tu es navré que je l'aie appris par les journaux, ou parce que ton père m'a parlé ? A moins que, par hasard, tu regrettes de m'avoir traitée comme tu l'as fait ?

— Un peu tout ça, je suppose, répondit-il à voix basse. (Il lui prit la main, mais elle la retira.) Les choses se sont tellement précipitées, Cara. Des choses que tu ne peux pas comprendre. On a eu tellement de difficultés ! Je... je n'ai absolument pas pu me libérer.

— Serait-ce que ta chère Alice refuse de te lâcher ?

— Ne dis pas de mal d'Alice. C'est une fille bien, une chic fille, dit-il d'une voix coupante.

— Merci. Je n'ai pas besoin d'un dessin, je vois ce que tu veux dire.

— Non, tu ne vois pas. Il faut que j'épouse Alice. Je suis sincère, Cara. Ce que je veux importe peu. Mon pauvre père aurait le cœur brisé.

— Et mon cœur à moi ?

— Tu ne me comprends pas. Je vais essayer de m'expliquer. Dimanche dernier on a passé la journée ensemble, tous les deux. Au pavillon, tu t'es donnée à moi. Ça été un dimanche merveilleux. Mais sais-tu une chose ? Pas un seul instant je n'ai pu oublier que tu jouais la comédie. Tu faisais semblant de m'aimer. Pendant que je t'embrassais, peu importe la passion qui m'emportait, tu ne cessais pas de compter les hectares de terre de mon père, les têtes de bétail ou le rendement de ses mines de phosphate. Ce n'est pas très flatteur pour moi. Mais justement, puisque tu es comme ça, écoute bien ce qui va suivre, c'est très important pour toi. Si je t'avais épousée, à supposer que j'en aie jamais eu l'intention, le cœur de mon père aurait été brisé et il

m'aurait déshérité. Tu le sais, Cara. J'essaie d'être honnête avec toi. Tous tes efforts pour me faire croire que tu étais folle de moi, ça n'aurait servi à rien. Parce que si je t'avais épousée, tu n'y aurais rien gagné !

— C'est ton père qui t'a dit ça ? demanda-t-elle d'une voix à peine perceptible.

— Ce sont ses propres paroles. Il a même ajouté qu'il me couperait les vivres si jamais je manifestais l'intention de t'épouser.

— Et qu'est-ce que tu as répondu ?

— Que je n'en avais jamais eu l'intention, dit-il d'une voix douce.

Elle était frappée de stupeur.

— Mais tu m'as dit que tu m'aimais. Tu t'es conduit comme si tu m'aimais.

— J'ai l'impression que nous sommes tous les deux des faux jetons. Si je t'ai blessée, je te demande pardon. Mais c'est bien ainsi que tout s'est passé. Tu as prétendu être folle de moi pour avoir mon argent et j'ai prétendu que je t'adorais parce que je voulais coucher avec toi. On dirait que j'ai gagné et que tu as perdu.

— Oh ! mon Dieu !

Il accéléra légèrement.

— Qu'est-ce qui en souffre, Cara ? Ton orgueil ? Tu perds tes chances d'être plus riche que les autres ?

— Je pourrais te tuer ! murmura-t-elle.

Ce n'était qu'un chuchotement, mais il l'entendit.

— Pourquoi te mettre en colère ?

— Pour te dire tes quatre vérités. Tu m'as menti. Peu importe le reste. J'ai été à toi. Tu étais le premier. Espèce de dégoûtant, tu sais que tu étais le premier. Je me suis laissé faire parce que tu disais que tu m'épouserais, parce que tu disais que tu m'aimais.

— Mais je t'aime vraiment. Ici, seul avec toi dans l'obscurité... Jamais je ne rencontrerai une fille aussi jolie que toi, Cara. Mais tu n'es qu'une petite campagnarde sans manières et sans éducation. Il me faut une femme capable de recevoir mes amis et diriger ma maison après la mort du colonel. Tu es une brave gosse, Cara, mais rien de plus. Je ne peux pas épouser une fille de métayer. Tu le sais bien.

— Si, tu pourrais. S'il y avait une justice dans ce monde, tu y serais

même obligé.

— Oui. Mais il n'y en a pas. Crois-moi, mon chou. Les gens prennent ce qui leur plaît. Ça a toujours été comme ça et ça ne changera jamais.

— Pas avec moi, répondit-elle avec amertume.

— Avec toi aussi.

Un instant, elle crut qu'elle allait vomir. Elle s'enfonça le poing dans l'estomac.

— Tu m'as emmenée là-bas, tu as fait tout ça, et maintenant tu vas laisser ton père nous jeter dehors.

Il haussa les épaules.

— Je t'ai déjà expliqué, mon chou. C'est ainsi. La vie n'est pas une plaisanterie. Tu ferais mieux de t'y habituer. Ça ne me fait pas plaisir de voir que mon père chasse le tien. S'il y avait quelque chose à faire, je le ferais. Mais ça n'est pas le cas, et peut-être qu'à la longue, ça vaudra mieux pour vous.

— Non, tu veux dire pour toi, répondit-elle un pli amer à la bouche. Tu ne penses qu'à toi.

Il acquiesça.

— C'est possible. Mais ça vaut mieux. Les gens feraient des commérages. Il n'y a aucune raison de faire de la peine à Alice. Elle n'y est pour rien.

Elle le regarda avec stupeur.

— Arrête la voiture.

Il écrasa le frein. Elle continuait à le regarder. Puis elle secoua la tête.

— Tu es quand même un beau salaud ! éclata-t-elle. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi répugnant.

— Maintenant c'est fait.

Il évita son regard.

Elle reprit son souffle.

— Pourquoi m'as-tu menti comme ça ?

Il éclata d'un rire aigu.

— Je t'ai menti parce que c'était le moyen le plus rapide d'obtenir ce que je voulais. C'est tout. Pas plus compliqué que ça ! Tu t'es fait rouler, ma petite. Tu m'as cru, mais si tu avais été maligne, tu aurais vu que je mentais. Ne crois jamais un gars qu'a envie d'une fille, Cara.

Elle ouvrit violemment la portière et se précipita hors de la voiture.

— Reviens, ordonna-t-il, ne fais pas l'idiote.

Elle le regarda et le dégoût la secoua tout entière.

Elle se détourna et se mit à courir sur la route, dans l'obscurité.

Il se redressa sur son siège.

— Reviens, Cara, reviens, je vais te raccompagner ! hurla-t-il.

Il n'y eut pas de réponse.

Il regarda la nuit autour de lui et frissonna légèrement. Il appela encore, mais le vent ne lui renvoya que l'écho de sa propre voix toute déformée. Puis le silence. Au bout d'un moment il haussa les épaules et fit demi-tour.

Quelques minutes après il roulait à cent trente.

CHAPITRE XVI

Cara avait franchi depuis longtemps le seuil de la ferme, mais elle ne pouvait se décider à parler à Maude et Zuba. Elle était prise d'effroyables nausées. Au malaise physique, se mélangeait un sentiment de défaite et de honte. Elle se disait qu'après ce qui lui était arrivé, elle ne pourrait plus jamais regarder les gens en face.

Elle se laissa tomber sur le vieux divan et croisa les mains sur ses genoux.

Zuba tenait encore l'arrêté d'expulsion. Il était assis dans le grand fauteuil de cuir près de la fenêtre et restait muet.

Le visage de Maude était pâle et tendu.

A les voir, Cara comprit que tous deux avaient perdu toute confiance dans la vie. Et elle ne pouvait rien faire pour eux.

Maude essaya de sourire.

— On se faisait du tourment pour toi, Cara.

— Fallait pas. Je... je suis allée jusque chez les Arbrister.

— J'ai pensé que tu irais peut-être. J'ai envoyé Clint à ta rencontre.

Les yeux de Cara s'emplirent de larmes.

— Qu'est-ce que je vais devenir, Maude ?

Maude soupira profondément. Un pauvre sourire éclaira son visage las.

— Tout va s'arranger, dit-elle. Faut pas y penser pour l'instant. Il faut d'abord retrouver Lon. Il saura ce qu'il faut faire.

— Lonnie, répéta Zuba du fond de son fauteuil. C'est ça. Quand Lonnie reviendra, il nous dira ce qu'il faut faire. Il permettra pas qu'on nous jette dehors.

— Oh ! Maude, fit Cara d'une voix étranglée. Cesse de compter sur Lonnie. Il peut rien changer. Personne ne peut rien changer.

— Si, Lonnie, s'entêta Zuba.

Cara se tordit les mains.

— Arrête de divaguer, p'pa. J'ai parlé à Peter Arbrister. Je sais ce que je dis. Il veut qu'on s'en aille. Je croyais que peut-être il empêcherait son père de nous mettre à la porte, mais il en fera rien. Au contraire, ça l'arrange. Lonnie ne peut pas t'aider, p'pa. Il faut que tu te débrouilles. Il faut que tu te trouves une autre ferme.

Les yeux de Maude firent le tour de la chambre pauvrement meublée :

— Si seulement Lonnie rentrait !

— Arrête de penser à Lonnie, répéta Cara d'une voix cinglante. Il y peut rien.

— Je le sais aussi bien que toi, murmura Maude. Je sais bien qu'il faudrait un miracle pour nous sauver. Je suis en train de faire une petite prière. (Elle rit faiblement.) Tout allait si bien aujourd'hui. Lonnie a réparé le tracteur et la pompe, il a consolidé la corde à linge, il a remis en état la porte de la grange : tout ce qu'était resté en panne depuis son départ.

— Clint en a mis un coup, lui aussi, dit Zuba. Il a fallu qu'on aille le chercher dans les champs quand la nuit est tombée.

A ce souvenir, Maude sourit.

— On lui a dit qu'il fallait qu'il aille te chercher. Mais je crois que ça lui coûtait de s'arrêter de travailler. Un vrai miracle, Cara. C'est le retour de Lonnie qui l'a transformé.

— Il a réparé le tracteur, reprit Zuba. Je voyais déjà les champs labourés et ensemencés. Et voilà qu'ils nous chassent !

— Tu devrais te réjouir, p'pa. (La voix de Cara était dure.) Tu devrais te réjouir de ne plus les voir. C'est des gens égoïstes et malhonnêtes. Je suis peut-être mauvaise moi-même. C'est peut-être vrai ce qu'a dit Peter que j'étais prête à me vendre pour avoir son argent, mais au moins je lui ai donné tout ce que j'avais. Je ne trichais pas, moi, je ne le volais pas, je ne me servais pas de lui.

Elle se cacha la figure dans les mains.

— Cara, je t'en prie, n'y pense plus, ma chérie. Tu vas te rendre malade pour rien.

— Pour rien ? (Cara releva la tête.) Tu appelles ça rien, de découvrir ce qu'ils pensent vraiment de nous ? Ils nous chassent de la ferme où p'pa habite depuis qu'il est marié ; ils nous traitent comme du bétail, ils se débarrassent de nous après s'être servis de nous, ils font ce qui leur chante...

— Ça n'est pas si terrible que ça, Cara. Pas pour toi ; Peter est mauvais, il l'a toujours été. C'est un égoïste, un pourri. Il fallait bien que tu finisses par t'en rendre compte. Mais tu oublieras ce qui t'est arrivé ; quoi que ce soit, tu t'en remettras.

Cara frissonna, glacée jusqu'aux os.

— Non, je me sens si méprisable !

— Tu oublieras, ma chérie. Il ne faut pas te laisser briser le cœur.

Cara porta une main à sa bouche.

— Mais j'ai le cœur brisé, Maude. C'est déjà fait.

Maude redressa les épaules.

— Non. Il n'en vaut pas la peine. Il a de l'argent, et rien de plus. Toute la famille, c'est des salopards qui ont de l'argent. Des cochons, voilà ce qu'ils sont tous. Tu ne l'aimes sûrement pas au point d'avoir du chagrin.

Cara secoua la tête.

— Oh ! non. C'est pas ça. Je reconnais qu'il a raison quand il dit que je l'ai jamais aimé. Mais c'est le ton qu'il a pris pour me parler ! Il m'a traitée comme la semelle de ses souliers. Je peux pas le supporter, Maude. Quand j'y pense, ça me fait mal.

Maude s'assit à côté d'elle sur le divan.

— Il ne faut pas te faire de chagrin, Cara. Il y a au monde d'autres garçons très gentils. Demain Gil viendra te voir. Tout ira bien, tu verras.

— Parle pas de Gil. Je peux pas me jeter à son cou. Plus maintenant. C'est fini. Pas après que Peter Arbrister m'ait traitée comme une Marie-couche-toi-là.

— Gil comprendra. Il t'aime et c'est tout ce qui compte. Il t'épousera, et il te fera oublier.

Cara releva brusquement la tête, les joues ruisselantes de larmes.

— Je n'épouserai pas Gil, s'écria-t-elle, je ne veux pas l'épouser pour lui coller sur le dos toute la f...

Elle s'arrêta la bouche ouverte. Une horreur sans nom l'envahit quand elle comprit ce qu'elle avait presque dit. Elle ne voulait pas coller Maude et

p'pa sur le dos de Gil jusqu'à la fin de ses jours. Elle ne l'avait pas formulé, Dieu merci, elle n'avait rien dit. Mais quand elle regarda Maude, elle ressentit comme un vide au creux de l'estomac. C'était comme si elle avait frappé Maude en pleine figure : Maude avait compris. Elle aurait pu achever la phrase de Cara. Mentalement, c'était ce qu'elle avait fait.

Maude se leva lentement, tapota son tablier de ses mains rugueuses. Elle chercha des yeux une besogne quelconque.

— Maude, je te demande pardon, fit Cara.

— Non, c'est pas la peine. (Maude évita son regard.) T'as bien le droit de le penser.

Cara tendit la main, mais n'osa pas prendre celle de Maude.

— Non, pas après tout ce que tu as fait pour moi. J'ai pas voulu dire ça, Maude. Qu'est-ce qu'on a tous ? C'est comme un panier de crabes. On a du chagrin et au lieu de se tenir les coudes, on se dispute !

— Ils t'ont fait du mal, Cara, maintenant je comprends à quel point, dit Maude d'une voix neutre.

— Je pensais pas ce que j'ai dit. Je te jure que je le pensais pas. Je... je voulais seulement dire que j'allais rester avec toi et p'pa, quoi qu'il arrive. On finira bien par s'en tirer.

— Non, Cara, il faut vivre ta vie. Tu dois pas t'occuper de p'pa et de moi.

Cara se leva d'un bond. Il fallait qu'elle trouve les mots pour réparer le mal qu'elle avait fait. Il le fallait. Mais au fond d'elle-même elle savait que c'était impossible.

Maude redressa la bible sur la table, se dirigea vers la fenêtre, remit en place les rideaux fanés. Zuba continuait à se balancer dans son fauteuil, les yeux fixés sur l'arrêté d'expulsion.

— Cara, il est tard, dit Maude. Pourquoi ne vas-tu pas dormir un peu ?

— Je suis pas fatiguée.

C'est alors qu'ils entendirent dans la cour un bruit de pas précipités.

— C'est Clint. Il revient de chez les Arbrister.

Zuba se pencha en avant.

— Clint était chez les Arbrister ? Ils ont peut-être changé d'idée. (Sa voix se brisa.) C'est peut-être pour ça qu'il court, pour nous annoncer qu'ils ont changé d'idée.

Maude se dirigea vers la porte et l'ouvrit toute grande. Clint monta en courant les marches du perron et trébucha sur le seuil. Plusieurs minutes s'écoulèrent avant qu'il pût prononcer un mot. Assis sur le bord du divan, les mains entre les jambes, la bouche entr'ouverte, il haletait. Puis il se remit debout, avala sa salive, frotta sa gorge douloureuse. Il regarda les autres sans parler, fit le tour de la pièce, luttant pour retrouver son souffle.

— Clint, mon petit, murmura Maude. (Elle le prit par le bras.) Clint, dis-nous ce qui se passe.

— Lonnie, parvint-il à chuchoter. Lonnie... Il a tué Peter Arbrister.

CHAPITRE XVII

Personne ne bougea. Personne ne parla. Tout d'abord ce n'étaient que des mots : Lonnie, tué, Peter Arbrister. Des mots les uns à la suite des autres. Il leur fallut un certain temps pour arriver à en saisir le sens.

Maude porta une main à sa bouche et alla s'asseoir sur le divan avec précaution, comme si elle s'asseyait sur des œufs.

— Qu'est-ce qui est arrivé, Clint ? Raconte. Il faut.

Clint acquiesça, essayant de reprendre son souffle. Il les regarda dans les yeux.

— J'suis allé chez les Arbrister pour y chercher Cara. J'étais arrivé depuis quelques minutes seulement quand Peter est rentré en voiture. Quand il m'a vu, il m'a demandé ce que je faisais là. Je lui ai dit que je cherchais Cara. J'ai fait de mon mieux pour être poli, Maude...

Maude acquiesça, elle imaginait très bien la scène : Clint avec son sourire timide et Peter le toisant avec arrogance parce qu'il n'avait rien à craindre. C'était toujours pareil avec Clint. Il était trop doux.

— Mais Peter est devenu drôlement méchant, reprit Clint d'une voix tremblante. (Il avait l'air de souffrir d'un ébranlement nerveux.) Il a dit que Cara n'était pas là, et il l'a appelée une petite... enfin un vilain nom. Je lui ai dit qu'il n'avait pas le droit de parler mal de Cara, alors il m'a crié de foutre le camp et de lui ficher la paix. Il faisait tellement de bruit que sa sœur et son père sont sortis sur la véranda. Ils ont demandé ce qui se passait. Peter leur a répondu que j'étais un sale voyou et que je l'emmerdais. Le colonel a ri et a proposé de lâcher les chiens. Peter n'a pas eu l'air de prendre ça comme une plaisanterie. Il m'a ordonné de partir et de vous dire de quitter la ferme. Il a

ajouté qu'il « la démolirait et y mettrait le feu », plutôt que de nous voir y vivre.

Maude porta une main à son cœur, sans bouger. Elle avait les yeux rivés sur Clint, qui enchaîna :

— Je me suis rendu compte qu'ils ne savaient plus ce qu'ils disaient. Lilian tentait d'arranger les choses, mais ils ne l'écoutaient pas. J'ai voulu partir, mais ils m'arrêtaient tout le temps pour me dire que si on n'quittait pas la ferme, ils enverraient le shérif pour nous mettre à la porte. C'est pour ça que j'étais encore là quand Lonnie est arrivé. (Clint frissonna. Il jeta un coup d'œil à Zuba, puis, de nouveau, son regard se fixa sur Maude.) Lonnie était en taxi. Il venait de la ville. Il est descendu et il a payé le chauffeur. Je me suis rendu compte qu'il avait bu. Le colonel a dit quelques mots à Peter et celui-ci s'est mis à monter les marches en courant. Il pouvait pas parler à Lonnie sur le même ton qu'à moi ! Ça m'a même fait rigoler, tout furieux que j'étais. Le taxi est reparti ; alors Lonnie s'est retourné et il a aperçu Peter qui décampait. « Attends une minute, salaud, qu'il a crié. La maison est pas assez grande pour te cacher, alors, autant que tu restes ici. » Tu me croiras si tu veux, mais Peter s'est arrêté net de monter. A la lumière du perron, j'ai vu qu'il était mort de peur. Il a pas dit un mot. Il est resté planté là, un pied plus haut que l'autre. Il attendait de voir ce que Lonnie allait faire. Le colonel a crié à Lonnie que s'il partait pas immédiatement, il allait appeler le shérif. Lonnie a éclaté de rire. Il a répondu qu'il savait bien que le colonel était âgé, mais qu'il n'allait pas se gêner pour le corriger s'il fermait pas sa grande gueule. Le colonel a plus bronché. Il savait qu'il avait tout intérêt de se taire. Alors il s'est retourné et, d'une petite voix toute fêlée, il a demandé à Lilian d'appeler le shérif, mais lui-même, il a pas bougé. Peter avait eu le temps de se remettre un peu. Il a dit au colonel qu'ils avaient pas besoin de la police. Ça a fait rigoler Lonnie. Il a traversé l'allée et alors il m'a vu ; il m'a demandé ce que je faisais là. Je lui ai dit que je cherchais Cara. Il s'est remis à rire et m'a dit de l'attendre. « Peut-être qu'on rentrera à la ferme dans une de leurs voitures », qu'il a dit. J'ai pas compris, mais j'ai bien vu qu'il plaisantait pas. Personne a rien dit. Peter est redescendu et il s'est planté dans l'allée, les bras ballants. Il devait transpirer drôlement, en tout cas, il arrêtaient pas de s'essuyer les mains sur son pantalon. Je l'avais jamais vu dans cet état. « C'est bon, mon salaud, a crié Lonnie. J'attendrai pas une minute de plus. » Pour toute réponse, Peter s'est mis à rire.

Il essayait de traiter Lonnie comme moi, mais son rire sonnait pas vrai. Il guettait les mouvements de Lonnie. On aurait dit qu'il avait peur de se faire écharper à la première gaffe. Moi aussi, je me faisais de la bile. Il y avait quelque chose dans l'air. Personne bronchait plus. Ils se rendaient compte qu'au point où ils en étaient arrivés, quelque chose de grave pouvait pas manquer de se passer.

— Alors, t'es prêt à payer ? demanda Lonnie.

— Qu'est-ce que tu vas faire si je paie pas ? répondit Peter.

— T'as pas vraiment envie de le savoir, reprit Lonnie avec sang-froid, t'as pas assez de cran pour ça.

Ils ont continué à se disputer un moment. Ils parlaient à voix basse. Bientôt Lonnie avait haussé la voix. Il avait l'air de s'amuser, comme s'il savait qu'il avait en main tous les atouts et que les autres n'avaient qu'à filer doux s'ils tenaient à leur peau. Tout à coup, Lonnie en a eu assez. Il a saisi Peter par le plastron de sa chemise et il l'a soulevé de terre. Tel que je te le dis ! Peter a appelé son père au secours, mais le colonel a pas bougé. J'ai jeté un coup d'œil à Lilian, elle regardait Lonnie de tous ses yeux et elle avait sur le visage une expression que je lui avais jamais vue avant. Peter s'est mis à hurler qu'il avait roulé Lonnie, qu'il en convenait, mais qu'il pouvait rien y faire. Lonnie tenait toujours Peter à bout de bras et il le secouait comme un pantin. Peter commençait à claquer des dents ; il se débattait pour reprendre contact avec le sol. « Avant que je te remette par terre, Peter, donne-moi ta parole d'honneur et, comme elle vaut pas cher, celle de ton père aussi, tout salaud qu'il soit, que vous allez régler l'affaire ce soir. » Peter fit non de la tête. Une seule fois, mais une fois de trop quand même. Lonnie avait épuisé toute sa patience. En tout cas, il avait plus envie de marchander. D'une seule main, il a donné une bonne secousse à Peter et l'a projeté de l'autre côté de l'allée. Peter a atterri sur les talons, et puis, il est tombé à la renverse. Il a essayé de se raccrocher à quelque chose, mais y avait rien. Il a glissé sur environ un mètre et puis, il s'est abattu. J'ai entendu sa tête... sa tête a frappé une des pierres, sur le bas-côté de l'allée. Ça a fait un bruit horrible, à faire vomir, et Peter a plus bougé. Lonnie s'est précipité vers lui pour le relever. Il a dû comprendre à ce moment-là ce qui était arrivé. Il est resté penché sur Peter, sans bouger. Le colonel et Lilian sont descendus du perron ; ils ont traversé l'allée. Ils se sont agenouillés à côté de Peter. Eux aussi ont compris

qu'il était mort. Le colonel s'est mis à appeler les domestiques à grands cris pour qu'ils fassent venir le shérif et le docteur. Mais, d'après le son de sa voix, on se rendait compte qu'un docteur servirait plus à rien. J'ai parlé à Lonnie, mais il m'a même pas entendu. Il restait là, les yeux fixés sur Peter. Peut-être qu'il voyait déjà le bain et la chaise électrique. J'sais pas. Mais il entendait rien de ce qui se passait autour de lui. Le colonel sanglotait et regardait Lonnie comme s'il en croyait pas ses yeux. Tout à coup, Lonnie s'est retourné et s'est mis à courir. Il a pas dit un mot. Il s'est mis à détalier à travers la cour comme s'il avait le diable à ses trousses. Je l'ai perdu de vue. Moi je suis resté là, à prier pour que Peter se remette debout. (Les larmes ruisselaient sur le visage de Clint.) Il l'a pas tué, Maude. C'est vrai. Peter se moquait de lui et le défiait, alors Lonnie l'a secoué et l'a envoyé dinguer comme s'il pouvait pas supporter sa vue une minute de plus. Peter est tombé. C'est sa tête qu'a cogné contre une pierre.

Maude n'avait pas bougé. On aurait dit qu'elle était en transes. Elle regardait droit devant elle sans rien voir.

Clint s'approcha d'elle.

— C'est eux ; ils l'ont poussé à bout, Maude. Il était pas méchant. Il était meilleur qu'eux. C'était quelque chose qu'ils lui devaient, ça se voyait sur leur figure. Tu m'entends, Maude ?

Celle-ci ne bougea pas.

— Où est Lonnie, demanda Cara. Où est-il allé ?

— J'sais pas. (Clint hocha la tête.) Où pourrait-il bien être allé ? Qu'est-ce qu'il peut faire ? Le colonel a fait appeler tous ses ouvriers agricoles et tous ses métayers. Je les ai vus arriver à travers champs et par la route. J'ai entendu le colonel leur dire que Lonnie avait tué son fils et pris la fuite. Il leur a dit de donner la chasse à Lonnie, comme à un chien enragé. (Clint se passa la main sur le visage.) J'avais envie de leur dire la vérité. J'avais envie de la leur crier. Mais je savais qu'il valait mieux pas. Le colonel était comme fou. Il fallait que les autres le croient et fassent ce qu'il leur disait. C'était écrit sur sa figure. Si un d'entre eux avait fait une objection, il lui serait tombé dessus comme sur Lonnie. Mais personne a bronché. Un des voisins a juste dit qu'il valait mieux attendre le shérif. Aussitôt, le colonel est devenu fou de rage. Il a rétorqué que si on attendait le shérif, Lonnie aurait de l'avance et s'échapperait peut-être. Avec trois hommes, le colonel est allé détacher les

chiens qu'ils ont derrière la maison. Ils aboyaient comme des forcenés. Le colonel a pris des fusils et des revolvers et ils se sont mis en marche à travers champs, du côté où Lonnie s'était enfui. Le colonel a crié à Lilian qu'elle dise au shérif de les rejoindre aussitôt qu'il arriverait.

Clint arpentait la pièce.

— Ils vont le poursuivre, Cara. Ils vont le tuer. Il pourra jamais s'échapper.

Cara secoua la tête.

— Faut qu'on fasse quelque chose, Clint. Faut qu'on aide Lonnie. Faut absolument.

Clint se mit à trembler.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ? Rien. Si y avait pas les chiens, Lonnie pourrait peut-être encore s'en tirer. Il connaît le pays et les marais aussi bien que les poules d'eau, mais les chiens, ils le retrouveront toujours, Cara !

On entendit une voiture s'arrêter brutalement devant la barrière. Cara et Clint s'approchèrent de la porte. Cara reconnut la Chevrolet de Gil Dawson.

Celui-ci en descendit et traversa la cour.

Cara s'avança à sa rencontre, sur le perron. Il s'était habillé à la hâte, sa chemise était enfoncée négligemment dans sa culotte de cheval, il n'avait pas de ceinture.

— Je viens de chez les Arbrister, dit-il.

Cara le regardait, attendant la suite.

— Quelle histoire, Cara. Quelle horrible histoire ! C'est la fin de tout. Je suis venu te chercher.

— Me chercher ?

— Il faut que tu viennes avec moi, Cara. Je ne veux pas que tu sois mêlée à tout ça. Je m'occuperai de toi.

— Tu sais bien que je peux pas partir, Gil.

— Pourquoi ? Ils ne t'ont pas fait assez de mal ? Je parle de ta famille ; elle voulait que tu épouses un gars qu'aurait jamais voulu de toi.

— Ma famille a rien à voir là-dedans.

— Vraiment ? Tout le monde pensait que ça serait épatant si tu épousais le fils Arbrister. Il t'a pas épousée. Lonnie l'a tué. Et maintenant ils vont tuer Lonnie. Qu'est-ce que t'attends encore ? Viens avec moi, tout de suite !

— Je peux pas t'épouser, Gil, je peux plus me marier, maintenant.

— Pourquoi ?

— A cause de Lonnie.

— Lonnie ? (Gil la saisit par les épaules.) Mais écoute, tu ne dois absolument rien à Lonnie ! Il s'est jamais soucié de toi. Il a écrasé une femme un soir qu'il était saoul, et il n'a même pas voulu se défendre au procès. Il ne s'est jamais occupé de ce que les gens pouvaient penser de toi ou de ta famille, et il est pas plutôt revenu du bagne qu'il tue un homme.

Elle acquiesça, très calme.

— Je sais, Gil. Il a tué Peter. C'est pour ça que je peux pas t'épouser.

— Ça m'est égal, ce que ton frère a fait. Je veux te sortir de là. C'est toi que je veux épouser.

— Ça change rien. Lonnie est mon frère. Peut-être que je lui ressemble. T'as été très bon pour moi, Gil. Rentre chez toi. Je t'ai causé assez d'ennuis comme ça.

— Si je ne peux pas t'avoir sans avoir des ennuis, alors, j'accepte les ennuis.

— C'est pas seulement ça.

— C'est bon, dis-moi la vraie raison, alors.

Gil était très pâle.

— Lonnie a besoin de moi.

— Lonnie ? Ce qu'il lui faut, c'est la chaise électrique. Et c'est ce qui l'attend. Pourquoi tu te tracasses pour lui, Cara ?

— Parce que... peut-être bien que c'est à cause de moi qu'ils se sont battus. Peter a menti à Lonnie, il lui a dit qu'il allait m'épouser. Tu connais pas Lonnie. C'est peut-être pour ça qu'il s'est battu.

— Tu es folle ! Lonnie a toujours été un dur, mais le bagne l'a achevé, l'a rendu fou furieux ; en prison, on en a fait un assassin. De toute façon, il aurait fini par tuer quelqu'un.

— Non. Il a tué Peter. Ils se sont battus. Peut-être à cause de moi. En tout cas, je peux pas le laisser tomber, juste au moment où il a besoin de moi.

— Et moi ?

Elle le regarda fixement.

— Tu n'comprends donc pas, Gil ? Ils vont tuer Lonnie. Ils vont le suivre à la piste et le tuer.

Gil resserra l'étreinte de ses mains sur le bras de Cara.

— N'oublie pas que Lonnie a tué un homme.

— Non. Ecoute bien ce que je dis, Gil. Il faut que tu renonces à moi. Je ne vais pas abandonner Lonnie, il faut que je fasse tout mon possible pour l'aider.

Elle essaya de se dégager. Il la lâcha, mais ne bougea pas. A la porte, elle se retourna.

— Qu'est-ce que tu attends ?

— Je vais rester dans le coin, comme ça, je pourrai peut-être me rendre utile.

Il s'assit dans un des fauteuils à bascule du perron. Cara rentra dans la maison. Maude n'avait pas bougé.

— Je me demande où Lonnie a bien pu aller, Cara ! Je me demande s'il a réussi à les semer.

— J'sais pas.

Une autre voiture s'arrêta à côté de la Chevrolet de Gil. Cara et Clint sortirent sur le perron. Gil s'était levé. Le shérif et un adjoint s'avancèrent dans la cour. L'adjoint portait une mitraillette.

— Dawson, je suis surpris de vous voir ici, fit le shérif.

— Vraiment ? Vous pensiez peut-être que ces gens n'avaient aucun ami ?

— Pas la peine de le prendre sur ce ton, Dawson, seulement, je trouve étrange qu'un honnête homme prenne le parti d'un assassin.

— Je ne prends pas le parti d'un assassin. Je suis ici pour voir si je peux me rendre utile.

— Justement, c'est peut-être là que vous vous trompez, Dawson. C'est moi que ça regarde. Le colonel est à la recherche de l'assassin avec un groupe de volontaires.

— Ils sont sous vos ordres, shérif ?

— Ce sont de bons citoyens qui recherchent un criminel. Je n'aime pas beaucoup votre ton, Dawson. J'aurais cru que vous seriez assez malin pour ne pas vous dresser contre un homme aussi respecté que le colonel.

— Je suis aussi respectable que le colonel, non ?

Le shérif opina de la tête.

— C'est bon.

Il tourna les yeux vers Cara.

— Votre frère est ici ?

— Non.

— Je suis venu vous prévenir, mademoiselle Cara. S'il vient, vous devez nous le faire savoir. Il faut le dénoncer. Si vous aidez un fugitif, même votre famille, vous vous rendez coupable de complicité.

— Est-ce qu'on lui laissera seulement une chance de s'expliquer ? demanda Cara.

— C'est pas mon affaire. Mais je peux vous dire une chose. Votre frère a un passé chargé. Très chargé... Le colonel est un des hommes les plus influents de la région. Son fils était très respecté.

— Par qui, shérif ? demanda Gil.

— Vous n'avez pas le droit de tuer quelqu'un sous prétexte qu'il ne vous plaît pas. (Le shérif parlait d'un ton cassant.) Vous savez tout comme moi que Peter Arbrister était chez lui ce soir, avec son père et sa sœur. Lonnie Wilson, ivre et la menace à la bouche, est allé chez eux. C'est lui le responsable. Il a tué le jeune Arbrister. Quelle sorte de procès voulez-vous qu'on lui fasse ?

Clint intervint.

— Mais il est innocent, shérif, du moins pour autant qu'on puisse l'être en se bagarrant. Comme vous dites, Lonnie est venu là-bas contre leur gré, mais pourtant il avait une raison d'y aller et les autres l'ont reconnu. Il les a défiés de vous appeler et ils l'ont pas fait. Il a poussé Peter Arbrister. C'est tout ce qu'il a fait. Peter s'est cogné la tête.

Le shérif renifla dédaigneusement.

— Il y a toujours quelqu'un pour soutenir le pauvre assassin persécuté. Comprenez-moi bien. Quels que soient vos sentiments, vous allez me prévenir dès que vous apercevrez Lonnie Wilson. C'est un conseil que je vous donne à tous. Et je ne donne jamais que de bons conseils.

Ils regardèrent le shérif et son adjoint traverser la cour et remonter en voiture.

— Je me demande comment ça s'est fait qu'ils l'ont pas déjà attrapé, murmura Cara. J'aurais cru qu'avec les chiens du colonel...

— Lonnie connaît les bois, déclara Gil. Il connaît les marécages. S'il a pu atteindre la rivière et y rester assez longtemps, il est peut-être arrivé à leur échapper.

— Mais où pourrait-il aller ? Oui pourrait l'aider ? Même ceux qui en

auraient le moyen n'oseraient pas, à cause du colonel.

Cara arpentait le perron, elle imaginait Lonnie se sauvant à travers les marécages, dans l'obscurité, se retournant sans cesse pour voir s'il était poursuivi, terrorisé, seul. Dieu sait qu'il avait besoin d'aide !

— Si seulement je savais où il a pu aller, dit Clint, j'essayerais de le rejoindre. Je l'aiderais de mon mieux, tant qu'il sera en danger.

Cara regardait Clint fixement. Ses yeux s'agrandirent.

— Je sais où il est allé, annonça-t-elle. Je sais où il est. Et ils le trouveraient jamais si y avait pas les chiens. Il faut que je le rejoigne. Il faut que je lui dise qu'ils ont des chiens. (Elle saisit Gil par le bras.) Gil, laisse-moi me servir de ta voiture. Je t'en prie. C'est le dernier service que je te demanderai jamais. Faut que j'y aille.

— Bon Dieu, Cara, si tu te sers de ma voiture, je peux aussi bien t'accompagner. Si je dois me mouiller, autant aller jusqu'au bout.

CHAPITRE XVIII

Gil et Cara n'avaient pas fait deux kilomètres que des phares apparurent derrière eux et qu'une voiture déboucha sur la route.

— Ils nous guettaient pour voir si par hasard tu ne tenterais pas quelque chose dans ce goût-là, remarqua Gil.

— C'est peut-être simplement quelqu'un qui s'est garé là.

— Tu ne le crois pas vraiment ?

— Non. De toute façon, faut pas qu'ils nous suivent.

Gil surveilla les phares dans le rétroviseur. La voiture maintenait sa distance, même lorsqu'il accélérât.

— Y a pas de doute, ils nous suivent.

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

Ils étaient presque arrivés à la grand'route.

— Par où faut-il aller pour retrouver Lonnie ?

— Une fois sur la grand'route, tu tourneras vers le sud.

Gil ralentit, puis tourna vers le nord.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'écria Cara.

— Il faut les semer. Je ne veux pas qu'ils sachent qu'on veut aller vers le sud.

Cara acquiesça et pressa le bras de Gil. Elle se glissa près de lui.

— Merveilleux, dit Gil. Ça veut dire quelque chose ou est-ce que simplement tu as la frousse ?

— J'ai une frousse bleue.

— Ce bon vieux Gil, ce cher grand frère !

Derrière eux, la voiture gardait toujours la même distance. Ils la

perdaient de vue dans les descentes et la retrouvaient sur le plat.

— Continuons, s'exclama Gil. A moins que ce petit plaisantin connaisse la région aussi bien que moi, on ne va pas tarder à lui brûler la politesse.

Il appuya sur le champignon et l'aiguille du compteur oscilla autour de cent trente. La petite auto faisait de terribles embardées. Mais la distance entre les deux voitures n'augmentait pas.

Des arbres et par-ci par-là une ferme surgissaient de l'obscurité. Ils gravirent une côte et, de l'autre côté du sommet, Gil éteignit les phares. La nuit était d'un noir d'encre, impressionnante.

— Gil, fais attention !

Mais il était trop absorbé pour lui répondre. Ils dérapèrent en tournant dans une route secondaire, et le gravier crissa sous les pneus.

Devant eux se dressaient les masses sombres et tassées d'un village plongé dans l'obscurité. Gil fit demi-tour, dirigeant de nouveau la voiture vers le sud. Cara finit par s'habituer à l'obscurité. Elle distinguait le ruban noir de la route qui se détachait sur le fond grisâtre de la campagne. Des champs de céréales, des meules de foin, l'énorme masse d'une grange défilèrent des deux côtés de la voiture. Gil ralluma ses phares et accéléra.

— Il n'y a pas tellement de routes qu'on aurait pu prendre pour rebrousser chemin. Ils ne mettront pas longtemps à nous repérer. Et maintenant ils savent que nous cherchons à les semer.

L'étroite route était presque parallèle à Shady Road. Gil surveillait son compteur de vitesse. Ils roulèrent sur cette route pendant une vingtaine de kilomètres jusqu'à ce qu'ils rencontrent un panneau annonçant un croisement.

— D'ici on peut prendre l'autre route. Si tu crois qu'on doit risquer le coup.

— On a pas le choix.

Il prit à droite et ils cahotèrent le long d'un chemin défoncé pour regagner la grand'route. Au sud comme au nord, tout était plongé dans l'obscurité.

— Préviens-moi quand on sera arrivé, dit Gil. A partir de maintenant, je ne connais plus le chemin.

— J'n'y suis allée qu'une fois, mais je crois que je le retrouverai.

— Qu'est-ce qui te fait croire que Lonnie est là-bas ?

— Parce que c'est un coin perdu que personne connaît et qu'il y a des provisions. Par-dessus le marché ça appartient à Peter. Qui pourrait penser que Lonnie s'y est réfugié ?

— Tout dépend de ce qu'on connaît de Lonnie.

Cara ne répondit pas. Elle se rendait compte tout à coup que le croisement allait être difficile à repérer. Trois ou quatre fois elle toucha le bras de Gil pour lui faire signe de ralentir, puis elle se ravisa.

Elle essaya de se souvenir jusqu'où elle était allée avec Peter ce fameux dimanche. Ce qui lui rappela d'amers souvenirs. Elle était allée jusqu'au bout, beaucoup trop loin. Alors, elle s'écarta un peu de Gil, consciente de son indignité, de sa déchéance.

— Attends ! fit-elle soudain en lui serrant le bras. Recule.

Gil fit marche arrière. Cara regardait fixement l'étroite piste qui serpentait à travers les cyprès et les marécages.

— C'est là, murmura-t-elle.

Gil s'engagea lentement dans l'étroit chemin, faisant avancer la Chevrolet avec précaution. De chaque côté de la voiture, la nuit se dressait comme un mur. Le chemin était long et mauvais et lorsqu'ils atteignirent la clôture de fil de fer barbelé, ils trouvèrent la grille cadénassée. Gil sortit le démonte-pneu du coffre de la voiture. Il força la chaîne et vint reprendre le volant.

— On sera accusés d'avoir prêté assistance à un homme poursuivi par la police et maintenant de violation de domicile. Qu'est-ce que tu vas me faire faire maintenant, Cara ?

— Je ne voulais pas te mêler à tout ça.

— C'est pas ça. Je te demande ce que tu veux que je fasse, maintenant.

Cara le regarda. Elle aurait voulu se serrer contre lui, mais elle ne fit pas un mouvement et ne dit pas un mot. Avec un soupir, Gil embraya.

Ils descendirent dans l'obscurité jusqu'au pavillon. La vieille bâtisse apparut soudain illuminée par les phares de la voiture.

— Eh ben ! s'exclama Gil, tu parles d'un château au milieu de ces marécages !

— Ça a coûté vingt mille dollars à Peter.

— Avec une main-d'œuvre d'esclaves.

En première, la voiture descendait lentement la forte pente du terrain

inégal.

Ils s'arrêtèrent derrière le pavillon. Gil coupa le contact. Le silence et la nuit leur pesèrent sur les épaules comme une chape de plomb. Ils restèrent un long moment assis dans la voiture, oppressés par l'obscurité. Le silence était total.

— Laisse tes phares allumés, conseilla Cara.

Elle descendit de voiture puis appela d'une voix prudente :

— Lonnie, Lonnie. C'est Cara. Lonnie ?

Il n'y eut pas de réponse.

— On dirait que tu t'es trompée, ma chérie, murmura Gil.

— Il est ici. C'est obligé qu'il soit ici.

— Bon, bon.

— Lonnie ! appela-t-elle encore. C'est Cara. Je viens t'aider.

Tout à coup la voix de Lonnie retentit derrière elle. Elle pivota, effrayée.

— Mets-toi dans la lumière des phares.

— Lonnie, chuchota-t-elle.

— Fais ce que je te dis, répéta-t-il sans changer de ton.

Elle obéit.

— Qui est dans la voiture avec toi ?

— Gil Dawson.

— Qui d'autre ?

— Personne, Lonnie. On est venu t'aider.

— T'es venue mettre la police à mes trousses. Qu'est-ce qui t'a pris de venir ici ? demanda-t-il d'une voix hargneuse.

— On a pensé que t'aurais peut-être besoin d'un coup de main, fit Gil.

— Merde alors, pour sûr que vous m'avez aidé... à monter sur la chaise électrique. J'aurais pu me planquer ici pendant un mois. Maintenant, va falloir que je déguerpisse cette nuit.

— Personne ne nous a suivis, dit Cara, on les a semés, Lonnie.

— On voudrait t'aider, si on peut, dit Gil.

— Sors de cette voiture sans faire d'histoire, ordonna Lonnie. Lève les mains. Place-toi dans le champ des phares près de Cara. Mon revolver, c'est pas un joujou.

— Je sais que tu ne plaisantes pas. Inutile de t'en vanter.

— Parle pas tant et fais ce que je te dis.

Gil descendit de la voiture et vint se placer devant le capot. Lonnie se glissa alors à l'intérieur, le doigt sur la détente. Il inspecta la Chevrolet et poussa un soupir de soulagement.

— C'est bon.

Il éteignit les phares. Gil et Cara se frottèrent les yeux, surpris par l'obscurité.

— Maintenant que vous êtes là, que diable voulez-vous ?

Cara s'approcha de lui.

— Je sais pourquoi tu as tué Peter, Lonnie.

Il releva la tête.

— Ah ! Vraiment ? et comment as-tu fait pour découvrir ça ?

Elle posa sa main sur le bras de son frère :

— Tu sais qu'ils te cherchent, Lonnie ? Le colonel et ses chiens ?

La bouche de Lonnie se crispa :

— Et comment ! Deux fois, ils m'ont presque rattrapé. Heureusement, j'ai pu atteindre la rivière. Je m'suis laissé porter par le courant. Il y a un bras qui va de ce lac à la rivière. Il est pas très profond. Je l'ai remonté à pied et ensuite j'ai nagé jusqu'ici. (Son rire était rauque.) Ils passeront le reste de leurs jours à chercher l'endroit où je suis sorti de l'eau. (Il saisit le bras de Cara.) Mais maintenant, petite idiote, ils vont t'avoir suivie jusqu'ici.

Il la secoua. Gil bondit sur lui et d'un coup de poing, lui fit lâcher prise. Cara poussa un cri et Lonnie se retourna, prêt à assommer Gil. Puis il se mit à rire d'un rire sardonique, plein de cruauté et de colère.

— Tu l'aimes assez pour faire une folie pareille ?

— Je l'aime, répondit Gil à voix basse.

— Alors, je te conseille d'être assez intelligent pour ne plus recommencer un coup pareil. Tu pourras plus lui servir à grand'chose quand t'auras une balle dans le ventre.

Il se retourna brusquement et entreprit de dévaler la colline.

— Venez, dit-il. Rentrons dans la maison. Il y a trop de moustiques ici.

Ils descendirent derrière lui la pente escarpée. Lonnie leur ouvrit la porte, et, de nouveau il se moqua de Gil.

— Tu vas t'attirer des tas d'ennuis pour être venu ici.

— Je le sais.

Lonnie éclata de rire.

— T'es pas venu pour moi, mais pour elle, pas vrai ? Mais j'ai bien peur que les juges n'en tiennent pas compte.

— T'en fais pas pour moi.

— Je m'en fais pas pour toi. J'ai mes propres soucis, moi. C'est pour ça que je te dis d'emmener Cara, tout de suite, pendant que c'est encore possible.

— Je ne partirai pas, déclara Cara, pas sans toi.

— Où veux-tu que j'aille, bon Dieu ?

— Qu'est-ce que t'as l'intention de faire, alors ?

Lonnie hocha la tête.

— J'sais pas. Tout ce que je sais, c'est que je retournerai jamais au bagne. Y a qu'une chose que j'ai décidée, c'est de leur en faire baver pour me retrouver.

— On pourrait te conduire quelque part, tu pourrais prendre un train.

— Mais comment donc ! Pour être repris au bout d'un jour et vous voir dans le bain jusqu'au cou, pauvres tourtereaux ! Non, merci bien !

— Je n'te laisserai pas tomber. Pas après ce que tu as fait pour moi.

Lonnie eut un rire cruel.

— Ce que j'ai fait, je l'ai fait pour moi, pour moi seul.

— C'est pas la peine de me mentir, Lonnie. Tu sais que je fréquentais Peter. Il m'a dit que vous en aviez parlé tous les deux, que tu étais d'accord pour qu'on se marie.

— Moi ?

— Oui. Et quand il a refusé de m'épouser, après la façon dont il s'était conduit, tu es allé le voir, et tu l'as tué.

Stupéfait, Lonnie la regardait. Il n'y avait plus ni cruauté, ni colère dans ses yeux gris, à présent. Simplement une horreur sans bornes.

— Peter ! murmura-t-il. Ainsi, tu cavalais avec Peter !

— Mais il m'a dit que tu étais au courant. Il m'a dit que vous en aviez parlé ensemble. Il m'a dit que tu voulais que je parte avec lui. Il m'a amenée ici. C'est comme ça que je connais l'endroit.

— Ce salaud t'a amenée ici ?

— Il m'a dit que tu voulais que je l'épouse.

— Que tu l'épouses ? (Un instant Lonnie parut sur le point de vomir.) Une gentille gosse comme toi ? Je t'aurais aussi bien laissée épouser un

serpent. Oh ! mon Dieu, si j'avais su qu'il t'avait seulement touchée...

Il se tourna brusquement vers Dawson.

— Qu'est-ce que t'as fichu ? Je croyais que tu l'aimais. T'aurais pas pu éloigner d'elle ce salaud ?

— Mais tu voulais que je l'épouse ! s'écria Cara.

— Non. Si j'avais su qu'il t'avait dit ça, je l'aurais tué.

Les yeux de Cara s'agrandirent.

— Mais... tu l'as tué.

— Oui, je l'ai tué. Ecoute, mon petit, je vais tout te raconter. Tâche de bien me comprendre. Qu'il n'y ait pas de malentendu. Peter Arbrister était un sale type. Alors maintenant, oublie-le et épouse un brave gars comme Dawson qu'est assez fou pour se jeter dans la gueule du loup pour tes beaux yeux. Ecoute-moi bien. Arbrister me devait dix-huit mille dollars et la somme s'arrondissait tous les mois. (D'un geste brusque, il sortit de son portefeuille une feuille de papier pliée en quatre.) T'as un briquet, Dawson ?

Gil fit jaillir une flamme vacillante.

— Lis vite, inutile de garder ici une lumière plus longtemps qu'il faut.

Cara fixait la feuille de papier avec horreur. Le texte était bref, daté du 2 novembre 1950, le soir où Lonnie avait tué la vieille femme au volant de la voiture des Arbrister.

Elle le lut à voix haute :

— « Je dois à Lonnie Wilson et m'engage à payer sur présentation de ce billet trois mille dollars par an à compter d'aujourd'hui jusqu'au jour de présentation. »

C'était signé « Peter Arbrister » d'une écriture tremblée.

— Qu'est-ce que c'est ? murmura Cara.

— Une dette qu'Arbrister se refusait à payer. Cette nuit de novembre, on roulait ensemble, on avait bu. J'ai vu cette vieille bonne femme à la lumière des phares. Elle restait plantée là, presque au milieu de la rue. Elle a pris peur, alors elle s'est rejetée en arrière.

— Et tu l'as heurtée ?

— Non, dit Gil, non. C'est même pas toi qui conduisais.

Lonnie gronda.

— T'as raison, nom de Dieu. J'conduisais pas. C'est notre cher Peter qu'était au volant. Il a écrasé le frein et il a cueilli cette vieille en plein dans le

buffet. La voiture a dérapé avec un bruit d'enfer et est rentrée dans un poteau. Tout l'avant était en miettes. Pour te dire la vitesse à laquelle on roulait...

— Mais toi, s'exclama Cara, pourquoi as-tu...

— Prétendu que je conduisais ?

— T'as brisé le cœur de Maude. Tu l'as déshonorée. Elle a souffert mille martyres.

— Je vais te dire pourquoi. On aurait pris la fuite si l'avant de la voiture avait pas été tellement esquinaté. Il était impossible de rouler. Arbrister a même pas voulu regarder la femme pour voir si elle était blessée. Aucune importance, d'ailleurs : elle était morte. Je suis descendu de voiture et je l'ai examinée. Lui n'a pas bougé. Il avait les côtes enfoncées.

— Naturellement, par le volant, s'écria Gil.

— Exactement. Le pare-brise m'avait fait une coupure à la tête. C'était tout. Les flics auraient pu deviner tout ça, s'ils l'avaient voulu. Mais je t'en fiche !

Gil se mit à jurer.

— Mais pourquoi tu n'as pas eu le bon sens de dire la vérité ?

Lonnie donna une chiquenaude au papier qu'il tenait à la main.

— A cause de ça. Quand je suis retourné à la voiture, Peter était affalé sur le siège. Rien ne prouvait qu'il venait de conduire.

— Si ce n'est qu'il avait les côtes enfoncées.

— Ouais ! Il pleurnichait, il disait que ça allait être terrible, que le colonel en mourrait. Il m'a dit qu'il me paierait si je voulais déclarer aux flics que c'était moi qu'étais au volant. On a discuté un bout de temps. Il était fou de terreur. Il revenait tout le temps à cette idée-là. Je lui ai répondu que ça voulait dire la prison pour homicide par imprudence. Il s'est mis à sangloter. Si j'allais en prison à sa place, il demanderait à son père de me payer les meilleurs avocats, de m'obtenir une peine légère... finalement il m'a offert mille cinq cents dollars par année de prison. Il souffrait beaucoup, mais il essayait quand même de marchander. Moi je pensais à l'argent, à la ferme que j'avais toujours désirée. J'avais vingt ans à l'époque. J'avais jamais mis les pieds dans une prison. Je savais pas à quoi le bagne ressemblait. Je referais pas ça, pas pour un million de dollars. Mais cette nuit-là, j'ai cru que je m'en tirerais avec deux ans, et qu'en sortant j'aurais l'argent pour m'acheter la ferme que je voulais. Ma ferme à moi.

Je lui ai dit que mille cinq cents dollars, c'était pas assez. J'acceptais deux ans de prison à trois mille dollars chaque. C'était à prendre ou à laisser.

En fin de compte, ce fumier m'a signé ce papier. Après ça, tout est allé de travers. Il a eu peur de dire la vérité au colonel et ce vieil avare a refusé de me payer un avocat. Peter a dit que ça ne faisait rien, que c'était toujours d'accord pour le paiement. Et on m'a collé six ans de bagne. Quand je suis revenu, j'ai essayé de récupérer le fric. Peter s'est foutu de moi. J'étais une poire, qu'il a dit, et il me donnerait pas un rond !

Lonnie se tut et le silence régna dans le pavillon.

— Ce papier est une reconnaissance de dette en bonne et due forme, dit Gil. Pourquoi ne l'as-tu pas obligé à te payer ? C'était pas nécessaire de te bagarrer avec lui.

— Parce que je croyais que je pouvais obtenir le fric sans raconter l'histoire et sans produire ce papier devant les tribunaux. J'en avais marre de la justice. C'est ce que je pensais encore ce soir, quand je suis allé chez les Arbrister.

Cara appuya son visage contre la poitrine de Lonnie.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

Il poussa un profond soupir.

— Décamper. C'est tout ce que je peux faire. Décamper jusqu'à ce qu'ils m'attrapent. Je retournerai pas au bagne, Cara. C'est au-dessus de mes forces. Avant, j'avais l'espoir de cet argent pour m'aider à vivre, maintenant je n'ai plus rien.

— Mon pauvre Lonnie.

— Ça va, ça va. Maintenant, tu sais que ma bagarre avec Peter avait rien à voir avec toi. Sur ce, faites-moi le plaisir de filer tous les deux, pendant qu'il en est encore temps.

— Il a raison, Cara. Il y a déjà eu assez de dégâts comme ça.

Cara acquiesça.

— Je dirai la vérité à Maude. Peut-être que ça lui fera du bien de savoir que t'as pas tué cette femme.

— Ça servira plus à grand'chose, maintenant, murmura Lonnie d'une voix rauque et basse. Dieu lui vienne en aide. C'est une bonne créature. Je ne lui ai jamais fait que du mal.

— Ça me regarde pas, dit Gil, mais il me semble que t'as l'occasion de

la rendre fière de toi, Lonnie.

— Ouais, ça te regarde pas.

— Ils les expulsent de la ferme, Lonnie.

Lonnie en eut la respiration coupée.

— Le colonel ?

Gil acquiesça.

— Quand j'ai quitté Maude, on aurait dit qu'elle était en transes. Comme si son cerveau n'arrivait pas à enregistrer tout ce qui était arrivé. Elle n'est pas comme toi, Lonnie. La respectabilité, c'est ce qui compte le plus à ses yeux. C'est une épreuve terrible pour elle que d'être chassée comme une misérable de la maison où elle a toujours vécu.

— Arbrister, ce fumier !

La voix de Lonnie tremblait.

— C'est pas seulement Arbrister, Lonnie. Toi aussi, tu lui as fait du mal, plus que les Arbrister, même. Elle peut trouver un autre toit. Mais il ne lui reste personne sur terre en qui croire comme elle croyait en toi. Quand tu étais au bain, elle parlait souvent de toi, de tous les miracles que tu ferais à ton retour.

— Ferme-la, bon Dieu, ferme-la !

— J'ai dit que ça ne me regardait pas. Et c'est vrai. Si son cerveau se détraque, ça vaut peut-être mieux. Il vaut beaucoup mieux qu'elle ne sache jamais que le frère qu'elle idolâtrait s'est fait descendre, la nuit, quelque part au fond des marais !

Lonnie saisit Gil par sa chemise.

— Qu'est-ce que je pourrais faire ? Bon Dieu, qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ?

Gil se dégagea.

— C'est à toi de décider, Lonnie. Tu feras ce que tu voudras. Tu peux fuir. Peut-être qu'ils ne te trouveront pas avant une semaine. A ce moment-là tu ne pourras plus continuer et tu te battras jusqu'à ce que l'un d'eux te descende. C'est à toi de voir.

Lonnie bondit sur lui.

— Il y a autre chose. Dis-le, nom de Dieu ! Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

— Rien.

— Dis-le !

— Très bien, Lonnie. (Gil parlait d'une voix très douce.) Tu as ici un papier qui prouve que Peter Arbrister te devait légalement de l'argent. Maude serait fière d'apprendre ça. Tu pourrais lui dire que tu n'as jamais conduit en état d'ivresse, que tu n'as jamais tué une vieille femme au volant d'une voiture qui ne t'appartenait pas. Elle aurait une raison de vivre, si elle savait ça.

— Et après, la chaise électrique pour meurtre. (La voix de Lonnie trembla.) Ou pire encore, le bain à vie. Tu sais pas ce que c'est.

— Je sais ce que c'est que de patauger dans les marais. Je l'ai fait. Mais j'avais pas de chiens à mes trousses. J'avais pas laissé derrière moi une femme que par ma faute j'avais rendue à moitié folle de douleur.

— Clint était présent, Lonnie, murmura Cara. Il jure que tu as seulement repoussé Peter, qu'il est tombé et s'est cogné la tête.

Lonnie avala sa salive.

— C'est vrai. Mais tu connais pas la justice. Ils croient pas la vérité. Ils croient l'avocat le plus malin.

— C'est bon. (Gil baissa la voix.) Je t'ai jamais demandé de revenir. Je t'ai jamais dit que t'avais une chance de t'en tirer comme ça. J'ai seulement dit que, de toute façon, t'es fichu. Tu crèves dans ces marais ou tu retournes dire la vérité à ta sœur pour qu'elle puisse vivre la tête haute. Pour toi ça compte pas beaucoup, mais pour elle c'est ce qu'il y a de plus important sur cette terre.

— Est-ce que j'aurai seulement une chance de lui dire la vérité ?

— Pour ça, compte sur moi.

Ils restèrent un long moment silencieux dans l'obscurité.

— Elle me prend pour un gars fortiche, hein ?

Personne ne répondit. Ils le laissèrent penser au colonel, au pouvoir et à la haine du colonel, à tout ce qui se liguerait contre lui. Et le bain était brûlant de haine, et les gardiens vous balançaient un anneau de chaîne en travers de la figure parce qu'ils n'aimaient pas votre façon de les dévisager.

— C'est bon, fit Lonnie. On ferait mieux de se mettre en route.

En silence, ils sortirent de la maison, claquèrent la porte derrière eux. Ils grimpèrent la côte et s'installèrent dans la voiture. Gil fit. demi-tour.

Ils s'arrêtèrent à la grille. Lonnie descendit pour l'ouvrir et la laissa

ouverte derrière eux. Ils roulèrent en silence entre deux murs d'arbres. Gil ralentit au croisement de la grand'route, changea de vitesse. Il accélérât, lorsque la nuit fut brutalement illuminée par les phares de plusieurs voitures rangées en cercle : un barrage. Des chiens aboyèrent et deux hommes s'avancèrent dans la lumière. L'un d'eux était le colonel Arbrister.

— Sortez de cette voiture. Les mains en l'air, aboya-t-il.

CHAPITRE XIX

— Allez-y, fit Lonnie. Descendez d’abord tous les deux.

— T’inquiète pas, Lonnie, répliqua Gil. On va bien les obliger à t’écouter.

Lonnie eut un rire bref.

— Le colonel est armé. Ça va être dur de lui faire entendre raison.

— Perds pas la tête, Lonnie.

— Ça m’est jamais arrivé de ma vie, mon petit. J’ai jamais eu peur au point de plus savoir ce que j’avais à faire.

— Allons, sortez de voiture, vous autres ! cria le shérif.

— Vas-y, répéta Lonnie, éloigne Cara de cette voiture, Gil.

— Tiens-toi tranquille, supplia Gil. J’arriverai à leur faire entendre raison à condition que tu ne montres pas ton revolver.

— Mon revolver ? (Lonnie éclata d’un rire amer.) Bon Dieu ! tu m’as si bien convaincu quand on était dans le pavillon que j’y ai laissé mon pétard. Je me suis conduit en bon citoyen. Je me suis laissé entortiller par tes discours, comme un nigaud.

— Tu ne le regretteras pas, Lonnie.

— Non. Eloigne Cara de la voiture avant qu’un gars trop nerveux se mette à nous canarder.

— Viens, Cara. (Il arrêta le moteur, laissa les phares allumés.) Descends lentement, et suis-moi. Reste tout contre moi, juste derrière. (Il jeta un coup d’œil par-dessus son épaule.) Et toi, reste où tu es, Lonnie, jusqu’à ce que je puisse rejoindre le shérif. Je vais lui dire de désarmer le colonel et de le faire monter en voiture. A ce moment-là, tu pourras sortir.

— O. K.

Lentement, Gil descendit de voiture. Les chiens aboyèrent et le colonel fit un pas en avant.

— Restez où vous êtes, colonel, cria Gil d'une voix nette.

Le colonel s'arrêta, le doigt sur la détente. Gil tendit la main à Cara. La jeune fille descendit, illuminée par la lumière des phares.

— Avancez ! Et lentement, commanda le shérif.

— Il y a quelqu'un d'autre dans la voiture ! hurla une voix.

Cinq ou six hommes se mirent à crier.

— C'est Lonnie Wilson, shérif, annonça Gil d'une voix forte. C'est moi qui l'ai amené ici. Maintenant, écoutez-moi, écoutez-moi tous. Le colonel vous a parlé, il vous a peut-être monté la tête. Soyez réguliers, rentrez vos armes. Laissez le shérif faire son boulot.

— Cet homme a tué mon fils, s'écria le colonel.

Plusieurs hommes se mirent à vociférer.

— Tout ce qu'il demande, c'est d'être jugé. Je vous le remets, shérif. Et n'oubliez pas qui vous êtes. Vous êtes le shérif du comté et vous devez veiller à ce que Lonnie passe en justice.

— Qu'il commence par sortir de la voiture, dit le shérif.

— Bouge pas, Lonnie ! cria Gil.

— On va mitrailler la voiture, hurla un des fermiers placés derrière le colonel.

— Ces hommes veulent un lynchage, shérif, fit Gil d'une voix contenue. Et vous, vous vous laissez mener par eux. Désarmez le colonel et faites-le monter en voiture ; Lonnie ne pourra pas sortir avant.

— Tu vas pas m'apprendre mon métier, non ! rétorqua le shérif. (Mais il se détourna légèrement.) Ed, prends le revolver du colonel Arbrister. Colonel, je crois qu'il est préférable que vous alliez vous asseoir dans ma voiture. Il vaut mieux régler cette affaire sans effusion de sang. Vous ne demandez qu'une chose, c'est que justice soit faite, pas vrai ?

Le colonel fixa un moment la Chevrolet puis tendit son arme à l'un des volontaires. Il fit deux pas vers le patrouilleur du shérif.

— Allons, Lonnie, dit le shérif, tu es couvert de tous côtés. Sors de voiture, les mains en l'air.

La portière s'ouvrit. Lonnie sortit une jambe, se déplaçant lentement, se

méfiant de tout le monde. Il avança la tête dans la lumière.

— Pas habitué à tant de cérémonie, dit-il.

Il mit la main sur la portière et descendit. Quelque chose de blanc brilla dans sa main.

— Il est armé, hurla quelqu'un.

Dans l'obscurité, derrière le shérif, des coups de feu claquèrent. Lonnie s'aplatit par terre, puis fit un bond vers la voiture. Trop tard. Les rafales de mitraillette l'abattirent sur les genoux. Il se raidit dans un dernier sursaut d'agonie, et quand il roula sur le dos, il était déjà mort.

— Lonnie ! hurla Cara.

Elle courut vers lui. Personne ne bougea. Pétrifiés, les hommes regardaient le bout de papier blanc dans la main de Lonnie. Cara le prit. C'était la reconnaissance de dette. Lonnie avait eu peur de sortir de la voiture sans aucune protection contre le colonel. Mais il n'avait qu'une chose : le billet signé par Peter Arbrister. Cara leva les yeux. Les larmes ruisselaient sur son visage.

— Il valait mieux que vous ! Il valait mieux que vous tous ! sanglota-t-elle, en leur montrant le papier. Regardez son arme ! Voilà tout ce qu'il avait comme arme !

CHAPITRE XX

Clint Wilson traversa Shady Road dans la chaleur étouffante de midi. Il portait le complet de son père, que Maude avait allongé pour lui. Ses cheveux étaient soigneusement brossés. Il marchait lentement, mais d'un pas plein d'assurance. Et il s'engagea dans l'allée qui menait à la résidence des Arbrister, sans l'ombre d'une hésitation.

Dans ses poings serrés, il tenait deux bouts de papier.

Il passa à côté des deux voitures brillantes dans le soleil, gravit les marches du perron, sonna, attendit un moment, puis sonna de nouveau.

Au bout de quelques minutes, Lilian Arbrister vint ouvrir. Elle le regarda avec étonnement.

— Clint ! Qu'est-ce que tu veux ?

— Parler à votre père.

Elle secoua la tête.

— Une autre fois, Clint. Tu crois que c'est un monstre, mais tu te trompes. Il a le cœur brisé. Peter a été tué, hier soir, et ses fermiers ont abattu ton frère ce matin, par erreur. Il est trop malheureux, Clint. Il ne peut voir personne.

— Vraiment ? répliqua Clint d'une voix qui ne tremblait pas. Voulez-vous lui dire que je suis ici, ou préférez-vous que je défonce la porte ?

— Clint ! fit Lilian, les yeux ronds. Cela ne te ressemble pas !

— Je n'ai pas beaucoup de temps, Lilian. Je vais en ville. Je crois que ton père préférera me voir avant que je parte.

— Qu'il entre, lança alors le colonel d'une voix de vieillard.

Il apparut dans l'ombre derrière Lilian.

Celle-ci s'écarta pour laisser passer Clint qu'elle regardait avec stupeur.

— Vous savez pourquoi je suis ici, colonel ?

Celui-ci fit non de la tête.

— Ça fait trop longtemps que ça dure, colonel. Je ne vois pas pourquoi vous continuez à mentir. Il y a un instant, Lilian a dit que mon frère avait été tué par vos fermiers, par erreur. Mais nous savons tous deux que ce n'était pas une erreur, colonel.

Le visage-du colonel était couleur de cendre.

— Je ne sais pas de quoi tu parles.

— Gil Dawson vous guettait. C'est vous qui le premier avez crié que Lonnie était armé. Pour encourager les hommes qui vous entouraient, vous avez poussé ce cri. Vous vouliez qu'on le tue !

— Il avait tué mon fils.

— Votre fils le méritait. Et vous le savez. Vous saviez qu'il devait à mon frère dix-huit mille dollars pour avoir endossé un crime que votre fils avait commis. Et vous saviez que si Lonnie restait en vie, tout le monde finirait par le savoir. Non, colonel, vous n'avez pas tiré sur mon frère, mais ça revient exactement au même.

Les épaules du colonel s'affaissèrent. Lilian avait les yeux fixés sur son père. Elle semblait sur le point de se trouver mal.

— Lonnie... murmura-t-elle. Maintenant je comprends pourquoi il me haïssait. Maintenant, je ne lui en veux plus de m'avoir haïe.

Le colonel frissonna.

— Que veux-tu, Wilson ?

— Je veux vous dire que ça ne vous a servi à rien de tuer mon frère. Je dirai la vérité. Je sais qu'il était brave et qu'il était bon. Bien sûr, je sais aussi qu'il a eu tort. Ça m'aidera à faire mieux que lui. En tout cas j'essaierai. Mais les gens sauront que votre fils était un assassin, un lâche, qui n'osait pas subir les conséquences de ses actes, et même pire que ça, un escroc, qui ne voulait pas payer ses dettes. Et pour vous, ça sera plus terrible encore, colonel, parce que je vais leur raconter le rôle que vous avez joué. Tout le monde saura que vous étiez au courant de cette dette, et que vous ne l'avez jamais payée.

— C'est du chantage !

— Vous croyez ? (Clint secoua la tête.) J'ai une reconnaissance de dette. Mon frère a passé six ans en prison. Votre fils lui devait dix-huit mille dollars.

C'est légal, et j'irai en justice pour être payé.

— Pourquoi n'as-tu pas payé, père ? demanda Liban.

— Dix-huit mille dollars ? Pour six ans de la vie d'un bouseux, d'un bon à rien ?

— Dix-huit mille dollars pour un homme qui a eu le courage d'affronter ce qui terrorisait Peter, répliqua-t-elle. Il n'y a pas d'autre façon de voir les choses.

— Et si je paye ? s'écria le colonel, quelle preuve avons-nous que tout sera réglé ? Ces gens nous tiennent ; ils recommenceront.

— L'ennui avec vous, colonel, c'est que pour juger les autres, vous vous basez sur vous-même. Tout ce que je veux, c'est que Maude et p'pa aient ce qu'il leur faut. Maude, elle, a déjà retrouvé quelque chose : sa foi en Lonnie. Maintenant, pour ce qui est du reste, je suis prêt à échanger cet arrêté d'expulsion contre un acte de propriété des terres que mon père a labourées pendant trente-cinq ans ; vous y ajouterez un reçu pour la totalité des dettes qu'on a faites chez vous et chez nos fournisseurs en ville.

— Je vais te donner ça, fit Lilian.

— Ça ne règle pas l'affaire de la reconnaissance de dette, fit le colonel. Clint secoua la tête.

— Ça, c'était entre Peter et Lonnie. Il me faut assez d'argent pour faire vivre ma famille pendant un an. Je crois que cinq mille dollars, ça pourrait aller. A ce moment-là, on pourra se tirer d'affaire tout seuls. Et on ne vous devra plus rien.

— Tu as tort d'être si modeste, Clint, dit Lilian. Dieu sait, pourtant que tu n'as aucune raison de le ménager.

Clint hocha la tête :

— Non. Il ne s'en tire pas à si bon compte. Faut encore qu'il finisse sa vie tout seul avec sa conscience ; bon Dieu, je ne l'envie pas ! Pour couronner le tout, il aura que le souvenir de Peter... c'est pas gai... Tandis que chez nous, on aura le souvenir de Lonnie qui nous donnera du courage et renforcera encore notre amour.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER.

LE 10 JUILLET 1957.

PAR BRODARD ET TAUPIN.

IMPRIMEUR – RELIEUR.

PARIS – COULOMMIERS.

N° 2327.

N° d'éd. : 5868. Dép. légal : 3e trim. 1957.

Imprimé en France.